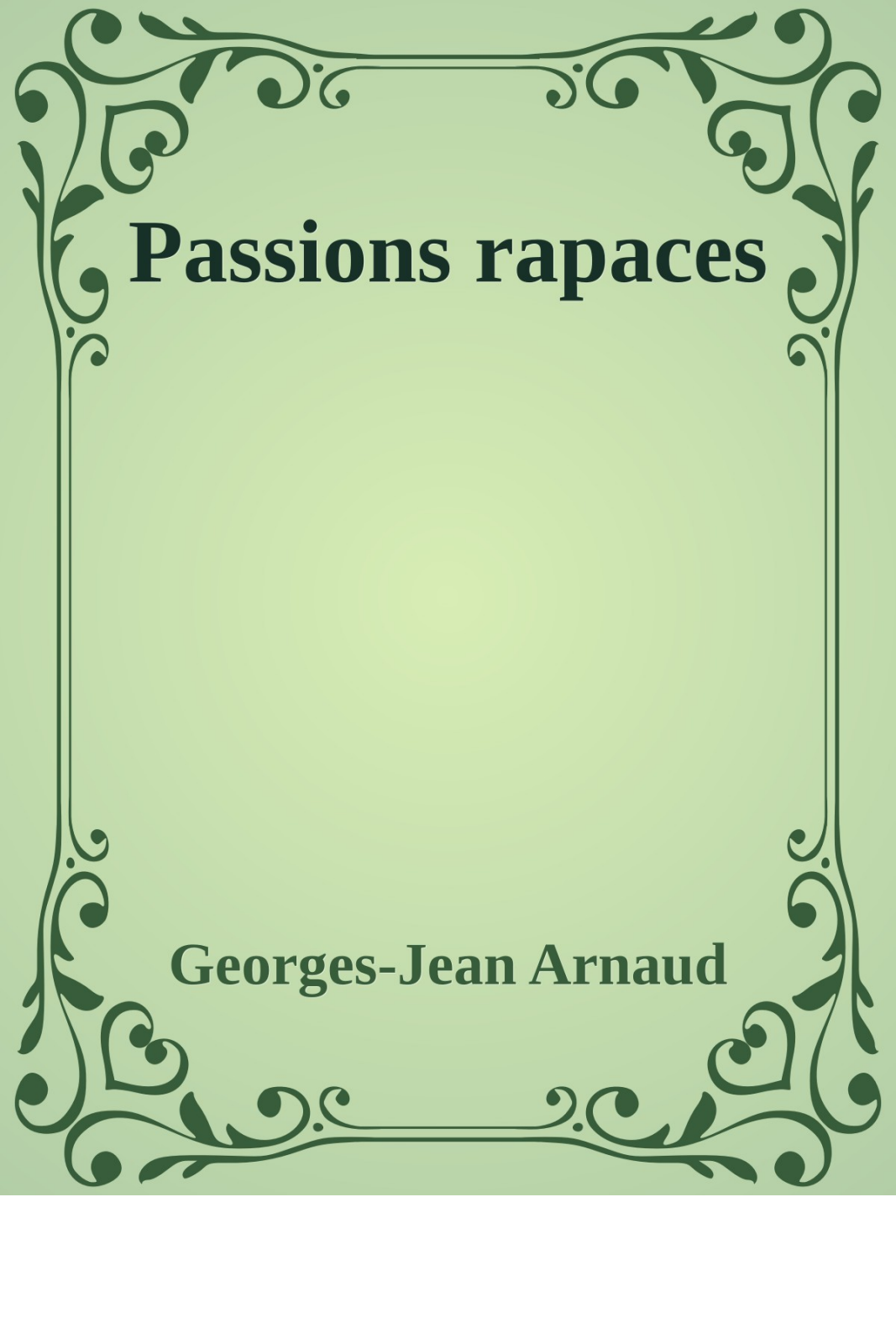


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Passions rapaces

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

22

époque

Passions rapaces

Fleuve
Noir

G.J. ARNAUD

PASSIONS RAPACES

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

22

Fleuve Noir

Série dirigée
par François Ducos

© 2005, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche
ISBN : 2-265-08025 – X



Tsi-Nam

CHAPITRE PREMIER

En abandonnant enfin les tunnels sous les épaisseurs de troncs couchés, ils avaient abordé le réseau commun aux voies nombreuses se dirigeant vers la cordillère des Andes. Ils roulèrent plusieurs heures dans la lumière du jour sans chercher à se cacher, mais la circulation ferroviaire paraissait très réduite. Ce fut dans la nuit que le convoi emprunta un aiguillage pour prendre la direction approximative du sud.

Gislake avait fortement apprécié que Maljory le laisse seul durant quelques heures, le temps de surveiller la marche du train en zone découverte. Fini la couverture de la voûte végétale, fini une certaine sécurité loin des regards inquisiteurs. Et commençait une tension dont il eut l'approche en prenant son petit déjeuner dans la cafétéria du train. Tout le monde, y compris le serveur qui s'occupa de lui, paraissait fébrile, inquiet. Il observa les visages à la dérobée, ceux des maîtres qui étaient assis non loin de lui. Ils ne parlaient guère, échangeaient parfois des regards qui voulaient en dire long, mais à cause de lui ils ne se concentraient même pas en chuchotements.

La soirée de l'avant-veille s'était achevée pour l'ingénieur général par une crise de delirium tremens qui avait forcé Gislake à demander de l'aide. Un médecin et un infirmier étaient alors venus, avaient emmené Maljory. Il ne l'avait aperçu que quelques instants, juste après la sortie des tunnels de bois. Au cours de cette ivresse hallucinante, Maljory lui avait en quelque sorte révélé qu'il avait fait dissidence d'avec le pouvoir central, celui de Lascasas, et que tous ses compagnons du convoi, depuis le plus humble des serre-freins jusqu'aux maîtres principaux faisaient partie de cette rébellion. Et Gislake découvrant l'étrange atmosphère de cette cafétéria, ces visages fermés, se demandait si le docteur qui avait soigné Maljory avait observé le secret professionnel sur cette crise d'éthylisme du Grand Maître en second, ses allusions amenant les complices de Maljory à se méfier de lui, seul témoin de cette défaillance. Il préféra abrégé son repas et rejoindre son compartiment.

Allongé sur sa couchette, celle de Maljory était restée vide depuis cette fameuse nuit, il essayait d'oublier les confidences hallucinées qu'il avait reçues. Sous l'effet de la vodka, près de trois bouteilles vidées rapidement, l'ingénieur général lui avait confié que Lascasas devait se trouver dans la carcasse du dirigeavion, qu'il en avait désormais la certitude depuis qu'une photographie spéciale avait pu être prise à travers la première paroi de la coque. On y voyait peu de choses, seulement le profil d'un homme au nez crochu.

Ce Lascasas les terrorisait tous, les forçait à s'interroger sur l'avenir de cette dissidence, et Maljory, après quelques verres d'alcool, ne cachait plus son épouvante et voyait Lascasas partout.

Au-delà de la baie vitrée, Gislake voyait approcher de hautes montagnes, des falaises abruptes, et les machines attelées au convoi peinaient quelque peu dans une pente à la limite de leurs possibilités. Ils ne roulaient donc plus sur le tronc commun, mais sur un réseau modeste de quatre voies seulement. D'ailleurs, plus loin, deux d'entre elles se détachèrent pour se diriger vers le nord. Les dissidents disposaient d'un endroit secret où l'épave du dirigeavion serait cachée, voire réparée. Mais un tel lieu sous-entendait une organisation technique peu commune avec des machines-outils de qualité, des matériaux et surtout une source énergétique inépuisable.

Lorsqu'il voulut quitter le wagon pour approcher de l'épave toujours sous son immense bâche, deux gardes le lui interdirent, refusèrent de lui préciser où l'ingénieur général se trouvait. Tout ce qu'il aperçut fut un poste de mitrailleurs sur le wagon des compartiments-couchettes. Il découvrit ensuite que chaque voiture était ainsi surmontée d'une arme automatique. Pourtant la région paraissait désertique avec l'approche de ces hautes falaises au pied desquelles il apercevait de grands éboulis. Il essaya de voir si les rails pénétraient dans un tunnel ou bien s'ils se détournaient de ces parois, mais n'y parvint pas. Peut-être y avait-il une station terminus tout au bout.

Comme il en avait la possibilité, quand l'heure du repas de midi approcha, il passa commande pour être servi dans son compartiment, et c'est devant un plateau bien garni que Maljory le trouva. Il se laissa tomber en face de lui, parut écœuré par la vue de la nourriture, une tranche de bœuf saignante et des légumes luisants de gras. Il se releva, ouvrit un équipet au-dessus de sa couchette, en sortit une bouteille de vodka entamée, alla prendre un verre dans le cabinet de toilette, revint s'asseoir. Il avala une gorgée d'alcool, fixa Gislake de ses yeux rouges.

— Vous a-t-on posé des questions ?

Comme le pilote se contentait de secouer la tête, il tapa du poing sur la petite table rabattante.

— Répondez franchement.

— Personne ne m'a posé de questions et encore moins parlé. Les seuls mots que j'ai échangés avec quelques-uns, le furent avec les deux gardes qui m'ont interdit l'accès à l'épave.

— Je n'ai pas donné d'ordre dans ce sens, murmura Maljory.

Il prit encore une gorgée de vodka, regarda par la fenêtre.

— Nous approchons.

Gislake continua de manger tranquillement.

— Vous n’êtes pas curieux.

— Je ne vois que des falaises abruptes, allons-nous pénétrer dans un tunnel ou bien les contourner ?

— Mes subordonnés souhaitent que nous mettions le feu à l’épave. Ils estiment que nous ne pourrions jamais réhabiliter le dirigeavion tel qu’il était. Mais ce n’est pas la véritable raison qui les incite à détruire cette carcasse.

Gislake restait silencieux, le regard vers les hautes falaises qu’une courbe de la voie lui permettait d’apercevoir avant que les rails ne s’alignent parallèlement à ces murailles rocheuses.

— Que vous ai-je dit l’autre nuit, vous ai-je montré quelque chose d’assez curieux ?

Gislake n’osa le regarder en face, ne sachant trop que répondre. Il hocha la tête et l’ingénieur frappa à nouveau du poing sur cette table fragile, faisant sauter le plateau-repas.

— De la franchise, s’il vous plaît.

— Un cliché.

— Bien, un cliché, et qu’y avez-vous vu ?

— J’ai trouvé que l’image était floue. Vous vouliez me persuader qu’il représentait un visage au nez crochu, un nez qui paraissait vouloir happer la lèvre supérieure du sujet, mais personnellement j’ai eu beaucoup de mal à voir la même chose. Vous parliez d’un profil de rapace.

— Mes compagnons ne s’y sont pas trompés, tout comme moi. Et mettre le feu à l’épave serait une bonne chose définitive. Sinon nous n’arriverons jamais à nous en...

Gislake avait détourné son regard comme pour ne pas lire sur les lèvres de Maljory le mot éludé.

— Votre récit sur les instants qui ont précédé le crash, puis l’échouage sous la masse des troncs d’arbres ne me satisfait pas du tout. J’en possède des enregistrements et lorsqu’on les compare il y a toujours quelques variantes imperceptibles, comme si vous inventiez certains détails. Par exemple, sur ce

premier amerrissage dans les eaux furieuses de l'Amazone, lorsque vous avez été atteint par un missile de simple bazooka individuel. Vous aviez, et on peut le vérifier encore, une énorme brèche dans la coque. Une brèche malheureusement placée entre deux contreforts en métal inattaquable avec les moyens dont nous disposons dans ce convoi.

— Un hybride d'élastomère et d'acier.

— Nous aurions pu par cette brèche pénétrer dans l'intérieur de la double coque, mais cette possibilité nous en fut refusée. Mais revenons à l'amerrissage.

— Une erreur qui faillit nous envoyer par le fond car l'eau pénétra par dizaines de tonnes dans la carlingue, nous alourdissant pour le décollage. Je fus incapable d'arracher l'appareil au courant, tant que l'eau ne fut pas évacuée en partie. Je faisais tanguer l'ensemble pour qu'elle s'évacue, la plupart des issues ayant été ouvertes.

— Oui, mais il y a eu un moment où vous êtes restés abasourdis, je suppose, le temps de réagir.

— Je ne me souviens pas très bien.

— Cette eau qui rentrait à flots, un véritable torrent m'avez-vous dit précédemment, devait entraîner toutes sortes de choses, des débris du cargo chinois, par exemple, et peut-être même des poissons du fleuve, pourquoi pas un homme rescapé ?

— Il y avait surtout des cadavres qui filaient avec le courant, tout autour de nous.

— Aucun n'est entré dans la carlingue ?

— Si, plusieurs, mais à la suite de ces manœuvres pour évacuer l'eau, ils ont été éjectés. On m'a dit qu'il n'y avait pas de survivants parmi eux. Ils avaient coulé avec le cargo chinois, étaient restés dans le fond de l'Amazone au moins un quart d'heure, vingt minutes, avant de refaire surface. Et puis vous savez, dans ces remous monstrueux, même le meilleur nageur du monde n'aurait pas résisté plus de quelques secondes. Notre appareil, pourtant énorme, était ballotté comme un fétu de paille.

Maljory se pencha par-dessus le plateau-repas pour rapprocher sa tête de celle de Gislake.

— La personne à laquelle je fais allusion a l'âme chevillée au corps. Elle a échappé à de nombreux accidents et à des attentats. Elle est pour ainsi dire invincible. Et dotée d'une volonté de fer. Elle aurait très bien pu pénétrer avec

le flot dans la carlingue, et se cramponner ensuite quand vous avez brutalement tout fait pour vous débarrasser de cette eau. Elle a compris qu'elle ne pouvait révéler sa présence sans risquer d'être identifiée, même si son visage n'est pas véritablement connu du public. Oh, oui, je vous l'affirme, cette personne a pu se cacher, se cacher à votre insu. À bord de l'appareil les quelques survivants étaient tous paralysés de peur et vous, dans le cockpit, ne saviez pas ce qui s'y déroulait. Il commençait à faire nuit et vous avez dit que l'éclairage faisait en partie défaut, justement à cause de l'eau qui avait provoqué des courts-circuits. La personne en question a pu en profiter et ramper loin de toute présence humaine, s'éloigner jusqu'à ce qu'elle puisse se redresser et se réfugier là où personne ne songerait à chercher.

— Voyageur ingénieur général, vous parlez d'une personne qui aurait réussi à survivre au naufrage du cargo, serait remontée du fond de l'Amazone qui en ces endroits est à cent mètres de la surface, elle-même impraticable. Elle aurait survécu peut-être, mais aurait été expulsée avec cette énorme masse d'eau embarquée dans l'appareil.

— Voyageur Gislake, ironisa Maljory, tous mes collaborateurs ont écouté, réécouté vos récits sur cette affaire et tous estiment que cette personne-là avait une chance, une toute petite chance d'en réchapper, et quand on connaît l'identité de cette personne on est tenté de penser que la toute petite chance peut devenir assez éventuelle, me comprenez-vous ? Alors, voyageur Gislake, vous devriez faire un effort de mémoire et ne pas chercher à nous égarer, à nous laisser dans l'incertitude, cette incertitude néfaste qui est en train de miner l'esprit de résistance de mes compagnons.

— Mais je ne peux, pour la tranquillité de vos esprits, vous affirmer que nul n'a pu se cacher dans l'appareil.

— Il ne s'agit pas de tranquillité d'esprit, voyageur. Voyez-vous, nous serions soulagés d'apprendre qu'effectivement quelqu'un a été projeté avec l'eau dans la carlingue, a su s'en dépêtrer pour se réfugier par exemple au pont supérieur ou dans n'importe quel autre, et que vous avez par la suite découvert des traces éloquentes de sa présence à bord. Et lorsque vous nous avez rejoints en affirmant que vous désiriez devenir Aiguilleur, vous saviez, vous vous doutiez au moins de la qualité de cette personne, pas vrai ?

En signe d'impuissance à répondre, Gislake aurait voulu repousser son plateau, signifiant qu'il ne pouvait plus avoir d'appétit ainsi harcelé, mais Maljory avançait trop son torse pour que ce fût possible. Il se rejeta donc en arrière, ferma les yeux une seconde.

— Vous préféreriez avoir une certitude, mais je ne peux vous la donner. Tout s'est précipité avec un deuxième amerrissage puis un deuxième départ, et pour finir le crash, quand nous nous sommes rendu compte que nous ne

pouvions faire demi-tour à cause de commandes défectueuses.

— Mais une fois immobilisés sous ces troncs d'arbres en équilibre instable, il s'est écoulé des jours et des nuits au cours desquels vous auriez pu surprendre une présence ? Par exemple la disparition de provisions de bord...

— Elles sont considérables et une ponction individuelle passerait inaperçue.

Maljory et tous ses complices auraient préféré apprendre de sa bouche que oui, un individu inconnu avait réussi à se cacher dans l'appareil au moment de cet amerrissage périlleux sur l'Amazone en furie, et qu'il était fort possible qu'il s'agisse de l'homme qu'ils redoutaient le plus au monde. Et plutôt que de vivre sous la menace de cette présence, ils préféreraient envisager de détruire le dirigeavion en y mettant le feu. Gislake ne pouvait accepter cette décision, même si le superbe appareil n'était plus qu'une épave dérisoire.

— Vous paraissez désapprouver quelque chose ? demanda Maljory. Ou bien vous essayez de donner le change ?

— Je frémis à l'idée que vous puissiez envisager la destruction totale de l'appareil. Je sais qu'il est dans un état lamentable, mais il est possible de le réparer et de lui redonner toutes ses qualités techniques. Vous ne pouvez entreprendre une fabrication nouvelle sans conserver l'épave comme modèle. Celle-ci vous donne déjà une idée de ce qu'il faudra entreprendre pour le ressusciter dans sa splendeur passée.

Il eut l'impression que Maljory abandonnait son expression inquiète et avide de précisions pour une certaine ironie. Il cessa de parler, se demandant ce qui dans ses explications pouvait susciter cette moquerie silencieuse.

— Il est envisageable que nous puissions ne pas avoir besoin de l'épave, fit l'ingénieur général avec un sourire bizarre, si par exemple la créatrice géniale de ce prototype acceptait de nous rejoindre. Et d'après les quelques nouvelles qui nous sont parvenues j'ai bon espoir de pouvoir l'accueillir prochainement.

Gislake sursauta, incapable de garder son calme devant une telle hypothèse.

— Voulez-vous parler d'Ann Suba ?

— Bien entendu, de qui d'autre sinon ?

— Mais elle se trouve dans l'hémisphère Nord. Elle aurait quitté la Panaméricaine pour une autre Compagnie.

— Oui, la Compagnie du Consortium des Bonzes.

— Vous auriez réussi à la convaincre de travailler pour vous, dit-il incrédule, ayant lui-même constaté combien la vieille physicienne était difficile à manipuler.

— En y mettant le prix on peut tout réussir, répliqua Maljory avec quelque vanité.

— Ann Suba n'est pas une femme d'argent, mais a conscience de son immense talent de scientifique. Auriez-vous su flatter son ego ?

— Laissons cela, attendons pour en reparler plus sérieusement. Vous ne verriez donc aucune raison de sauver l'épave des flammes ?

Gislake se demanda alors si lui-même n'avait pas été manipulé à son insu par ce fourbe de Maljory.

— Je suis sentimentalement attaché à cet appareil, même réduit aujourd'hui à un tas de tôles.

CHAPITRE 2

La plupart des membres du Comité des Nations amazoniennes libres l'accompagnèrent jusqu'à l'hydravion, dernier appareil à quitter l'aéroport provisoire de IQ Station. Toute l'expédition avait rembarqué et se trouvait à bord du *Dragon*. Le baleinier n'attendait que lui pour lever l'ancre et le *Madam*, le baleinier ravitailleur, était déjà en pleine traversée vers Channel Drake. Lienty serra les mains de ses compagnons de combat. Il avait une dernière fois assisté à l'une de leurs assemblées et espérait qu'ils oublieraient les graves divergences qui ne cessaient d'agiter ces réunions plénières. La veille il avait survolé les lignes du front, constaté que les Aiguilleurs ne montraient aucun signe de renforcement de leurs troupes, comme s'ils renonçaient pour le moment à toute offensive. Le Comité disposait désormais d'un service de renseignements très efficace, grâce à la complicité des populations encore sous le joug de la Caste. Des messagers allaient et venaient, apportant des informations précieuses. La plus étonnante concernait l'apparent effacement de Lascasas. Côté Aiguilleurs certains pensaient qu'il dirigeait toujours la Caste du Sud, mais les gradés les plus modestes paraissaient fort inquiets, laissant entendre que l'état-major lui-même ne se montrait pas capable de prendre des décisions quant à la poursuite de la guerre contre les populations révoltées.

Lorsque l'appareil prit de la hauteur, Lienty préféra ne pas regarder au sol pour dissiper son émotion. Il s'était attaché à cette région, à ces gens qui se battaient avec un tel courage et qui, s'ils parvenaient à s'entendre, ne seraient jamais plus réduits en esclavage.

Et puis lorsqu'il survola le *Dragon* et envoya à tous les membres du corps expéditionnaire ses salutations et ses félicitations pour leur excellent travail, il ne pensa plus qu'à son retour à Channel Drake. Il s'y rendait directement et ne ferait que plus tard le voyage jusqu'aux Kerguelen, pour discuter avec le président Liensun de ce qu'il convenait de faire au sujet du fameux X, toujours dans un état de santé critique, là-bas, dans l'îlot des Messieurs interdit à toute personne étrangère au service de surveillance et au personnel médical. Il n'était pas tout à fait certain que X fût le Grand Maître Lascasas, même si dans le même temps on se posait des questions sur l'effacement de ce dernier à la tête de la Caste des Aiguilleurs.

Mais Liensun aurait d'autres préoccupations en tête et exigerait d'en apprendre plus sur le sort de sa sœur Fleur Rag, disparue sur les lieux de l'échouage du dirigeavion. Il avait bien sûr laissé une équipe sur place

chargée de poursuivre les recherches, mais jusqu'ici elles n'avaient rien donné. Le dernier à avoir vu Fleur était ce Fargo qu'on avait récupéré dans un autre secteur avec son Carminale à sec de carburant. Fleur avait embarqué avec Jdriège, le petit-fils Roux de Lien Rag, à bord du convoi qui emportait l'épave du dirigeavion. Mais depuis personne ne pouvait dire ce qu'ils étaient devenus.

Lienty avait repris espoir au sujet de Lien Rag, en se disant que si Jdriège avait embarqué dans ce train, c'était qu'il avait retrouvé les traces de Lien, mais il préférait se taire pour ne pas donner trop de certitude aux gens. Il en ferait autant avec Yeuse qui l'attendait impatiemment à Ragustown pour lui remettre ses pouvoirs et un compte rendu de son action.

Le ravitaillement auprès du baleinier ravitailleur s'effectua en pleine nuit et Lienty préféra rester dans sa couchette. Les derniers jours avaient été très fatigants avec les préparatifs de départ. Il avait surtout été forcé de convaincre Sank que cette guerre contre la Caste était terminée en ce qui les concernait. Le colonel aurait préféré rester encore et obtenir une victoire qui l'aurait définitivement hissé au sommet de la gloire militaire. Lienty méfiant, sachant que cet homme mettrait en péril pas mal de vies humaines, avait coupé court et avait dû se montrer menaçant pour que Sank accepte de commencer les préparatifs de départ. Même si le corps expéditionnaire avait subi des pertes regrettables, celles-ci avaient été réduites au maximum et Lienty préférait ne pas tenter le destin. Les troupes locales pouvaient aisément contenir toute offensive Aiguilleurs. Elles disposaient d'un stock d'armes sophistiquées que le cousin de Lien Rag avait pris sur lui de leur offrir. Là aussi Sank avait protesté que c'était scandaleux d'abandonner à ces gens-là pareil armement.

Il y aurait ce problème à régler là-bas à Channel Drake. Sank voudrait reprendre sa place de chef d'état-major et le colonel Inquisit, qui avait montré de grandes qualités dans la défense de la frontière, à la fois très ferme mais évitant toute provocation inutile, ne pouvait être chassé de ce poste. Il faudrait donc trouver où caser Sank.

Yeuse avait organisé la réception du président de Channel Drake avec beaucoup de soin et il fut très touché par l'accueil du personnel du canal et des policiers présents. Tout le temps que dura la petite cérémonie, la compagne de Lien Rag sut se montrer digne, mais il sentait qu'elle attendait de lui des informations moins déprimantes que les dernières reçues. Lorsqu'ils regagnèrent le bureau de Lienty, elle lui demanda s'il avait des nouvelles de Fleur, et comme il se l'était promis il répondit par la négative, mais en ajoutant que Jdriège était désormais avec elle.

— Ils sont dans le convoi, sans que l'on puisse déterminer la raison de cet acte dangereux. Ils ont déclaré vouloir se cacher dans l'épave, mais c'est tout

ce que nous savons.

— Jdriège a des qualités que nous ne possédons pas et que nous ne comprenons toujours pas. Crois-tu qu'il ait soupçonné quelque chose au sujet de Lien ? Car enfin il n'est nulle part, ni dans le lieu du crash ni noyé dans l'Amazone. As-tu une idée de ce que ça signifie ?

— Pas la moindre.

— Liensun m'a appelé quand la *Salamandre* naviguant plus au sud pouvait servir de relais-radio et nous avons pu parler franchement. La situation de l'îlot des Messieurs le préoccupe beaucoup, tu dois t'en douter, et les interpellations à l'Assemblée ne cessent pas. Ce qui l'inquiète c'est de ne plus pouvoir se dérober derrière le secret militaire, la guerre contre la Caste du Sud étant pour ainsi dire terminée. Il ne pourra plus menacer les curieux, surtout les journalistes, de les traduire en justice.

— Je me rendrai à Cooktown dès que j'aurai repris pied ici.

— Dans ce cas je partirai avec toi. Plus personne ne reste là-haut pour essayer d'en savoir plus sur Fleur et Jdriège ?

— Une antenne de volontaires est sur les lieux de l'échouage. Régulièrement nous aurons des nouvelles, mais un hydravion devra aller les recueillir.

Il ne pouvait tout à fait cacher la satisfaction qu'il éprouvait à rejoindre son petit royaume, ce bureau depuis lequel il découvrait le canal où justement transitait un cargo, certainement un Asiatique, ces gens-là étant les plus grands navigateurs à l'heure actuelle. Il aurait voulu éviter que Yeuse ne s'en rende trop compte, car elle était déçue par le peu de nouvelles qu'il apportait.

CHAPITRE 3

Edgon Kowning procura un autre poste de TSF à Roggery du train-observatoire et ce grand spécialiste en radio commença de travailler dessus.

— J'ai le récepteur, mais j'ai besoin d'un émetteur, et c'est à partir des éléments contenus dans ce meuble étrange que je vais travailler. Je ne peux me prononcer définitivement, mais déjà pour établir une liaison entre SLST et le train-observatoire nous devons disposer de relais, car le système d'émission que je mettrai tout de suite au point ne sera pas extraordinaire et devra être amélioré par la suite. Pour équiper la présidence et tous les services, nous devons envisager la création d'une usine qui produira jour et nuit des émetteurs et des récepteurs utilisant hétérodynes et lampes triodes. Un investissement énorme, pour combien de temps ?

— Celui nécessaire à l'épuration des réseaux.

— Et comment pratiquerons-nous cette épuration ? Il faudra retirer de chaque appareil, de chaque circuit, de chaque central du railphone, de la traction ferroviaire, des connexions diverses, tous les logiciels et si par malheur nous en oublions un seul il s'autoreproduira, et tout sera à recommencer. Et je ne parle pas des logiciels que nous devons produire également en grand nombre. Donc deux fabrications au budget énorme. Avec pour seul appui celui d'un amiral qui n'est plus tout jeune.

— Hé, protesta Louria, Kinnjone n'est pas gâteux, je peux te l'assurer.

— J'en suis persuadé, mais la Caste ne sera peut-être pas de cet avis quand elle découvrira le montant total des dépenses engagées, alors qu'elle ne cache pas son scepticisme sur la réalité des e-gènes dans les circuits informatiques. Et puis je garde une bizarre impression au sujet de cette gangrène qui détournerait les logiciels de leur fonction initiale. Voici deux mille ans qu'ils opèrent en quelque sorte.

— Tu exagères. Ils ont commencé de se manifester dans les dernières années préglaciaires, Harold en est persuadé, mais ensuite ils ont dormi durant ces deux millénaires jusqu'à ce que nos ancêtres sortent de la préhistoire glaciaire pour commencer à vivre plus décemment. Les GED, les gisements économiques diversifiés ne datent même pas de deux siècles. J'ai lu qu'on n'osait pas alors fouiller sous la glace, redoutant de réveiller des forces maléfiques. Bien sûr, ce n'étaient que des histoires un peu stupides, mais

lorsqu'on y réfléchit aujourd'hui cette légende découlait de ce que les hommes d'autrefois avaient découvert sur la malignité des logiciels biologisés. Notre système informatique n'a pas cent ans. Dès que les premiers ordinateurs, la plupart fossilisés d'ailleurs, furent mis à jour, nos techniciens se ruèrent dessus et les désossèrent, ne prenant guère de précautions pour les copier sans le moindre scrupule.

— Je me suis intéressé à l'origine de ces découvertes, à ces GED. Lorsque certains savants, certains spécialistes comprirent que le monde allait supporter un hiver nucléaire d'une longueur impossible à estimer, ils prirent quelques précautions et commencèrent d'inclure tous les objets significatifs de la société de l'époque dans des résines pouvant résister à la corrosion. On découvrit de la sorte des casseroles, comme des moteurs à hydrogène, des bandes dessinées pour les enfants comme des ordinateurs de haut niveau. Tout au cours de la première partie du XXI^e siècle, ce fut une sorte de marotte que de vouloir transmettre aux générations futures les preuves d'une civilisation menacée. Nul ne savait que la Lune exploserait et environnerait la Terre dans une couche épaisse de poussières, mais la paranoïa d'une fin du monde était dans la plupart des esprits. C'était donc une sorte de mode d'enterrer des preuves du savoir et des progrès acquis.

Louria se souvint d'une conversation avec Harold qui se demandait si vers les années 2040 des chercheurs n'avaient pas mis en évidence le caractère dépravé des logiciels en fonction. Ils avaient même évoqué, en se moquant quelque peu, la possibilité de cimetières contenant des millions de logiciels contaminés ainsi mis au rebut.

— Pas si stupide, fit Roggery lorsqu'elle lui rapporta cette conversation, et il est même possible qu'un GED ait été ouvert sur ces fameux cimetières. Le mal était en attente sous la glace et nous l'avons utilisé sans savoir. Mais revenons-en à notre actualité qui m'apparaît comme lourde de difficultés. Je vais essayer de régler les problèmes de transmissions de l'information. C'est-à-dire une fois que je saurai comment émettre et recevoir sur ces foutus poste de TSF, mon équipe et moi envisagerons la miniaturisation et la possibilité de diffuser sur de grandes distances, ce qui ne sera pas évident. Mais pour la suite, pour l'alimentation de ce système de diffusion, c'est à toi et à Harold de vous creuser les méninges. Si j'ai bien compris vous allez utiliser un langage basé sur certaines fonctions protéiniques des cellules ?

— C'est bien cela, murmura Louria que la lucidité de Roggery ramenait à la réalité. Il nous faudra mettre au point un nouveau système.

— Un langage binaire, le seul qui par sa simplicité permet toutes les variations, toutes les combinaisons.

— Oui, soupira-t-elle, mais je ne suis qu'une astrophysicienne qui, même

si elle s'y connaît quelque peu en chimie organique ne peut, pas plus qu'Harold d'ailleurs, résoudre la question.

— Tu as ici même dans ce train une fille qui est peut-être la meilleure neurologue de la Compagnie. Car votre truc ce sera l'influx nerveux. Tu sais, quand il y a de l'électricité quelque part je me sens concerné, et même si je n'en connais pas plus, je suis quand même partant pour me documenter et travailler là-dessus. Je peux même t'avouer que j'envisage, pour approcher de la rapidité de l'électronique, une astuce qui date des temps anciens. On peut réduire à une ou deux secondes le temps de diffusion d'un message d'une page, par exemple. C'était une astuce que les espions utilisaient déjà au XX^e siècle avant l'apparition des téléphones portables et des satellites. Mais comme toujours je m'égare. Je te parlais d'Odela Sauvern... Je sais que tu as eu quelques accrochages avec elle.

— Comment puis-je lui demander de participer à ces travaux, alors qu'elle rejette la théorie de logiciels biologisés et rendus complètement indépendants vis-à-vis des manipulateurs ?

Roggery détournait son regard, comme s'il n'osait pas lui parler franchement. Elle le connaissait assez bien pour déchiffrer ses mimiques. C'était un garçon très expressif, non seulement par son visage mais de tout son corps, et on pouvait décoder ses différents états d'âme à un quelconque moment.

— Tu as quelque chose de désagréable à me dire.

— C'est vrai. Depuis que tu es la patronne ici, tu as tenu cette fille à distance. En fait, tu étais sur tes gardes depuis que tu es la compagne d'Harold et je ne peux te le reprocher, car Odela ne se gêne guère quand un bonhomme lui plaît. Seulement en l'écartant tu l'as profondément ulcérée et je ne suis pas certain qu'elle rejette la théorie de la biologisation. Seulement elle aime te contrer, s'opposer à toi, et ce n'est pas la seule personne à se comporter de la sorte. Parfois tu es franchement désagréable. Je devais te le dire, même si tu dois m'en vouloir désormais. Nous sommes loin d'avoir ton potentiel d'intelligence et ta propension à découvrir ce que nous ne voyons pas et que nous négligerions si tu n'étais pas là. Mais nous sommes quelques-uns capables de t'épauler avec la totalité de nos moyens. Tu as besoin de cette fille, même si tu ne l'aimes pas. Il faut que tu te réconcilies avec elle. Elle ne cache plus qu'elle compte demander une autre affectation, peut-être chez Bourguine à 87°7, mais pour l'instant elle n'a pas fait sa demande, je suppose.

— Elle doit passer par moi et je n'ai rien vu, dit Louria sèchement. Elle souffrait de la mise au point de Roggery, d'autant plus qu'elle admettait qu'il avait raison et qu'elle pouvait se montrer exécration dans ses rapports humains avec les autres, surtout avec les femmes jeunes, jolies et libres. Sa seule

véritable amie, dont elle supportait les réflexions et les critiques était Jane Marwell, et le fait qu'elle soit handicapée et se déplace dans un fauteuil électrique expliquait ce sentiment d'amitié. C'était cynique de sa part, mais Jane ne pouvait représenter une concurrente en amour.

— Maintenant je vais travailler sur cette TSF, mais pourquoi les fabriquait-on aussi monstrueuses ?

— Elle provient, comme celle dont dispose Harold, de chez un antiquaire qui propose tout un lot. Il paraît que peu avant le début de l'ère glaciaire, c'était un élément de décoration très recherché par des snobs. Et l'antiquaire les fait améliorer et pense que bientôt ce sera payant.

Elle réfléchit une partie de la journée avant de rencontrer Odela Sauvern dans son laboratoire. Elle préférait aller vers elle plutôt que de la convoquer. Odela effectuait des travaux sur des particules lunaires recueillies dans les régions polaires, susceptibles de contenir des protéines inconnues. Elle essayait d'en déterminer la véritable nature. Si elle s'était montrée sceptique au sujet des logiciels biologisés, c'était en grande partie à cause de l'attitude de Louria, mais aussi au nom du doute qui devait constamment accompagner les scientifiques dans leurs travaux. Par contre, elle avait été vivement intéressée par la découverte de Louria au sujet de Flatty, cet animal de l'espace satellisé comme l'avait été l'autre Bulb, le SAS. Elle justifiait cette adhésion aux certitudes de Louria en expliquant que lorsque l'autre Bulb s'était englouti dans le Pacifique, elle avait été fortement impressionnée par les reportages sur cet événement considérable. Elle se souvenait très bien du tsunami qui avait suivi l'amerrissage brutal de cette masse énorme de vingt mille kilomètres cubes. Elle avait dix ans et se destinait déjà à des études scientifiques. Son père travaillait alors dans le Sud-Est asiatique et elle s'était en quelque sorte trouvée à proximité du lieu de ce naufrage. La nouvelle affirmée par Louria qu'un autre Bulb était devenu satellite de la Terre l'avait emballée, et elle voulait prouver que les échantillons ramenés du pôle, ces particules inconnues, sortes de minuscules météorites, provenaient bien de Flatty. Elle connaissait par cœur le rapport de Louria Finister sur cette découverte appelée au début Shade. Les astrophysiciens ne voyaient dans cet objet céleste qu'une sorte de nébuleuse, voire l'ombre portée d'une masse de poussières lunaires, mais elle aussi constata que Shade était entouré d'une couronne d'oxygène, de gaz carbonique, et de méthane.

Mais la formation première d'Odela étant la neurologie, sans repentance ni regrets, Louria lui expliqua ce que l'amiral Kinnjone désirait qu'ils fassent.

— Vous l'avez convaincu que le système informatique mondial était gangrené ? fit Odela en souriant. Je n'en suis pas surprise, car vous possédez une grande force de persuasion.

— Force qui ne vous a guère influencée, remarqua Louri, essayant de ne pas se montrer trop rancunière.

— Simple esprit de contradiction. Quand j'ai un doute je le cultive jusqu'à ce que l'on me prouve que j'ai tort. Qu'attendez-vous de moi, que je me penche sur une recherche qui découle de votre théorie ?

— Peut-être, mais dans un objectif réaliste. Nous voulons créer un système informatique basé sur les hétéroprotéines, plus exactement sur la fonction synaptique amenant la conduction de l'influx nerveux. C'est la théorie, mais nous voulons une application tout à fait artificielle.

CHAPITRE 4

Ce silence total, monstrueux, pensa-t-elle par la suite, éveilla Fleur blottie contre Jdriège dans la profondeur d'un trou pratiquement inaccessible de l'épave. Elle l'avait choisi elle-même le plus loin possible de l'endroit où son père Lien Rag vivait. Ce silence était tel qu'elle pouvait enfin percevoir les battements de cœur de Jdriège, sans coller son oreille contre la toison de son torse. Elle bougea, mais Jdriège lui chuchota de ne pas se lever, d'attendre. Il communiquait avec elle par télépathie, cependant dans l'amour il savait lui murmurer des mots tendres, ce qu'il n'avait jamais fait avec ses partenaires Rousses, et dans sa langue à elle.

— Le convoi est immobilisé, mais ce n'est pas un arrêt comme tant d'autres. Je crois que nous sommes arrivés au terminus. Je vais chercher un esprit ouvert à mes questions, ajouta-t-il, signifiant par là qu'il devait se concentrer pour trouver un sujet accessible à ses introspections. Elle ferma les yeux, mais ne pouvait reprendre son sommeil, trop inquiète de cet arrêt s'il devait s'avérer définitif. Tant qu'ils roulaient, elle pouvait espérer qu'ils s'évaderaient tous les trois pour essayer de rejoindre le corps expéditionnaire, c'est-à-dire Lienty. Tous les essais pour entrer en communication avec lui avaient échoué et Jdriège avait dû renoncer, disant qu'ils étaient trop éloignés. Fleur pensait, elle, que le caractère de son cousin était imperméable à toute irruption mentale de ce type.

L'ancien traîne-wagons Gus, redevenu Lienty, avait trop vécu dangereusement sa vie durant pour se laisser influencer par une autre volonté que la sienne, et son cerveau se fermait automatiquement à toute tentative d'invasion virtuelle.

— Nous sommes dans une immense caverne, une sorte d'usine si j'en crois la vision qu'en a cet Aiguilleur de seconde classe qui appartient au personnel sédentaire de l'endroit. Il est en train de regarder l'épave et ne cache pas sa stupéfaction de la découvrir aussi importante, même si la bâche lui en cache encore les détails.

— Une caverne, pensa-t-elle, mais où se trouve-t-elle ?

— Nous sommes à trois mille mètres d'altitude dans les Andes, et d'après ce que je comprends il fait très froid au-dehors, mais la caverne est tempérée, ce qui va me causer quelques ennuis. Leur chauffage obtient une température légèrement au-dessus du zéro, plus supportable pour eux, mais néfaste pour

moi.

Peu à peu cette chaleur relative pénétrerait dans l'épave et l'obligerait à la quitter.

— Lien est réveillé, murmura-t-il, cette fois contre son oreille, la faisant frissonner. Il ne manifeste aucune inquiétude. Lorsque je l'ai retrouvé mourant du côté des tombeaux de mon père et de Jdrou la déesse, il était tout aussi serein.

— Cette déesse c'est aussi ta grand-mère, lui fit-elle remarquer, sachant qu'il ne parvenait pas à intégrer ces notions de parenté. Il ne disait pas grand-père, mais Lien, et peut-être voulait-il de la sorte éviter de faire allusion au fait qu'il était ainsi son neveu à elle, et que dans le monde du Chaud leur comportement était qualifié d'inceste, autre notion vague pour lui. Chez les Roux, le seul tabou similaire protégeait la mère de ses fils, mais comme le père restait toujours inconnu il n'était pas frappé lui-même de cette interdiction.

— Je vais le rejoindre, dit-il mentalement.

Elle se serra peureusement contre lui. Jamais elle ne s'était sentie aussi dépendante d'un homme, pas plus avec Teddy qu'avec Kurty. Avec Jdriège elle s'abandonnait, oubliant ses constantes remises en question, cette volonté acharnée à organiser sa vie en toute indépendance. Et elle refusait de se déclarer soumise. Non, elle était comme un prolongement de son être à lui.

— Il a remis ce masque, lui annonça-t-il.

Elle sursauta.

— Il va sortir ?

— Hier, il m'a demandé de fouiller dans les têtes de tous ceux qui ont quelque importance. Désormais il sait que celui qui commande est un ingénieur important appelé Maljory. Le pilote Gislake ne le quitte jamais. Il y a d'autres Grands Maîtres dans le convoi, mais tous ne sont pas des dissidents comme Maljory.

— Maljory est un dissident ?

— C'est Lien qui a conclu que c'en était un, moi je ne comprends pas ce que ça signifie. Ils sont tous inquiets car ils ignorent ce qu'est devenu leur grand chef...

— Lascasas.

— Je connais ce nom, c'est celui qui devait rejoindre Opérasque, l'autre grand chef des Hommes du Cauchemar, pour l'invasion de notre territoire, mais leur projet a échoué.

Grâce à lui, mais il refusait de s'en attribuer le seul mérite, disant que toute la nation rousse s'était dressée contre les envahisseurs, alors qu'elle savait qu'utilisant ses dons de télékinésie il avait empêché les profileuses d'Opérasque d'installer les premiers rails. Par la suite, les Roux avaient repris la lutte de résistance jusqu'à ce qu'Opérasque s'en aille.

— Nous devons empêcher mon père d'aller jusqu'au bout de sa folie, dit-elle à mi-voix. Il croit qu'il peut prendre la place de Lascasas. Je ne sais si depuis le début de cette expédition il en avait déjà l'intention ou si cette idée l'a harcelé par la suite, quand il a cru découvrir le véritable Lascasas, mais c'est ce qu'il envisage de faire.

— Pourquoi ne serait-ce pas le véritable Lascasas, celui que vous auriez soigné toi et tes amis ?

— À cause du masque qu'il portait lorsque je suis venu à lui. Lascasas se méfie de tout le monde, craint d'être destitué, assassiné, et je pense que plusieurs personnes portent ce masque pour dérouter ses ennemis.

Il lui communiqua son incompréhension assortie d'une certaine lassitude due au comportement étrange des Hommes du Chaud.

— Que gagnerait Lien à prendre la place de ce Lascasas ? Il est au soir de sa vie et devrait rejoindre Yeuse qui l'attend aux Kerguelen.

— Il n'est pas si vieux, pour un Homme du Chaud s'entend.

Un Roux sexagénaire aurait envisagé de s'en aller mourir loin de sa tribu. Dès qu'il ressentait les premiers signes de faiblesse, comme ne pas pouvoir tuer un jeune phoque d'un seul coup. Un bébé phoque manqué pouvait conduire à l'exil et à la mort. Il n'était pas question de se laisser entretenir par les autres, même si la nourriture abondait. Une tradition remontant aux âges anciens, où la famine était la plus redoutée des catastrophes de la vie.

— Nous ne pouvons pas aller contre sa volonté, dit-il après un long silence, et s'il a choisi de prendre la place de ce Lascasas pourquoi devrions-nous l'en empêcher ? Sous avons nous aussi des gens qui sont frappés d'incohérence, du moins nous disons ainsi, mais eux se trouvent tout à fait cohérents. Nous les laissons aller jusqu'au bout, sachant bien que s'ils ne se réveillent pas de ce rêve poursuivi avec obstination, ils mourront. La Voix nous dit que c'est ce qu'ils désirent, sans même le savoir. Lien Rag doit rechercher lui aussi, sans le savoir, à mourir et le fera dans l'incohérence.

CHAPITRE 5

Lorsqu'il découvrit que le terme d'hologramme était inadapté aux silhouettes qu'il pouvait faire apparaître dans les coursives de la Locomotive géante, Kurty n'en fut pas perturbé. Il s'était arrangé pour rencontrer cette image virtuelle qu'il extrayait des réserves afin de la manipuler à sa guise. Ce soir-là, il était fort tard et il espérait que le système de surveillance ne réagirait pas trop vite pour l'empêcher de concrétiser son projet, il parvint à envoyer cet hologramme dans une impasse proche de sa cabine et fonça pour le coincer avant qu'il ne s'évanouisse dans l'air. Il le surprit, le dos tourné et avança sa main, pensant qu'elle passerait à travers, mais s'il parvint effectivement à traverser ce corps figuratif, il ressentit une certaine résistance comme s'il l'avait enfoncée dans une eau légère, plus précisément dans une substance plasmatique d'une densité inattendue. Son sosie aurait hurlé de douleur qu'il n'en aurait pas été tellement surpris, mais il s'évapora lentement. Jusqu'à la fin il espéra que quelques particules resteraient prisonnières de sa main, mais non, elles manquaient de consistance.

Il était satisfait de ce qu'il avait constaté. La prochaine fois, au lieu d'essayer de traverser ce corps qu'en occultisme on aurait qualifié d'astral, c'est-à-dire d'une consistance entre l'âme et le corps, il le frôlerait, le caresserait, obtiendrait peut-être des réactions intéressantes.

Désirait-il vraiment sentir sous sa paume une réalité étrange ? Oui, s'il pouvait reproduire à force de recherche la copie conforme de Fleur. Mais il se souvint que sa main, si elle avait éprouvé une légère résistance n'avait par contre ressenti aucune chaleur, même pas une faible tiédeur. Il n'obtiendrait donc qu'une reproduction sans vie, sans désir, sans tendresse, une poupée du genre de celles qu'on trouvait dans des sex-shops de Magellan Station et qu'achetaient les marins au long cours. Alors à quoi bon, mais pourtant cette envie ne le quittait pas. Il voulait s'abstraire de tout désir sexuel malvenu pour n'espérer qu'une présence. Mais ces hologrammes particuliers ne parlaient pas, se mouvaient dans un silence total, leurs pieds n'effleurant même pas le sol.

Après cette rencontre entre l'image virtuelle de son père et la sienne, voici quelques semaines, il avait attendu en vain la réédition d'une scène aussi bouleversante où la tendresse de Kurts s'était brusquement révélée à lui. Mais par l'intermédiaire de ces deux images irréelles.

Ces étranges hologrammes gardaient tous leurs mystères, tentatives non

abouties dans lesquelles il reconnut ou crut reconnaître des personnages proches de son père. Par exemple, il y avait le Kid, que l'on traitait de gnome car il était de petite taille avec un visage simiesque. Un homme stupéfiant qui avait à lui seul créé l'une des plus puissantes Compagnies de la Terre, avait tenu tête à la Panaméricaine, avait même coulé l'une de ses flottes au cours d'une guerre impitoyable. Et puis il y avait Yeuse, et il la découvrit à un âge où sa beauté était suffocante. Lorsqu'il anima cette silhouette aux vêtements impudiques, il n'osa poursuivre cette expérience et la fit disparaître. Il comprenait que son père, Lien Rag, et aussi Jdrien le messie en soient tombés éperdument amoureux.

Bien qu'il eût déjà effectué ce genre de recherches au sujet de cette mère inconnue, habitante de ce Bulb englouti par l'océan Pacifique, il espérait toujours découvrir sinon un hologramme, mais les éléments constitutifs de ce cliché en trois dimensions avec support plasmétique. Il ne trouvait rien, absolument rien, tout ce qui concernait cette femme inconnue, mythique, se trouvant dans les plus grands fonds du Pacifique. Ce qu'il savait d'elle, c'est que peu après sa naissance elle avait disparu totalement et que Kurts, désespéré, l'avait longtemps cherchée sans jamais retrouver sa trace ni savoir ce qu'elle était devenue. Il avait alors confié son fils à une chèvre-garou qui possédait des seins de femme et venait de perdre un chevreau tout aussi monstrueux qu'elle. Mais Kurty avait adoré sa nourrice, et comme celle-ci avait aussi vécu sur Terre, il espérait que son père en avait fait fabriquer une représentation, mais il ne la dénicha pas dans les réserves. Elle avait été baptisée Gueule plate.

CHAPITRE 6

Liensun fut réveillé en pleine nuit, lorsque des commandos inconnus attaquèrent l'îlot des Messieurs. Une unité navale non identifiée, une grosse vedette puissamment armée, avait franchi les barrages maritimes autour de l'îlot et une douzaine d'hommes avaient débarqué sur une plage étroite, non loin de l'ancien centre de relégation. Mais depuis ils étaient coincés dans cette anfractuosité de rochers, sans pouvoir les escalader. L'un des chalutiers de surveillance ayant malheureusement explosé, l'alerte avait été donnée en un éclair et les gardiens de X avaient réagi sans perdre de temps. On signalait que Teddy Molta, le compagnon de Fleur Rag en Amazonie, s'était particulièrement distingué en se lançant seul à la conquête d'une position d'où il arrosait les nouveaux venus avec son mitrasile. D'autres gardes avaient pu le rejoindre et le commando étranger avait trouvé refuge dans des grottes, tandis que le bâtiment qui les avait transportés sur place était cerné par les unités des Kerguelen.

Liensun embarqua sur une vedette rapide nouvellement construite dans les chantiers navals de MacDonald, et arriva sur les lieux au moment même où l'embarcation inconnue se sabordait et explosait.

— Ils devaient avoir des explosifs à bord, vu l'importance des flammes.

Liensun exigea d'être débarqué pour se rendre sur la petite plage où les envahisseurs résistaient toujours. On décomptait quatre cadavres chez eux et un seul blessé chez les gardiens. On réussit à prendre des clichés aux infrarouges et sans surprise, Liensun découvrit que ces gens-là portaient des combinaisons noir et argent, uniforme des Aiguilleurs.

— Ne comptez pas sur une reddition de ces types-là, ils se feront sauter ou se tireront une balle dans la tête plutôt que de se rendre. Déjà leur vedette, sur le point d'être arraisonnée, s'est sabordée et tout l'équipage doit avoir trouvé la mort.

Le responsable de l'îlot, un capitaine de la police militaire, hocha gravement la tête avec certainement la pensée que cette attaque par des Aiguilleurs qui n'avaient pas hésité à endosser leurs uniformes allait bouleverser la vie de la petite garnison.

— Je vais vous envoyer des renforts, se hâta de promettre Liensun. Je ne crains pas une nouvelle attaque, mais je pense que les journalistes vont se ruer

ici.

Il pensait que les parlementaires allaient exiger des explications sur le fameux X toujours hospitalisé dans les Messieurs. Il s'attendait à la constitution d'une commission d'enquête et ne pourrait la refuser puisque la guerre était terminée, et ne lui offrait pas des mesures restrictives envers l'Assemblée.

Il se rendit sur les lieux où le chalutier attaqué par la vedette des Aiguilleurs avait sombré. Il n'y avait que deux survivants. Huit hommes avaient été déchiquetés par l'explosion.

— Le chalutier était un des rares à fonctionner au kérosène. Normal puisque son port d'attache était l'île des Baleiniers où l'on exploite un puits de pétrole ainsi qu'une raffinerie.

Une production limitée à cent barils par jour, mais permettant à l'île des Baleiniers de vivre sur sa propre énergie, tant pour la production d'électricité que pour le chauffage des serres et le carburant des bateaux.

— Ce chalutier avait choisi de faire partie de la surveillance des Messieurs, à cause de la solde en cette période où la pêche devenait difficile.

Avant de repartir, Liensun alla jeter un coup d'œil à X qui était maintenu en vie par un appareillage lourd. Le médecin Dusting avait cependant bon espoir de le sortir enfin de son état semi-comateux.

— Il a des réactions encourageantes et par exemple il parvient à secouer la tête pour dire non ou la hocher pour approuver les soins qu'on lui donne. Mais il refuse de répondre à toute question concernant son identité.

On vint lui dire que le président de l'Assemblée, Carminale, venait d'appeler le centre, et apprenant que Liensun était là il désirait lui parler.

— Dites que je ne suis plus ici, que je vais rentrer à Cooktown. Il ne perd pas de temps, le voyageur Carminale.

La ruée commençait et le vieux ripou n'allait pas manquer d'alerter discrètement Bancala, le patron le plus important des médias locaux. Il avait été libéré de prison, mais restait sous l'inculpation de diffusion de nouvelles portant atteinte au moral de la population en temps de guerre.

Il préféra se faire débarquer de l'autre côté de l'île principale où l'attendait un glisseur Carminale banal commandé par radio. Il put rejoindre la maison de Lien, où il habitait depuis la disparition de celui-ci et le départ de Yeuse. Il s'y trouvait mieux qu'à la présidence.

Il faisait sa toilette lorsque son chef de cabinet arriva avec des nouvelles fraîches. Carminale avait convoqué l'Assemblée pour onze heures et demandait à Liensun d'être également présent pour répondre aux questions des députés.

— Impossible, répondit-il, je dois me rendre à l'aéroport pour accueillir le président Lienty Ragus qu'accompagnera Yeuse Semper de retour aux Kerguelen. Le président Lienty a mené une campagne victorieuse en Amazonie et mérite un accueil digne de ses grandes qualités. Le président Carminale a-t-il oublié ce rendez-vous important et refuse-t-il de saluer cet homme éminent ?

Il se rendit directement à l'aéroport alors que l'hydravion de Lienty n'était pas annoncé, mais il laissait Carminale se débattre entre sa propre décision de convoquer l'Assemblée et la nécessité d'assister à cette cérémonie en l'honneur de Lienty.

Déjà une foule nombreuse envahissait les abords de la piste, et parmi elle les anciens volontaires revenus d'Amazonie. Quelques-uns avaient été grièvement blessés, deux étaient morts, mais dans l'ensemble l'opinion publique ne critiquait pas cette intervention et se réjouissait de savoir que la Caste du Sud avait subi de nombreux échecs.

Carminale arriva avec plusieurs députés, visiblement furieux d'avoir dû remettre la réunion en fin d'après-midi. Lienty devait se présenter à l'Assemblée pour recevoir les félicitations de celle-ci, et la discussion au sujet de l'affaire de la nuit ne pourrait pas être abordée avant le lendemain matin. Une fois de plus ce rusé de Liensun l'emportait, et Carminale se sentait de plus en plus menacé avec les futures élections. Il y avait surtout ces billets remis par la Banque vaticane en remerciement de ses interventions pour l'installation de la nonciature, et dont Liensun avait soigneusement relevé les numéros.

L'appareil se posa avec une demi-heure de retard, au cours de laquelle la police repoussa les journalistes qui voulaient assaillir Liensun. Ce dernier leur cria que l'événement était d'abord le retour de Lienty Ragus et que l'autre affaire, nécessitant une enquête, ne serait pas évoquée le jour même où elle s'était produite.

— Vous ne pourrez pas éternellement garder le secret sur la personne que l'on retient là-bas et qui, paraît-il, est dans le coma, lui cria rageusement le directeur de la rédaction de la télévision, Bancala. Il lui tourna le dos avec un haussement d'épaules, ce qui fit enrager tous les représentants de presse. Il savait qu'on avait filmé ce mouvement ostentatoire de mépris, mais s'en moquait.

— L’hydravion, cria quelqu’un, et les journalistes abandonnèrent le salon officiel pour se précipiter vers la piste.

La foule en faisait autant et, à peine posé, l’appareil fut comme englouti par une marée humaine. Liensun estima que Lienty méritait de savourer son triomphe et attendit avant de se faire frayer un passage par les policiers.

Lorsqu’il apparut en haut de la passerelle, Lienty ne cachait pas sa stupeur. Il ne s’attendait pas à pareil accueil, ignorant que les habitants des Kerguelen adoraient ces manifestations, faute d’avoir des distractions plus amusantes. On y venait en famille et on en profitait ensuite pour s’installer dans les guinguettes construites tout autour du terrain. L’endroit était également le lieu de rassemblement des associations, ainsi que des grandes messes syndicales de Kerchinian ou des cérémonies des Néos. À cause du froid très vif, on allumait des dizaines et des dizaines de braseros en y faisant brûler du fuphoc qui alourdissait l’atmosphère de son odeur de poisson.

Visiblement, Lienty se demandait si c’était bien pour lui que ces gens hurlaient, sifflaient et applaudissaient, que ces journalistes le mitraillaient de flashes et que les caméras portatives ronronnaient. Il se retourna pour prier Yeuse de venir auprès de lui, mais en souriant elle secoua la tête et resta à l’intérieur de l’appareil à discuter avec le pilote. Il dut faire face et ne sut comment se comporter. Aussi, lorsque Liensun arriva dans l’étroit passage que lui ouvrait la police, il se sentit soulagé et se mit à sourire. Il voulut descendre, mais les journalistes protestèrent avec véhémence, ne voulant pas qu’il se noie dans la foule au risque de manquer de possibilités de clichés.

Liensun n’avait jamais eu l’intention de monter l’escalier vers lui, mais Lienty l’en pria d’un geste et il le rejoignit, d’où nouvelles manifestations et nouveaux crépitements de lumières. Ils se serrèrent longuement la main, se trouvant stupides l’un et l’autre, mais c’était le geste que l’on attendait d’eux et à la fin Liensun estima qu’il devait embrasser ce héros du jour, à la grande surprise de Lienty. Il accepta pourtant avec indulgence que le garçon profite de cette occasion pour renforcer son image politique. Puis ils descendirent dans la travée de plus en plus rétrécie. On tendait les mains au héros et il était fasciné par ces sortes d’ailes gantées, il faisait très froid, qui s’agitaient devant lui et qu’il devait serrer. Mais quand on commença de lui tendre aussi des enfants emmitouflés à embrasser ; il commença de hâter le pas pour fuir au plus vite ces marques un peu trop fortes d’adulation.

À l’entrée du salon d’honneur attendait Carminale qui se précipita, roulant presque sur lui-même à cause de son obésité. Lui aussi voulut l’embrasser, copiant son geste sur celui de Liensun, mais Lienty resta assez raide. Les députés se pressèrent autour de lui et il commença de trouver que ça suffisait. Il cherchait une issue, mais en reculant il se heurta à Kelesque, directeur de la

rédaction de télé Bancala qui sans attendre lui lança, d'une voix tonitruante :

— Voyageur Ragus, savez-vous qu'un commando Aiguilleur a attaqué cette nuit l'îlot des Messieurs pour s'emparer du mystérieux personnage qui se trouve là-bas ? Pouvez-vous me dire qui est cet inconnu, pourquoi il est entouré par une grande équipe médicale ?

Liensun, séparé de son cousin par plusieurs personnes, comprit le danger et voulut le rejoindre pour le seconder, mais Carminale, imposant avec ses cent vingt kilos, le bouscula pour l'écarter encore plus, puis faisant mine de le reconnaître se confondit en excuses. Mais déjà Lienty disparaissait dans un amas de quinze à vingt journalistes et députés.

Liensun craignait que Lienty, désarçonné par cet accueil triomphal, n'ait la tête quelque peu ailleurs et ne réponde pas avec suffisamment d'à-propos, mais il ignorait que depuis qu'il dirigeait Channel Drake et qu'il avait aussi commandé l'expédition en Amazonie, son cousin était quelque peu armé contre ce genre d'interpellation. Il toisa Kelesque :

— Je suppose, voyageur, que ce que je pourrais dire sur le comportement extraordinairement courageux des volontaires des Kerguelen vous intéresse moins que ce que je pourrais dire d'une chose que j'ignore ?

Kelesque pâlit, essaya de réagir mais les députés proches de lui commencèrent de s'indigner. Ils étaient aussi pressés que ce journaliste d'en savoir plus sur les événements des Messieurs, mais ils estimaient que ce que Lienty avait à dire sur la réussite de son expédition avait la priorité en cet instant. Finalement, l'homme de Bancala se laissa absorber par la foule, préférant ne pas insister, et Liensun qui avait réussi à se faufiler jusqu'à Lienty apprécia son sang-froid.

Ce fut dans le glisseur présidentiel qu'il informa Lienty sur les événements de la nuit.

— Je suis surpris qu'ils aient endossé leur uniforme, bien que je ne le suis pas au sujet de cette attaque, fit Lienty songeur. Je m'attendais à quelques réactions, toutefois il faudra analyser dans le détail cette tentative pour libérer X et éventuellement le transporter ailleurs. J'ai comme l'impression que la Caste veut authentifier l'identité de X, alors que peut-être Lascasas est toujours là-bas, dans son repaire des Andes. L'homme que j'ai vu et que tu as vu me laisse perplexe. Il ne correspond pas à l'image que je me faisais de Lascasas, mais en y réfléchissant, je me dis que cette impression est peut-être issue de notre imagination, et qu'en réalité nous n'avons jamais eu en main une photographie exacte, ou même un portrait authentique. Je me répète avec ce mot d'authentique, mais c'est à cause de ma perplexité.

CHAPITRE 7

Cette aventure finissait par amuser Ann Suba et elle ne regrettait ni Tharbin, ni le sphale, ni la navette, ni son poste de ministre de la Recherche scientifique. John Stevens, le chef du commando qui l'avait enlevée, était un garçon qu'elle appréciait. Il était courtois, efficace, certainement capable de tuer froidement quiconque s'opposerait à sa volonté. Elle n'oubliait pas que ses hommes avaient utilisé un lance-flammes de grande portée pour incendier les bâtiments de la base secrète de Tharbin et avaient donc grillé quelques gardes, sans la moindre pitié. Mais au cours de sa longue vie elle n'avait cessé de rencontrer la cruauté humaine qui souvent arborait un visage répugnant, alors que celui de Stevens était plutôt agréable à contempler. Il se montrait charmant, mais elle pensait qu'il avait reçu des consignes en ce sens, et de ce fait elle n'était nullement inquiète sur son sort. Si ces Aiguilleurs qui ne se cachaient pas d'appartenir à la Caste s'étaient emparés d'elle, c'est qu'ils avaient besoin de ses connaissances, et elle se sentait flattée qu'on reconnaisse son immense valeur scientifique. Elle était satisfaite dans sa vanité, mais se doutait qu'on avait certainement plus besoin de ses applications scientifiques que de ses connaissances fondamentales.

Elle avait voyagé dans un cargo chinois, avait débarqué quelque part en dessous de la ligne de l'équateur, dans un petit port de pêche pris dans les glaces, la banquise frangeait la côte mais ne mordait pas sur l'eau tiède du Pacifique. Un train l'attendait là, et dans ce train un compartiment luxueux avec tout le confort qu'elle pouvait exiger. Elle disposait de deux serviteurs, un couple, mais préférait se rendre dans la salle à manger du wagon pour prendre ses repas avec Stevens que sa présence ne paraissait pas déranger. Il restait prévenant, souriant, et même quelque peu galant. Alors qu'il s'était montré d'une extrême discrétion avant de débarquer en terre panaméricaine, il commença de lui faire entrevoir quelques lignes de son avenir.

D'abord il avait cherché à la rassurer, lui affirmant qu'elle serait traitée avec la plus grande considération par tout le monde.

— Ça veut dire quoi, tout le monde ?

— Toute la corporation des Aiguilleurs.

— Vous voulez dire la Caste du Sud.

— Nous n'utilisons jamais ce terme, dit-il en fronçant légèrement les

sourcils. Ce sont nos ennemis qui l'utilisent. Nous sommes une corporation, voilà tout, même si nous avons mieux réussi que celle de la Traction ou de la Manutention.

Elle ne résista pas au besoin de le taquiner un brin, lui dit qu'elle était sûre qu'entre eux ils étaient très flattés que l'on parle de caste à leur sujet. Il finit par sourire silencieusement.

— Si vous me disiez franchement ce que l'on attend d'une vieille femme comme moi. En quoi puis-je encore être utile ?

— Depuis que je vous ai rencontrée là-bas en Compagnie du Consortium, je ne vous ai jamais considérée comme une vieille dame, protesta-t-il, et je suis même enchanté que vous soyez aussi vive et aussi attentive.

— Me feriez-vous la cour, jeune homme ? lui lança-t-elle, sceptique.

— Pourquoi pas ? Mais ce serait commettre une faute vis-à-vis de ma corporation. Nous ne mélangeons jamais plaisir et profession.

— Très habile, croyez-vous que vous obtiendriez quelque plaisir à me fréquenter, disons plus intimement ?

Si elle avait pensé le désarçonner il n'en fut rien, et à la façon dont il la regarda elle comprit que si elle le mettait au défi il était capable de lui démontrer qu'il le pensait, mais auparavant il demanderait à ses supérieurs si ce genre d'engagement pouvait être utile à la Caste. Elle l'avait vu faire griller des gens au lance-flammes, il pouvait très bien lui faire l'amour si la Corporation, comme il disait, avait quelque intérêt à ce qu'il le lui fasse. Cette certitude lui fit froid dans le dos.

— Passons outre, dit-elle sèchement, et allez-y dans l'énoncé du programme.

— Nous allons traverser les Andes par un long tunnel pour rejoindre un Grand Maître en second, l'ingénieur général Maljory.

— Je n'aurai donc pas l'honneur d'être accueillie par le Grand Maître Lascasas ?

Stevens sourit, mais ne fit aucun commentaire. Elle poursuivit cependant, ayant l'impression qu'il lui cachait quelque chose.

— Est-ce ma qualité d'astrophysicienne qui justifie cet enlèvement, qui n'a pas manqué de me surprendre par sa violence, même si moi-même je n'ai pas eu à souffrir de brutalités ? Un observatoire dans le haut de ces extraordinaires montagnes que sont les Andes serait bien entendu un lieu de

travail merveilleux.

— Nous ne possédons pas un tel observatoire, dit-il avec une certaine répugnance, comme s'il n'avait pas admis que l'astrophysique puisse avoir droit de séjour dans sa corporation. Possible que la Caste du Sud soit restée en deçà des libérales décisions du Nord.

— Considérez-vous cette science comme une discipline ne pouvant être enseignée ? s'indigna-t-elle brusquement.

Il parut soudain inquiet qu'elle se fâche vraiment, car jusque-là leurs relations étaient plutôt sereines.

— Nous n'avons aucun préjugé, s'efforça-t-il de dire avec une conviction qui sentait tant le faux qu'elle ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Ne vous forcez pas, mon ami. Il ne s'agit pas d'astrophysique, si je comprends bien, et j'en suis fortement déçue. Je ne comprends pas ce que je viens faire chez vous. Je ne vous serai d'aucune utilité pratique en dehors de mes connaissances sophistiquées.

Il hocha la tête. Elle pensait qu'il aurait préféré parler d'autre chose, mais il avait dû recevoir la consigne de lui exposer ce que l'on attendait exactement de sa venue dans la Caste du Sud. Elle se sentait blessée que Lascasas ne la reçoive pas sur-le-champ, car elle ne détestait pas les honneurs.

— Nous avons besoin de vos conseils.

— Des conseils. En quelle matière ?

— Nous sommes un groupe qui essaye d'effectuer... une mutation.

Elle ne comprenait pas ce qu'il voulait lui signifier par là et préféra attendre qu'il se montre un peu plus clair dans ses explications.

— Nous éprouvons quelques difficultés à rejoindre nos amis du Nord. La construction d'un réseau pour rester en conformité avec les lois de la CANYST présente des difficultés considérables, et pourquoi le cacher, nous ne disposons pas du matériel nécessaire. Trop longtemps nous avons vécu séparés de nos frères du Nord et nous n'avons fait aucun progrès technique de valeur.

Elle le regarda avec effroi, car ce garçon était en train de profaner les règles sévères de la Caste. Et s'il se montrait aussi franc, c'était qu'elle ne pourrait plus espérer se libérer et fuir ces lieux. Sinon il se serait montré plus discret. Elle souhaitait se lever, rejoindre son compartiment pour ne plus l'entendre, mais il persista :

— Nous sommes un groupe décidé à rompre avec une routine qui nous enfonce dans l'inaction et dans la lente érosion de notre corporation. Nous venons de perdre une guerre. Vous ne le saviez pas ? dit-il en voyant qu'elle sursautait. Nous avons été attaqués par Lienty Ragus, le président de Channel Drake.

— Je connais un Lienty Ragus, mais je ne sais ce qu'est ce Channel Drake, dit-elle pour faire dévier la conversation.

— Peu importe, vous aurez le temps de vous renseigner sur les événements intervenus dans cet hémisphère. Depuis que la Ceinture de Feu nous a séparés du nord avant de disparaître, c'est comme si elle était toujours là. Grâce à l'ingénieur général nous allons enfin réagir. Nous sommes entrés en possession, au cours des péripéties de cette guerre à laquelle je faisais allusion, d'un matériel qui malheureusement est en partie détruit et nous avons besoin de vos connaissances pour tenter de le restaurer.

Soudain elle sut de quoi il s'agissait et commença de se lever pour protester avec vigueur. Puis elle se rassit et regarda par la fenêtre, juste comme le convoi entrait dans un tunnel.

— Votre matériel récupéré en mauvais état, c'est quoi, un dirigeable ? Non ? Mais alors, murmura-t-elle accablée, il s'agit donc du...

CHAPITRE 8

Sa rencontre avec le Bonze Kwantu ne fut pas un véritable hasard, pensa Songe, mais ce personnage s'arrangea pour que ce contact apparaisse comme fortuit. Il parut la découvrir dans cette librairie où elle feuilletait un recueil d'estampes, et se précipita vers elle. Elle se souvint qu'autrefois il était un jeune homme fringant, amateur de petites prostituées plus que juvéniles. Elle avait même : couché avec lui, une seule fois pensait-elle, sans en être tout à fait certaine, preuve qu'elle n'en avait conservé aucun souvenir ébloui.

Il l'invita dans le petit salon de thé adjoint à la librairie et lui dit qu'il avait appris son arrivée à China Voksal, et que sans cet heureux hasard il serait venu la voir dans son palace. Il avait quelque peu engraisé, mais sans atteindre l'obésité écœurante de Kunshan, son ex-chef des coolies employé dans la manutention des marchandises achetées.

— Je suis en train de créer une compagnie ferroviaire qui s'enfoncera vers la Mongolie.

Sachant que l'Ecuadorian Eastern Company avait le quasi-monopole des réseaux en place et à venir, elle pensa qu'il avait signé un accord de filiale, mais il secoua la tête.

— Je ne veux pas dépendre de la Caste. C'est elle qui en dessous manipule les Kalami. Et pour la Mongolie ces Indiens savent qu'ils ne pourront jamais pénétrer dans ce pays, alors que moi, grâce à mon père mongol, je serai bien accueilli.

— N'est-ce pas dangereux de défier l'EEC ? demanda-t-elle.

— Si, mais je me méfie. Je suis ici avec quatre gardes du corps. Oh, vous pouvez regarder autour de vous, vous ne les détecterez pas, mais eux vous ont à l'œil, s'esclaffa-t-il.

Inutile donc de chercher ces quatre gorilles, mais elle se demandait s'ils seraient suffisants pour empêcher les tueurs de Kalami d'opérer.

— Je cherche des associés, dit-il avec douceur, battant des cils qu'il avait très longs, féminins.

— Ils devront donc tous être d'origine mongole pour pouvoir accéder à ce haut pays, répliqua-t-elle ironique.

— Sauf s'il s'agit de femmes. Mes frères acceptent toutes les femmes, car celles-ci sont de plus en plus rares chez nous, à cause de cette stupide propension à ne vouloir que des garçons pour devenir des guerriers ou des méharistes.

— Mais vos associées ne vont pas vous rejoindre pour devenir épouses ou maîtresses de vos frères, voyons.

— Non, mais ils auront toujours l'espoir qu'ils pourront les épouser ou les mettre sur leur natte.

— Ce qui n'est guère confortable.

Et il s'esclaffa encore bruyamment.

— Vous voyez ? Si vous avez quelques liquidités à placer, mon affaire sera la meilleure de toute cette région.

— La plus dangereuse aussi.

— Je me souviens d'une jeune femme qui jadis n'aurait jamais répondu de la sorte. Mais évidemment les années ont passé et ont répandu le poison de la peur et celui de la paresse.

Elle encaissa cette remarque sans se vexer. Elle ne pouvait oublier tout ce qu'elle avait enduré, justement durant ces années qui lui avaient apporté la peur. Et la dernière épreuve subie dans certain bordel où Mataxa, travaillant pour la Caste du Sud, l'avait enfermée, serait désormais le critère maximum de ce qu'elle pouvait endurer.

Pendant qu'elle se remémorait ces accidents de son existence, Kwantu sortait de sa robe safranée un document qu'il déployait d'un air grave. Elle remarqua que le papier était un véritable parchemin, peau de chèvre ou peau de mouton affinée jusqu'à devenir transparente, sur laquelle d'une plume trempée dans de l'encre de Chine on avait tracé les contours d'une carte géographique.

— Je possède un certain nombre de kilomètres tonnes qui me permettront d'atteindre la frontière de la Mongolie par trois réseaux différents, dépendant tous de filiales de l'EEC. Jusque-là les Kalami, donc la Caste du Sud, ne trouveront rien à me reprocher, mais c'est par la suite qu'ils feront la grimace, car ils ne pourront jamais pénétrer dans ces montagnes du Sud. Si elles ne sont pas très hautes, elles s'avèrent en revanche difficiles à franchir. Il est certain que l'EEC refusera que nous acheminions du matériel ferroviaire sur ses réseaux, et nous devons nous débrouiller autrement. Il y a ici et là de gros dépôts dont je suis le seul à connaître l'existence et qui attendent depuis le réchauffement d'être exploités. Des rails, des traverses, des locomotives de

moyenne puissance et des wagons de marchandises, beaucoup moins de voitures pour les voyageurs.

Elle se pencha sur le parchemin, vit, dessinés, les trois réseaux filiaux de l'EEC tandis que le doigt de Kwantu indiquait l'emplacement de ces fameux dépôts. Elle restait tout de même incrédule, car depuis que le retour des glaces permettait d'envisager la reconstruction de voies ferrées, on ne cessait de parler de ces dépôts pharamineux où se trouvaient en abondance tout le matériel et les matériaux nécessaires à l'établissement de voies ferrées. Et dans le cas présent, comme par hasard, ces dépôts se trouvaient largement éloignés des réseaux, c'est-à-dire pratiquement inaccessibles.

— Jamais l'EEC ne vous laissera construire des lignes secondaires pour l'exploitation de ces dépôts.

— Vous ne m'apprenez rien, dit-il guilleret, mais je dispose de ressources cachées et j'ai bon espoir de réussir à transporter des milliers de tonnes de rails, de traverses et d'aiguillages. Je peux vous dire que je pourrais faire la même chose avec des locos et des wagons.

— Des lignes clandestines et provisoires que vous installeriez dans les zones les plus désertes pour éviter les mouchards ?

Elle faisait la moue. Depuis qu'elle se trouvait à China Voksal, elle avait eu largement le temps d'évaluer la puissance de l'EEC, au point qu'elle se demandait si elle parviendrait à réussir la mission que lui avait confiée, en échange de finances, Marina Estaban, chef de cabinet de Reiner, président de la Patagonie occidentale. Ayant découvert que l'EEC, dirigée en sous-main par les Aiguilleurs, disposait d'un potentiel énorme tant en finances qu'en influence, elle progressait avec prudence dans ses premiers contacts. Par chance, on ne lui avait imposé aucun délai et elle préférait patienter jusqu'à ce qu'elle découvre une solution. On disait que les petites triades de tueurs de China Voksal se trouvaient toutes sous contrat de l'EEC et jamais, même autrefois, on n'avait connu chaque nuit autant de morts violentes dans cette station. Peu à peu, mais sûrement la Caste étendait son pouvoir, à se demander si elle n'envisageait pas la création dans l'ancienne Chine d'une Compagnie puissante, capable ensuite de jeter ses tentacules dans toutes les directions. Et ce n'était pas Kwantu avec ses quatre gardes du corps qui empêcherait ces triades de le liquider.

— C'est très intéressant, dit-elle poliment, toutefois je ne pense pas que cela puisse m'intéresser. Je ne viens pas dans cette station pour me faire massacrer, mais pour essayer de vivre confortablement. Certes, j'ai de l'argent à investir, mais mon cher ami, je ne le ferai jamais dans une telle aventure. J'ai largement eu le temps d'évaluer à quel point il était dangereux, par ici, de passer outre aux volontés de certains. Si vous installez des lignes clandestines

pour amener le contenu de ces dépôts en Mongolie, il ne s'écoulera pas une semaine avant que des nomades ne préviennent la première station de l'EEC proche de leur territoire, et vous le savez bien.

Kwantu hocha la tête, toujours aussi satisfait de lui-même, et replia le parchemin.

— Ce n'est pas une carte ordinaire. Vous l'avez bien examinée ?

— Oui, mais je n'ai repéré aucun passage accessible dans ces montagnes délicatement tracées à la plume. C'est d'ailleurs un joli dessin qui, encadré, ferait un effet superbe.

Elle croyait lui déplaire, mais au contraire il parut enchanté par sa remarque.

— N'est-ce pas ? On s'y tromperait.

— Il doit bien exister de vieilles *Instructions ferroviaires* qui vous seraient autrement plus utiles. Ce document ressemble à ces plans de trésor que les enfants dessinent pour jouer.

— Le jour où mes lignes seront établies en Mongolie, sous la surveillance de seigneurs de la guerre, vous regretterez d'avoir refusé de participer à l'aventure. Vous vous en mordrez les doigts, car cette entreprise sera très rentable. J'aurais aimé vous avoir avec moi.

— Kwantu, ne comprenez-vous pas que j'essaye de vous faire prendre conscience du danger que vous encourez ? Depuis des semaines j'écoute les conversations, je lis les journaux, je regarde la télévision et je suis effarée par ce que je découvre. Je me demande même si je vais rester dans cette station où l'on risque d'être tué pour peu de choses. Peut-être le serai-je parce qu'on m'aura vue converser avec vous. Allons, mon cher, vous savez très bien que vous êtes dans la mire de l'EEC et qu'ils ne vous laisseront pas le loisir d'effectuer même le montage de votre société.

— Aussi, je ne la créerai pas ici, mais dans une ancienne station de la Mongolie du Sud. Cette station sera le terminus de mon premier réseau, et si l'EEC désire s'y raccorder, je ne le lui refuserai pas, cependant elle devra engager du personnel mongol, sinon elle n'y parviendra pas. Vous savez, les triades sont dangereuses, et surtout les plus petites qui ne sont que les ramifications effroyables des grandes, mais les seigneurs de la guerre sont plus redoutables encore. Renseignez-vous, parlez-en autour de vous et vous verrez la réaction des gens.

— En admettant que vous réussissiez, vous serez forcé de vivre là-bas, sans jamais pouvoir espérer revenir ici même à China Voksal. Vous avez beau

appartenir au Consortium des Bonzes, vous êtes restés trop longtemps inactifs vous et vos amis, et le pouvoir vous a échappé.

— Vous avez mille fois raison, ma chère, mais souvenez-vous de ce que je vais vous dire. J'ai une telle confiance en moi que je franchirai les montagnes les plus hautes pour transporter mon matériel.

Ce ne fut pas tout de suite qu'elle se souvint de cette prédiction et de son sens caché. Elle consacra son temps à étudier certaines propositions dont l'une émanait de Kunshan, l'ancien chef de ses coolies qui s'était enrichi depuis et lui proposait dix mille kilomètres tonnes de fret à un prix intéressant, sur n'importe quel réseau installé ou sur le point de l'être. Il revint la voir pour essayer de la convaincre d'accepter. Parce qu'elle se montrait réticente, il se fâcha et lui reprocha de rencontrer des Bonzes qui n'étaient plus en odeur de sainteté dans la station.

— Vous savez que Kwantu est une planche pourrie qui s' imagine qu'il peut passer outre l'EEC, mais il finira dans le caniveau de fonte des glaces, une nuit.

Puis il rapprocha sa tête pour murmurer en confidence :

— Il est depuis longtemps dans la ligne de mire des Aiguilleurs à cause de son passé.

— Dans ce cas tous les Bonzes le sont aussi, y compris Tharbin, président de cette Compagnie au nord.

— Ce n'est pas la même chose, voyez-vous. Pas du tout la même chose. Vous devriez vous souvenir que Kwantu...

À ce moment-là deux Aiguilleurs en uniforme pénétrèrent dans le restaurant où ils se trouvaient, et leurs regards s'appesantirent sur leur couple.

— Je préfère ne pas m'attarder, fit Kunshan en quittant leur table, mais réexaminez ma proposition, vous verrez qu'elle offre des avantages de rapports importants et surtout de sécurité. Travailler avec l'EEC, c'est une garantie que personne d'autre ne pourra vous offrir.

Elle le regarda s'éloigner, se demandant ce qu'il avait voulu lui confier au sujet du Bonze Kwantu, et dès lors cette question ne cessa de la préoccuper. Elle essaya de se souvenir dans quelles circonstances elle avait connu ce Bonze qui avait à peu près son âge et qui était un joyeux compagnon de sortie, toujours prêt à faire la fête. Elle avait fait des tractations commerciales avec lui, mais elle avait oublié lesquelles. À cette époque, vingt ans auparavant, elle traitait avec des centaines de gens pour son travail et ne se souvenait pas de la nature de ces rapports commerciaux.

Ce fut en se répétant la phrase de Kwantu au sujet de ces montagnes qu'il franchirait sans peine, qu'elle se souvint. Kwantu était le fils du principal fabricant de dirigeables de China Voksal, et même c'était un excellent pilote de ces engins plus légers que l'air.

La réponse à cette énigme ne la fit nullement hurler de joie, car elle comprenait que tout nouveau contact avec lui la mettrait à son tour dans le collimateur de l'EEC donc de la Caste du Sud, et celle-ci était bien capable de faire appel à Mataxa pour lui régler son compte.

CHAPITRE 9

Lorsque Harold l'appela pour lui parler des progrès des travaux sur le poste émetteur-récepteur à l'ancienne, il ne lui cacha pas que malgré la visite de son père qui avait accepté de se consacrer corps et biens, surtout de corps à cette dévoreuse d'Olga Tirelignne, celle-ci continuait de refuser toute participation à leur projet. L'amiral Kinnjone, pour sa part, estimait qu'une mise en demeure n'aurait chez cette femme caractérielle que peu d'effet. Elle était capable de saboter leur travail.

— Dans ce cas je vais t'envoyer Odela Sauvern d'ici quelques jours, car elle s'est emballée sur le sujet et a déjà tracé le schéma de ce qu'il convenait de faire pour transposer la conduction de l'influx nerveux en langage binaire. Bien sûr, ce n'est pas encore le stade de la réalisation, mais elle a soumis son plan à des collaborateurs qui l'étudient dans le détail.

Elle l'entendit qui poussait un soupir de soulagement, en éprouva quelque agacement, se demandant si ce n'était pas au contraire un réflexe de satisfaction à la pensée que la jolie et peu farouche neurologue irait le rejoindre à Salt Lake Station.

— Ça tombe bien, car nous allons commencer les premières tentatives d'émission, sur une courte distance pour débiter. Je ne sais pas comment mon diable de père s'est débrouillé, mais un petit atelier travaille désormais pour nous et d'ici une semaine produira en série des émetteurs-récepteurs dans un même module. Pour l'instant c'est aussi gros qu'une boîte de trente sur vingt centimètres, mais ces artisans espèrent réduire encore le combiné. Cependant il faudra tout de même des relais, surtout dans les stations. En pleine campagne, un tous les cinquante kilomètres, mais avec rediffusion panoramique et non directionnelle, ce qui sera un gros avantage. Déjà la marine nous en a commandé des centaines, toutefois nous devons d'abord équiper le gouvernement, et Kinnjone que j'ai vu me dit que tu dois être servie en premier, car tu occupes un poste clé dans cette opération de nettoyage des réseaux informatiques. J'ai l'impression que tu es son chouchou.

Plus tard dans la journée, elle ne put résister à la tentation d'appeler Olga Tirelignne, et lorsque celle-ci sut qui elle était, elle ne cacha pas son agacement :

— Si vous cherchez à me débaucher de mon travail actuel, je vous ferai la

même réponse qu'à ce vieux beau d'Edgon Kowning que vous avez eu l'impudence de m'envoyer comme négociateur. Je ne peux pour l'instant abandonner mon travail afin de poursuivre une chimère avec ces ordinateurs protéiniques.

— Ce n'est pas la raison de mon appel, fit Louria de sa voix la plus suave. Je voulais avoir votre opinion sur une de vos éminents confrères, une fille qui a des qualités assez exceptionnelles, je pense, et qui travaille chez nous dans le train-observatoire.

Comme si elle y était, elle croyait voir la tigresse à la tignasse brune un peu trop longue pour son âge, se raidir à la pensée qu'une autre fille puisse être appelée éminent confrère.

— Je ne vois pas de qui vous me parlez, fit Olga Tireligne soudain inquiète.

— Il s'agit d'Odela Sauvern, honorée par la Conférence des instituts universitaires pour certains de ses travaux et à laquelle, malgré son jeune âge, on accorda le statut de professeur, ce qui est exceptionnel. Oui, elle va effectivement travailler sur notre projet.

Cette garce de Tireligne avait parlé d'ordinateur protéinique, ce qui avait peut-être été enregistré par les logiciels biologisés. Jusque-là ils évitaient toute allusion à leurs travaux de ce type, ne faisaient ouvertement mention que de ce nouveau mode de transmission sans fil, en racontant que c'était pour l'équipement des radiotélescopes.

— Vous croyez qu'elle sera à même de réussir ?

— Pourquoi pas, dit Louria, vous ne l'en croyez pas capable ?

— Vous savez, le titre de professeur statutaire ne m'impressionne guère, je le suis moi-même, mais il y en a d'autres qui se sont bien débrouillés pour être ainsi nommés. La Conférence des instituts universitaires n'est plus ce qu'elle était avec l'introduction quelque peu trop rapide de toutes ces disciplines dont j'avais espéré être définitivement débarrassée.

— L'astrophysique, par exemple ? suggéra perfidement Louria.

L'autre, se rendant compte que dans son dépit furieux, elle était allée trop loin, protesta, et pour se justifier cita quelques disciplines qui bien qu'à nouveau autorisées n'attiraient plus personne, comme la sociologie des primitifs. Aucun chercheur n'envisageait d'aller passer des mois dans l'enfer glacé où vivaient les Roux, classés en dépit du bon sens comme primitifs. Et dans ce qui suivit, au cours de la conversation qu'elle soutint encore un moment, Louria assista au plus beau revirement jamais vu.

— Même si j'ai refusé à Edgon et à Harold Kowning de collaborer à leur projet, je n'y ai pas moins réfléchi, et je pense même avoir en tête quelques idées sur la façon d'aborder la question.

Tiens donc, pensa Louria qui n'en attendait pas tant.

— Malgré cette tâche absorbante qui vous retient, vous trouvez quand même le moyen de réfléchir par ailleurs ? l'admira faussement Louria. Quelle puissance de travail, vous m'époustouffez.

— Simple organisation mentale, fit l'autre sans flairer l'ironie. Je ne manquerai pas à l'occasion d'en toucher deux mots à Harold.

— Vous savez très bien que nous en serions fortement honorés, répondit Louria, folle de joie d'être parvenue aussi aisément à un tel résultat.

Un soupir assez proche d'une exclamation rageuse lui parvint avant qu'Olga ne coupe sèchement la communication, venant de découvrir qu'elle s'était sottement fait piéger. Louria était enfin plus sereine à la pensée que les deux neurologues se rencontreraient et seraient mises en concurrence. Tout occupées à se contrarier, elles en oublieraient de séduire Harold et c'était tout ce qu'elle souhaitait pour sa tranquillité d'esprit. Mais en ce qui concernait le projet d'ordinateurs protéiniques, c'était tout autre chose. Sous peu la question de la communication en dehors des réseaux serait certainement résolue, mais parvenir à domestiquer l'influx nerveux pour le détourner de l'information organique, et en faire le vecteur d'une information généralisée, allait donner du fil à retordre aux deux spécialistes Sauvern et Tireligne.

Elle chassa de son esprit tout ce qui concernait ce pari impossible, pour établir un nouveau programme de lutte contre le froid. Kinnjone voulait qu'elle gagne encore quelques degrés.

— Cela va contrarier les projets d'installations ferroviaires, mais économiser de l'énergie pour relancer la vie économique de la Compagnie. Notre expansion viendra ensuite.

CHAPITRE 10

Gislake aimait approcher de l'entrée de l'immense caverne. Cette ouverture fort large, avant que l'excavation ne fût transformée en un immense atelier, était désormais fermée par un mur en béton avec un double sas d'entrée et de sortie pour les trains. L'altitude atteignait les trois mille mètres et Gislake pouvait voir des ouvriers et des cadres atteints du sorochi, ce mal des montagnes ressemblant au mal de mer. Lui n'en souffrait pas, regrettait même de ne pouvoir se promener dans la montagne, grimper au-dessus de cette terrasse qui s'ouvrait en une sorte d'esplanade. Le froid extérieur était vif, et pourtant des lamas domestiqués formaient de grands troupeaux que gardaient des bergers locaux portant leurs vêtements traditionnels.

On lui accordait, comme à bien d'autres, l'autorisation de sortir sur l'esplanade, de s'approcher du parapet. Au-delà c'était un vide vertigineux. Pour apercevoir les lamas il fallait regarder au-dessus, vers les quatre mille mètres.

Maljory qui attendait Ann Suba d'un jour à l'autre, lui avait dit que la grande scientifique avait débarqué sur la côte Ouest et qu'elle se trouvait dans un train en route vers la caverne.

— Il y a quelques problèmes qui justifient le retard, avait daigné préciser l'ingénieur général.

Gislake était à peu près certain désormais que la Caste était en proie à une sorte de guerre intestine avec des factions qui se combattaient. C'était donc que Lascasas n'avait plus les moyens d'imposer sa volonté sur les Aiguilleurs. Mais tous continuaient de le craindre et croyaient l'apercevoir comme un fantôme qui aurait hanté l'épave du dirigeavion. On avait obtenu des clichés encore plus précis que celui que lui avait montré Maljory, une nuit d'ivresse. Toujours photographié aux infrarouges dans une ambiance d'un gris-verdâtre, on n'apercevait qu'un profil d'aigle. Un profil de totem indien, pensait même le pilote. Il estimait que si Lascasas réapparaissait soudain parmi le personnel de ces ateliers, tous, depuis les manœuvres jusqu'aux grands chefs, feraient immédiatement acte d'obédience. Et c'était ce qui tracassait Maljory, qui souhaitait non seulement se maintenir à la tête de cette dissidence qu'il dirigeait, mais à en accentuer l'influence sur les autres groupes d'opposants. Par ailleurs, il ne cessait d'envisager la destruction totale de l'épave du dirigeavion. Il parlait tantôt de l'incendier, tantôt de la faire basculer dans le vide là-bas, au bout de l'esplanade. Un vide de plus de quatre cents mètres.

Cette menace était surtout évoquée pour jauger les sentiments de Gislake. Ce dernier ne cessait d'affirmer qu'il avait été trop attaché à son appareil pour le voir brûler ou se fracasser sur des rochers sans ressentir une grande émotion. L'ingénieur général ne le croyait pas, secouait la tête pour signifier qu'il n'était pas dupe et que le pilote avait un puissant intérêt, autre que sentimental, à ce que la carcasse ne soit pas détruite. Il n'osait pas trop préciser ses soupçons, mais ceux-ci étaient réels. Réels bien que mal définis. Il redoutait à la fois que Lascasas, sans qu'il puisse expliquer pourquoi, ne se cache dans l'épave et qu'en même temps il y ait aussi des clandestins ayant appartenu à l'équipage de l'appareil.

Ces craintes n'étaient pas seulement le produit d'un alcoolisme déjà ancien. Maljory buvait beaucoup. Il y avait surtout la réputation de férocité de Lascasas qui pesait sur toutes les consciences. Dans l'atelier où avant l'arrivée de l'épave du dirigeavion on réparait des locomotives de haute montagne, le nom de Lascasas figurait partout. Mais il n'y avait pas un seul portrait. Les lettres palpitaient dans l'obscurité, dans tous les coins, immenses, et Gislake avait surpris des hommes qui s'inclinaient quand ils passaient devant ces panneaux lumineux. Personne n'avait eu le courage de les éteindre et Maljory moins que tout le monde. Et les émissions radio ou de télévision commençaient toujours par un hommage rendu au Maître Suprême Lascasas.

Gislake ne pouvait plus accéder aux wagons gigognes qui supportaient le dirigeavion, alors que durant le voyage jusqu'à cette caverne il en avait eu la possibilité. Lorsqu'il y venait, c'était toujours en compagnie de l'ingénieur général et le plus souvent ils ne pénétraient pas à l'intérieur. Ils se bornaient à commenter les différentes réparations à faire, et chaque fois Maljory concluait que mieux valait détruire cette épave et construire un appareil nouveau. En même temps il surveillait du coin de l'œil les expressions du visage de Gislake qui parvenait à rester impassible.

— Si vous arrivez à rassembler les matériaux, finissait-il par dire à son tour, pourquoi pas ?

— Nous y parviendrons. Ce sera long, mais nous y parviendrons.

— Et vous pensez qu'Ann Suba sera disposée à vous aider ? Que ferez-vous si elle s'obstine dans son refus ?

Maljory passait outre, ne voulant pas anticiper sur l'avenir.

Depuis qu'ils avaient atteint ce terminus, Gislake bénéficiait d'un compartiment personnel. Maljory ne le surveillait plus, du moins pendant la nuit, mais chaque matin il venait le chercher pour qu'ils prennent le petit déjeuner ensemble, et dans la journée il devait toujours se trouver à portée. Le Grand Maître en second était très occupé par la gestion du personnel de cet

immense atelier, et surtout la production électrique lui donnait de grands soucis. Un réacteur nucléaire, enfoui dans la montagne à quarante kilomètres de là, alimentait cet endroit, mais connaissait des défaillances. À plusieurs reprises Maljory avait dû endosser une combinaison anti-radiations pour se rendre au bout de cet immense tunnel qui permettait d'accéder à la centrale. Le problème principal était le refroidissement du réacteur, et celui-ci dépendait d'une chute d'eau souterraine provenant de la fonte des glaciers en altitude, fonte que le renouveau du froid épuisait. Il avait fallu envoyer des Indiens, plus ou moins volontaires, creuser d'autres tunnels dans les glaciers afin que l'air, moins froid que la glace, fasse fondre celle-ci, mais le procédé n'était pas très satisfaisant. Depuis, Maljory envisageait l'installation de grands miroirs qui capteraient le peu de rayons solaires que la couche de poussières lunaires et les nuages laissaient passer. Mais un autre ingénieur proposait la géothermie, la chaleur interne de la terre. Il suffisait, disait-il, de creuser des puits verticaux pour que l'air injecté en ressorte à plus de trente degrés et soit ensuite diffusé sous les glaciers. Maljory restait réticent, redoutant que les glaciers ne glissent à cause de ce réchauffement trop fort et ne menacent non seulement la caverne-atelier, mais toute la vallée en dessous.

— Il y a des centaines et des centaines de kilomètres cubes de glace suspendus au-dessus de nos têtes. Vous prendriez le risque d'une catastrophe.

Néanmoins un bureau d'étude se penchait sur la question, proposait d'introduire des tubes dans la base des glaciers où circulerait cet air dont la température serait ramenée à vingt degrés, peut-être même moins.

— Nous avons besoin d'un débit de mille mètres cubes heure, pas plus, et nous pouvons l'obtenir sans mettre en danger les stations en dessous de nous.

L'eau de refroidissement du premier niveau s'écoulait librement dans une succession de grottes en communication avec les eaux souterraines. Ce qui scandalisait Gislake. Il constata également que malgré la pénurie menaçante de courant électrique, le convoi, encombré de la carcasse du dirigeavion, était toujours sous tension, et lorsqu'il s'en étonna auprès de Maljory, ce dernier ne fournit aucune explication et répondit par un : « Cela ne vous regarde pas. »

Il ne parlait plus de l'arrivée d'Ann Suba, alors que celle-ci avait débarqué dans un petit port du Pacifique depuis une semaine. Fallait-il autant de temps pour atteindre la face orientale des Andes ? Le pilote pensait que son train avait été intercepté par une faction rivale qui la détenait en otage.

À plusieurs reprises, Lienty et Lien Rag avaient évoqué le projet de construire un deuxième dirigeavion, et même de lancer une industrie aéronautique consacrée à ce type d'appareil. Mais jamais le projet n'avait dépassé les bonnes intentions. Gislake avait fini par comprendre que sans la participation d'Ann Suba, personne n'était capable de dresser de nouveaux

plans et de concevoir les ateliers nécessaires.

Il apprit qu'une batterie de caméras surveillait les doubles enveloppes de l'appareil, et se déclenchait lorsque les infrarouges détectaient une zone de chaleur se diffusant à travers la paroi intérieure, dans l'une de ces fameuses galeries creusées dans l'isolant.

Les radios et les télévisions accessibles dans un lieu aussi élevé ne parlaient que très peu de la guerre en cours dans les plateaux en dessous. Il n'était donné que de brefs communiqués qui n'apprenaient rien, et c'est par hasard que Gislake sut que le corps expéditionnaire de Lienty s'était retiré d'Amazonie, puis avait réembarqué. Pour lui ce fut un choc et pendant plusieurs jours il se sentit accablé par cette nouvelle, mais réussit à cacher son désarroi devant Maljory. Il finit par lui demander si les troupes Aiguilleurs n'allaient pas contre-attaquer de ce fait, mais l'ingénieur général haussa les épaules.

— Ce n'est pas mon problème, d'autres s'occupent de ces questions et sont plus qualifiés que moi.

Étrange réponse de la part d'un homme qui désirait s'imposer comme chef unique de la Caste de l'hémisphère Sud.

Un jour, en discutant avec un contremaître métis qui travaillait à la réparation d'une loco, il apprit que les populations des plateaux et des plaines, situés à des altitudes moyennes, constituaient la principale force de résistance aux armées de la Caste, et que celle-ci hésitait à lancer une offensive qui pouvait se retourner contre elle. L'homme lui parlait confidentiellement, parce qu'il n'était pas Aiguilleur, mais plus tard Gislake ne parvint pas à le retrouver. Il n'osa s'enquérir de lui, mais redoutait qu'il n'ait eu quelques ennuis. Nouvelle preuve, s'il en était besoin, qu'on le surveillait étroitement et que Maljory était tenu au courant de tous ses faits et gestes.

CHAPITRE 11

Parce que le convoi restait alimenté en électricité, Lien Rag put faire fonctionner un réfrigérateur. En laissant constamment sa porte ouverte, Jdriège pouvait vivre dans un air à moins quinze degrés environ, mais à condition de se contenter de quelques mètres carrés pour évoluer. Fleur admettait qu'il n'était pas possible de vivre ainsi. Jdriège restait cloîtré dans un espace minuscule parce qu'il ne voulait plus la quitter, et elle-même appréhendait d'abandonner Lien Rag à sa mégalomanie. De plus en plus souvent, il enfilait ce masque en silicone présentant le visage supposé de Lascasas et errait dans la double cloison de la coque. Elle pensait qu'il se risquait même au-dehors et pouvait se faire appréhender. Lorsqu'elle décida de lui parler un soir, elle le trouva toujours au même endroit, avec ce masque stupide cachant ses traits.

— Je suis venu discuter avec toi, mais je ne le ferai pas avec un inconnu, car ainsi déguisé tu es un inconnu pour moi et non mon père.

— Je regrette, fit-il sans la moindre gêne, mais je ne quitterai plus ce masque à partir d'aujourd'hui, et que tu le veuilles ou non il en sera ainsi.

Elle préféra s'en aller, mais lorsqu'elle revint le lendemain elle avait décidé de ne plus accorder d'importance à cette décision stupide et enfantine.

— Nous ne pouvons continuer à vivre de la sorte, nous allons partir, Jdriège et moi, et mieux vaudrait que tu nous accompagnes.

Elle était bien déterminée à ne pas faire allusion à son dérèglement mental, mais lorsqu'elle vit qu'il hochait tranquillement la tête pour approuver cette décision, une bouffée de colère l'emporta.

— Tu ne peux rester seul ici et tu vas nous accompagner. Tu as besoin de reprendre une vie normale, de retrouver tes amis, Liensun, Lienty, Yeuse, surtout Yeuse et de couler avec elle une vie normale. Tu me fais de la peine avec tes guignolades. Tu sais que tu es lamentable. Toi le célèbre Lien Rag, le fameux glaciologue, constructeur d'un tunnel sous-glaciaire pour Lady Diana et d'un viaduc de plusieurs milliers de kilomètres pour ton ami le Kid, tu en es réduit à te plaquer ce masque sur le visage et à jouer au dictateur Aiguilleur. Tu réalises, oui ?

Le pire était que ce masque reproduisait toutes les expressions d'un visage réel, et d'ailleurs Lien Rag lui avait raconté que lui et ses amis avaient mis

longtemps avant de s'apercevoir que l'inconnu qui disait s'appeler Lascasas dissimulait ses véritables traits, fort communs par ailleurs. Rien à voir avec cette tête d'aigle féroce. Et en ce moment, cette deuxième peau exprimait une satisfaction profonde.

— Tu ne comprends donc pas, Fleur, que grâce à ce masque non seulement je peux en finir avec Lascasas mais avec toute la Caste du Sud ? J'ai découvert que j'avais commis une erreur en voulant m'emparer de Lascasas pour l'utiliser comme otage. Les Grands Maîtres Aiguilleurs avides de pouvoir et désireux de prendre sa succession ne se seraient même pas souciés de le savoir entre nos mains, mais la situation est tout à fait insupportable pour eux depuis que celui qui se faisait appeler Lascasas a disparu dans le naufrage du cargo chinois. Je vais réapparaître quand je saurai que c'est mon heure, je prendrai la tête de la Caste et je la détruirai de l'intérieur. Nous n'aurons plus à souffrir de l'ingérence des Aiguilleurs dans nos affaires, de leur violence, de leur hégémonie. Tu peux me considérer comme si j'étais un malade mental, mais c'est une occasion inespérée d'en finir avec ces gens-là. Tu sais, avec le retour des banquises le développement ferroviaire sera tel qu'ils s'empareront des Compagnies et que nous serons à nouveaux dominés. Je ne veux pas revivre une deuxième dictature.

— Il y a peut-être une demi-douzaine de faux Lascasas en train de se balader dans cette contrée. Comment peux-tu être aussi naïf ?

— Toi, tu as oublié de l'être, remarqua-t-il avec douceur, et tu n'es plus qu'une battante sans états d'âme.

CHAPITRE 12

Parce qu'un tunnel s'était soi-disant effondré, le convoi d'Ann Suba dut repartir en marche arrière jusqu'à la précédente station Y, minuscule arrêt en pleine montagne, vers les quatre mille mètres, avec juste deux wagons comme gare et tout autour des huttes d'Indiens indifférents à l'activité des gens du chemin de fer.

— Il ne s'agit pas d'un éboulement, n'est-ce pas ? demanda-t-elle à John Stevens.

— Qu'est-ce qui vous autorise à ne pas le croire ?

— Il y avait des lumières dans le fond du tunnel. Deux convois nous empêchaient de passer, voilà tout.

Il ne répondit pas et elle regarda par la fenêtre quand il fut sorti du compartiment-salon, découvrit avec horreur qu'ils allaient emprunter une voie unique qui déboulait à flanc de montagne, une paroi de près de mille mètres d'abrupt jusqu'à un viaduc d'une seule arche, franchissant un canyon tranchant le fond de la vallée comme un coup de rasoir.

La manœuvre de l'aiguillage s'effectuait à la main et nécessita de gros efforts, preuve effrayante qu'il ne servait presque plus. Qui se serait hasardé dans cette voie dévalant le long d'une corniche étroite, avec la paroi d'un côté, le vide de l'autre, sans plus. Lorsqu'elle y regarda de plus près, elle n'en crut pas ses yeux et descendit la vitre pour vérifier si elle n'avait pas la berlue. Mais c'était ainsi, il n'y avait pas de virage. La voie était constituée de tronçons obliques qui cisaillaient la muraille rocheuse. Elle n'envisagea pas sur-le-champ comment le convoi allait faire pour descendre d'un niveau à l'autre, puis comprit l'astuce. Pour éviter d'effectuer de trop grands travaux, une courbe aurait nécessité des mois de labeur et l'obligation d'entailler la roche pour obtenir une plateforme suffisante, chaque convoi roulait jusqu'au terminus du tronçon, repartait en marche arrière pour descendre le suivant, repartait au bout de ce dernier en marche avant et ainsi de suite jusqu'au fameux viaduc du fond. Lorsque son train commença de rouler, elle compta treize tronçons avec une pente au-delà de l'imaginable. Un pourcentage déjà dangereux pour la descente et impossible à grimper dans l'autre sens, sinon avec l'aide de plusieurs machines, grâce à une traction par câbles ou d'une loco spéciale à crampons.

John Stevens n'essaya pas de minimiser le danger qui les attendait.

— On n'utilise plus cette voie, seuls les gardiens de lamas poussent leurs troupeaux entre les rails. Vous avez compris le sens de la manœuvre ?

— En avant, en arrière jusqu'au treizième. Déjà ce chiffre n'incite pas à un optimisme béat. Mais ce qui m'inquiète, c'est le viaduc en bas.

— En vérité, ce n'est pas tout à fait le bas. Nous descendons de quatre mille deux cents à trois mille trois cents, nous passerons le viaduc, du moins nous l'espérons, nous pénétrerons dans le tunnel juste en face, nous ressortirons sur l'autre flanc à l'est, et dix-sept tronçons de niveaux différents nous attendent. On ne peut s'engager dans cette aventure qu'avec une machine et quatre wagons, sinon impossible de manœuvrer en arrière ou en avant. Nous avons dû abandonner deux voitures. Transborder leur contenu.

— Un important contenu ?

— Oui.

Leur train arriva au bout du premier tronçon, s'engagea sur la voie morte et repartit en arrière.

— Aiguillage fixe, précisa son compagnon.

— Encore heureux, si j'en juge par la rouille de celui de la station Y. Il y a des années qu'il ne sert plus. On ne le graisse jamais ?

— Cette graisse vaut de l'or pour les gens d'ici, le chef de station doit trafiquer avec. D'ailleurs il avait disparu quand nous avons demandé des comptes.

— Qui nous empêchait l'accès du tunnel du haut ?

Il haussa les épaules.

— Un groupe de dissidents.

— Et vous, vous n'êtes pas des dissidents peut-être ?

Il sourit, s'étant habitué à la franchise brutale de la vieille scientifique.

— Pour m'avoir kidnappée avec le projet de me faire travailler sur l'épave de ce dirigeavion, vous ne pouvez être qu'un dissident. Vous violez les lois de la CANYST.

— Comment savez-vous que c'est le dirigeavion qui vous attend ?

— Ce n'est pas pour mes connaissances en astrophysique que vous m'avez enlevée. Dommage d'ailleurs, car dans ces hauteurs un observatoire ferait merveille. Je suis certaine que plus haut, vers les cinq, six mille, la couche nuageuse se déchire quelquefois. À cause des vents solaires, à cette altitude ils entraînent forcément des perturbations. Oh, il s'agit d'un effet induit, mais savez-vous que les vents solaires soufflent à des millions de kilomètres à l'heure ? Il en reste forcément quelque chose quand ils atteignent notre planète. Ils sont la conséquence d'explosions nucléaires dans le magma du Soleil.

— C'est exact reconnu-il, j'en ai été plusieurs fois témoin. Soudain une lumière aveuglante, insupportable à l'œil. Mais la nuit, des étoiles par milliers... Impressionnant.

— Que faisiez-vous à cette altitude ?

— J'étais au quartier général.

— Le repaire de Lascasas ?

Là il ne jugea pas utile de répondre. Pendant ce temps les manœuvres se succédaient sur un rythme plus rapide qu'elle ne l'avait pensé, comme si le chauffeur avait hâte de se retrouver face au seul véritable problème, le viaduc. Encore quatre tronçons et ils l'atteindraient.

— Il est rouillé, hurla-t-elle. On voit les écailles énormes depuis ici... C'est impossible de passer là-dessus. Il vaudra mieux passer à pied et laisser le convoi prendre tous les risques.

— La peinture se vend fort cher au marché noir, passer à pied c'est possible, avec de grandes jambes pour poser les pieds sur les traverses. Car selon la construction habituelle dans le coin, construction au plus juste des prix, il y a un vide entre chaque traverse. Mais si vous vous en sentez...

— Le tunnel du haut bouché et la seule voie, celle-ci, vous ne pensez pas qu'on nous envoie à une mort certaine ?

— Soit nous basculons dans le canyon, soit nous passons et ils nous attendront à la sortie du tunnel qui suit le viaduc.

— Vous êtes l'ennemi public numéro un ?

— Peut-être, mais c'est vous qu'ils visent. Soit pour vous faire disparaître, soit pour vous utiliser. En ce moment il est difficile de déterminer la position des gens.

— Selon qu'ils adorent ou non sainte CANYST[1] ?

Il ne comprit pas tout de suite, puis éclata de rire.

— C'est exactement ça.

CHAPITRE 13

Lorsque Bourguine lui avait parlé de cette jeune femme, Movane Marqua, elle avait d'abord été tentée de refuser de la recevoir. Le professeur avait insisté, lui disant qu'elle avait été une élève brillante en astrophysique et qu'elle possédait par ailleurs des notions dans pas mal de domaines. Elle finit par céder car Bourguine lui avait rendu de réels services. Étrange bonhomme qui peu à peu oubliait son passé de nihiliste, pour correspondre un peu plus chaque jour à l'image que l'on se faisait d'un directeur d'observatoire engagé par le gouvernement de la Compagnie. Il ne lui avait pas caché qu'il était amoureux de cette fille, et comme elle s'étonnait qu'il l'éloigne de lui, il lui avait répondu qu'elle était une tentation constante et qu'il préférerait la savoir ailleurs.

— Je dois tout de même vous révéler une chose étrange. Movane dispose de dons exceptionnels qui défient la raison, si vous me comprenez. Elle peut très bien vous faire endurer le pire en insinuant en vous des images si précises que vous croyez devenir fou. Elle a pu ainsi arracher à Tharbin, le président de la Compagnie du Consortium, l'endroit précis où il cache une navette spatiale récupérée dans le Pacifique lors du naufrage du Bulb. Elle m'a également agressé mentalement avec des visions insoutenables ; je ne peux vous en dire plus, mais je me demande si l'exploitation scientifique de ce don ne serait pas une bonne chose.

— Professeur, s'indigna-t-elle, est-ce la raison qui vous pousse à me la confier ? Ou bien avez-vous peur qu'elle ne se serve à nouveau de vous comme cobaye ?

— Je sais que si j'essayais de la prendre dans mes bras, elle utiliserait cette arme mentale et me laisserait en pleine crise de démence. Je ne plaisante pas.

— Mais en parle-t-elle facilement ?

— Non, pas du tout, c'est son secret, et elle a quelque peine à s'y habituer depuis qu'elle découvrit ce don là-bas, dans le Gouffre aux Garous, dans des circonstances particulières. Il faut que vous sachiez qu'elle est originaire de Flatty, ce qui ne peut que vous intéresser puisque la première vous avez découvert l'existence de ce satellite sous forme de nébuleuse, avant d'affirmer qu'il s'agissait d'un deuxième Bulb.

— La flatterie maintenant, persifla-t-elle, mais c'est bon, je vais essayer de m'intéresser à votre petite copine.

— Je suis intrigué par ses possibilités exceptionnelles. Savez-vous que les anciens habitants d'Ophiuchus IV, et plus particulièrement ceux qui partirent en chasse pour s'emparer d'un Bulb, sont les plus aptes à développer ces dons surnaturels ?

— Je vous renseignerai fréquemment sur elle.

Cette fille arriva un soir par le train régulier, portant ses bagages. On la conduisit jusqu'à sa cabine, puis elle se présenta à Louria qui fut frappée par sa beauté et son air décidé. Elle pensa qu'il y avait de plus en plus de jolies filles dans le train-observatoire et celle-là, avec sa jeunesse, pourrait bien devenir la plus convoitée, donc la plus dangereuse. Elle lui fit signe de s'asseoir, l'observa un instant avant de lui demander ce qu'elle attendait de son stage dans le train-observatoire.

— Le professeur Bourguine vous a dit que j'étais son élève en astrophysique. Nous n'avions certainement pas le matériel dont vous disposez, mais j'aimerais me spécialiser dans l'étude et l'utilisation des différents lasers.

Louria, agacée par son aplomb et sa séduction, décida de se montrer brutale :

— Le professeur Bourguine m'a effectivement parlé de vous, mais ce qui a failli arrêter net notre conversation, c'est son allusion à des dons cachés que vous posséderiez. Seriez-vous une sorte de sorcière ? Nous sommes ici dans un endroit très sérieux qui se consacre à des phénomènes spatiaux, et nous ne travaillons pas dans l'alchimie ou dans l'astrologie.

Satisfaite, elle constata la rougeur qui enflammait le joli visage, elle avait fait mouche et cette fille-là savait désormais à quoi s'en tenir avec elle. Soudain ce fut un flash d'une rapidité folle et la densité douloureuse de quelques images galopant dans son cerveau à la vitesse d'un film accéléré. Elle était en pleine folie, des années en arrière, dans son compartiment de SLST lorsqu'une pendulette piégée, un coucou, avait explosé, la blessant plus moralement que physiquement. Elle ne s'en était remise que difficilement. Elle se retrouva dans son bureau, croyant être dans son lit en plein cauchemar, face à cette fille, comment s'appelait-elle déjà, qui la regardait tranquillement.

— Juste une petite preuve, dit-elle d'une voix douce.

— Bourguine, ce salaud vous a raconté ce drame ? J'ai failli y laisser ma peau et il était complice. À l'époque il travaillait pour les Flattysens. Ceux que

la Sécurité recherchait.

Movane haussa les épaules.

— Je n'en ai rien à faire, je voulais juste vous prouver que je ne suis ni sorcière ni cinglée. J'ai ce don et je ne sais si je dois m'en réjouir ou non. Bourguine pensait que je pouvais vous intéresser en tant qu'inventrice de Flatty. Cela vous a attiré pas mal d'ennuis, d'ailleurs. Je me sentais solidaire avant de découvrir que vous n'êtes qu'une scientifique dépourvue de sensibilité, toujours prête à mordre. On dit que vous êtes folle d'un certain Harold Kowning. Vous pensez que toutes les filles sont prêtes à vous le faucher, m'a-t-on prévenue. Mais ce n'est pas Bourguine, juste les mauvaises langues de 87°7 Station. Je vais passer la nuit ici car il est tard, et repartir demain. Il y a eu mauvaise orientation de la part de Bourguine. C'est un type curieux capable du pire, mais assez naïf pour croire que les gens oublient, lui pardonnent et sont toujours prêts à suivre ses suggestions. Je me doutais bien que ça ne pourrait pas marcher entre nous.

— Vous n'êtes capable que de fourrer des images de catastrophe dans la tête des gens ?

— Pour les impressionner, oui, mais je peux aussi les ravir.

Et Louria se vit parcourant de baisers le corps d'Harold.

— Comment savez-vous ça ? murmura-t-elle confuse.

— Vous êtes une femme amoureuse et voulez rendre votre partenaire aussi heureux que possible, mais dans votre cas vous cherchez surtout à lui soutirer tout son potentiel génésique, qu'il n'ait plus assez d'énergie pour aller fornicuer avec d'autres. Je n'ai jamais joué les voyeuses en ce qui vous concerne, puisque nous ne nous connaissions pas.

C'était donc ce que l'on racontait sur elle à 87°7 et certainement dans le train-observatoire, et aussi à SLST. Mais elle s'en moquait. Soudain les possibilités extrasensorielles de cette fille l'intéressaient, mais elle ne voulait pas le lui dire.

— Je vous propose un stage sur les lasers. Vous aurez le statut de stagiaire. Le salaire n'est pas élevé, mais vous avez droit au gîte et au couvert, plus quelques voyages gratuits. Qu'avez-vous fait de votre Alien ? Un certain Césaire, je crois.

— C'est son prénom, Césaire Sangole. Il est parti sur le site de cette fameuse navette spatiale.

— Elle existe vraiment ?

— Je l’ai vue, comme je vous vois. Elle s’élève à Landal Gobi, en plein campement d’un seigneur de la guerre nommé Oul-Azam. Un homme féroce disposant de plusieurs centaines de cavaliers et de méharistes aussi cruels que lui. Césaire était pilote de navette spatiale avant de se retrouver dans l’hémisphère Sud, dans un archipel d’îlots minuscules avec quelques autres Flattyens.

— Voulez-vous dire par là qu’il avait vécu jusque-là dans Flatty ?

— Oui, c’est cela. Il est venu sur Terre avec des compagnons, espérant trouver un remède contre une forme de leucémie qui ravage le satellite. Ils cherchaient du sang d’anciens colons d’Ophiuchus IV et ils en ont trouvé, celui d’un certain Grathe, rescapé du Bulb qui a coulé dans le Pacifique. À partir de son sang on a pu sauver quelques Aliens, mais d’autres sont encore menacés dans cette Compagnie.

— Reviendra-t-il par ici ?

— Je l’ignore. Si jamais il parvient à faire décoller la navette, il retournera chez lui et je ne suis pas certaine qu’il désirera renouveler son expérience de la Terre.

— Vous en acceptez l’idée ?

CHAPITRE 14

Songe se garda bien de se précipiter dans les bureaux du Bonze Kwantu, préférant attendre le hasard d'une rencontre pour lui dire qu'elle avait réfléchi à ses propositions et voulait en savoir plus. L'affaire était passionnante mais excessivement dangereuse, car jamais l'Ecuadorian Eastern Company, c'est-à-dire les Kalami, autrement dit la Caste du Sud, n'accepterait qu'une compagnie autonome vienne se greffer sur leur réseau du nord de la Chine pour exploiter la Mongolie. Même en sachant que tout étranger n'aurait aucune chance de s'y installer, ils ne voudraient pas de Kwantu, un garçon trop indépendant, trop fantaisiste et surtout un Bonze.

Pour donner le change et montrer qu'elle était prête à demander l'appui de la puissante compagnie indienne, elle entreprit des démarches pour acheter un certain nombre de kilomètres tonnes directement chez eux et non chez Kwantu, ce qui aurait donné l'éveil aux dirigeants de China Voksal. Elle fut aimablement reçue par une jeune femme qui s'efforçait de se donner des apparences de Chinoise, mais qui était sûrement fortement métissée d'Indien. Il fallait Songe et son expérience pour détecter la supercherie. Cette fille assez jolie, malgré une dentition désastreuse, se nommait Tsi-Nan.

— Nous sommes très heureux de voir la célèbre Songe venir en nos bureaux, lui déclara d'emblée la jeune femme, rompant avec la réserve habituelle des Asiatiques. Nous savions que vous veniez chez nous pour affaires et espérions que vous prendriez contact avec nous. Nous fûmes quelque peu désenchantés de voir que vous accordiez quelques instants à des personnes qui ne sont pas qualifiées pour mener à bien des négociations commerciales.

Elle s'y attendait, mais elle accepta mal qu'on en sache autant sur ses allées et venues dans China Voksal.

— Vous faites allusion à Kunshan ? Il fut le chef de mes coolies quand j'avais ma société à Markett Station.

— Oh, pas du tout, c'est un bon garçon qui a de l'avenir avec nous autres. Il dispose de nombreux wagons et de kilomètres tonnes. Vous auriez pu traiter avec lui sans inconvénients.

— Sans inconvénients pour qui ? demanda Songe, l'air naïvement étonnée.

— Pour nous tous, lâcha un peu trop vite Tsi-Nan qui parut aussitôt regretter sa précipitation et s'efforça de cacher sa confusion sous un sourire aux dents bizarres.

Songe découvrit qu'elle portait un appareil d'orthodontie, espérant sûrement qu'il ferait disparaître son petit museau de rongeur, genre lapin.

— J'ai vu aussi le Bonze Kwantu, vous connaissez ? demanda Songe, toujours décidée à jouer la franchise naïve.

La jeune femme secoua la tête avec une désapprobation presque hystérique, roulant des yeux et serrant convulsivement ses mains dans un geste de supplication.

— Fuyez-le, c'est un homme malfaisant qui n'a pas des idées très saines. Il déplaît beaucoup dans bien des milieux, et vous ne feriez pas fructifier votre argent.

— Mais comment savez-vous que j'ai de l'argent ? poursuivit-elle avec cette surprise de jeune fille un peu bécasse.

— On ne descend pas dans un train-palace si l'on est sans argent, fit sentencieusement cette fille. Et je dois vous avouer que si votre renommée ne m'était pas venue aux oreilles, je n'aurais pas pris la peine de vous recevoir. Mon temps est compté et en dessous de cent mille dollars les propositions ne m'intéressent pas.

Puis sans attendre elle donna la liste des investissements possibles qui allaient de la prise de parts jusqu'à l'achat de wagons-citernes, de wagons de voyageurs, de wagons de marchandises de différents modèles et enfin les kilomètres tonnes. Au fur et à mesure, Songe se rendit compte que toutes les propositions se limitaient à un certain chiffre et comprit que l'EEC ne désirait pas des actionnaires trop importants, ou de gros propriétaires de kilomètres tonnes. Ces derniers étaient à louer pour des périodes de deux à cinq ans, mais pas au-delà.

— Mais voyageur Kunshan m'a proposé des achats fermes de kilomètres tonnes, fit-elle remarquer, et pas seulement des locations limitées dans le temps.

— Le voyageur a acheté au début de notre venue dans cette concession, mais très vite nous avons arrêté les ventes pour proposer des locations. Si voyageur Kunshan vend, c'est qu'il souhaite acheter autre chose, des boutiques je crois, dans chaque station nouvelle que nous créons.

— Pourquoi ne rachetez-vous pas ces kilomètres tonnes pour les louer ?

— Nous devons en laisser un certain pourcentage dans le public, sinon les autorités de China Voksal nous forceraient à nous en débarrasser.

— Eh bien, maintenant que je suis en possession de ces documents, je vais les étudier avec soin et je vous rendrai ma réponse d'ici quelques jours.

— Ne perdez pas de temps car nous avons de nombreuses demandes dans tous les domaines, mais les kilomètres tonnes s'arrachent littéralement.

— Oui, mais vous ne cessez de poursuivre votre expansion, donc il y en aura toujours une quantité disponible, remarqua Songe avec un bon sens de petite fille bien élevée.

Elle abandonna son siège confortable et Tsi-Nan se leva aussi, se pencha pour lui confier, d'une voix à peine audible :

— Évitez les Bonzes, voyageuse Songe, car ils n'ont pas très bonne réputation. Ils croient que China Voksal est encore en leur possession, mais pendant vingt ans ils l'ont abandonnée et maintenant ils sont furieux de se sentir quelque peu éliminés par la concurrence.

— Mais quelle concurrence, puisque toutes les compagnies sont vos filiales ?

— Suivez mon conseil, voyageuse Songe, insista un ton plus haut la fille à la prothèse dentaire.

— Merci du conseil.

Une fois sur les quais, elle préféra ne pas prendre de draisine-taxi comme elle avait pensé le faire, pour essayer de tomber par hasard sur Kwantu. Cette visite l'avait effrayée et elle se disait que le Bonze était dans le collimateur de l'EEC et aurait du mal à mener son projet de compagnie indépendante mongole à terme. Ils trouveraient toujours un Mongol à leur botte pour le supplanter et elle se demanda s'il s'en préoccupait vraiment.

À moins qu'il se sente soutenu par les autres Bonzes et que ceux-ci aient des intérêts dans son affaire en préparation, ce qui changeait tout. Mais ce qui importait surtout à Songe, c'était de négocier l'achat d'un dirigeable pour satisfaire Marina Estaban, donc Reiner dont elle était la directrice de cabinet. Après quelques jours de bonheur à se retrouver dans China Voksal, Songe déchantait très vite et avait hâte de quitter cette étrange station et ses morts violentes journalières. Punta Arenas était peut-être ennuyeuse, mais assez tranquille.

CHAPITRE 15

En se glissant discrètement hors du salon d'honneur où Liensun recevait Lienty, elle prit un taxi Carminale et se rendit dans la maison de Lien Rag. La gouvernante l'accueillit avec joie, mais parut embarrassée jusqu'à ce que Yeuse aperçoive que le bureau du fond, qui ne servait jamais, était occupé car des voix s'y élevaient. Elle se dirigea vers cette pièce, ouvrit la porte et découvrit trois jeunes femmes, jolies et élégantes, en train de papoter, assises sur leurs tables de travail respectives. Elle les toisa, leur demanda ce qu'elles faisaient dans sa maison. La plus âgée, une trentaine d'années, se laissa glisser de son bureau tandis que dans ce mouvement sa jupe remontait jusqu'en haut de ses longues cuisses.

— Nous sommes le secrétariat du président.

— Mais il a déjà tout ce qui est nécessaire à la présidence.

Pendant ce temps la plus jeune regardait Yeuse avec dédain en demandant, d'une voix à peine atténuée : « Mais qui c'est celle-là ? » tandis que les deux autres tentaient vainement de la faire taire avec des signes de leurs mains.

— Je suis Yeuse Semper, voyageuse. Et je suis ici chez moi.

En réalité elle se trouvait chez Lien Rag et brusquement elle réalisa que si Lien avait vraiment disparu, Liensun et Fleur hériteraient de lui, et qu'elle n'aurait plus rien à faire dans cette maison. Elle ressortit en claquant la porte, rejoignant la gouvernante qui attendait inquiète dans le hall.

— Ma chambre est-elle aussi occupée ?

— Certainement pas, voyageuse présidente, j'ai veillé à ce que personne n'y entre et j'ai raflé toutes les clés. Je vais les chercher.

— Dites-moi, ces jeunes filles n'ont pas vraiment l'air de succomber sous le poids du travail ?

La gouvernante pinça ses lèvres en hochant la tête.

— C'est quoi, un vivier ?

Puis voyant que la brave femme ne comprenait pas, précisa :

— Un harem ?

L'autre leva les yeux au ciel. Elle rapporta les clés et Yeuse monta au premier étage, trouvant que Liensun s'était vite consolé de sa séparation d'avec sa gardienne de moutons. Pendant des mois il avait été subjugué par cette maîtresse femme, se pliant comme un petit garçon à ses ordres, et d'un coup il redevenait un président plein d'énergie, autoritaire, et se dotait d'un trio de jolies filles pour les moments de détente à la maison.

Elle s'enferma dans son appartement, alla faire couler un bain, inspecta ensuite soigneusement chaque recoin, les tiroirs, les étagères. La gouvernante n'avait pas menti, personne n'était entré dans ce lieu car tout ce qu'elle y avait laissé n'avait pas été touché.

Elle se prélassait dans son bain lorsque le téléphone sonna dans la chambre. Elle hésita puis courut prendre la communication. C'était Liensun.

— Je rentrerai d'ici deux heures environ avec le cousin. J'ai prévenu Mamina pour qu'elle prépare une chambre et le dîner. Nous resterons dans l'intimité tous les trois. Les repas officiels seront pour demain.

— Les trois Grâces seront du repas ce soir ? demanda-t-elle.

Il raccrocha brusquement et elle retourna dans son bain en répétant ce surnom ridicule qu'il donnait à la gouvernante, Mamina.

Alors qu'elle flemmardait en robe de chambre, elle vit arriver un taxi et les trois filles sortirent de la maison avec chacune un petit bagage. Elles paraissaient furieuses, et celle qui avait demandé qui était « celle-là » se retourna vers la maison pour fixer sa fenêtre d'un air rancunier, ce qui fit sourire Yeuse.

Lorsqu'elle retourna dans la salle de bains, elle se trouva, en refermant la porte, nez à nez avec un grand miroir accroché sur toute la hauteur du battant. Elle fut étonnée de la fraîcheur de son visage, de l'ourlet encore moelleux de sa bouche. Dans un geste instinctif elle ouvrit sa robe de chambre. Bien sûr ses seins étaient moins orgueilleux qu'un temps, mais son ventre était resté plat, musclé, avec hélas une toison entremêlée de fils grisâtres. Elle arracha son vêtement pour examiner ses fesses. L'arrondi faiblissait en haut des cuisses, mais elles restaient fermes. Gymnastique oblige. Elle ramassa sa robe de chambre, l'enfila à nouveau pour se livrer à quelques soins réparateurs de son visage, furieuse de s'être laissé aller à examiner sa silhouette dans ce miroir. Dans la glace du lavabo elle apercevait son dos, avait l'impression que c'était vraiment celui d'une vieille femme.

Sans la présence de ces trois filles dans la maison, aurait-elle songé à

s'examiner avec autant de sens critique ? Était-elle faite pour concurrencer la jeunesse impudente et immorale ? Là-bas, à Channel Drake, elle n'avait guère eu le temps de s'occuper de ces problèmes futiles. La gestion de cette concession lui avait donné autant de travail que la direction du gouvernement de la Patagonie occidentale quand elle était présidente. Elle n'osait poursuivre son introspection sur la colère et le dépit qu'elle éprouvait, redoutant de découvrir que le renouveau de Liensun, suite à son retour au pouvoir, le rendait plus séduisant que lorsqu'il subissait le joug de l'éleveuse d'ovins. Elle l'avait quelque peu méprisé pour sa veulerie. Où était passé le Liensun immoral et ambitieux, celui qui ne respectait rien, pas même la compagne de son père puisqu'il avait couché avec elle. Elle en conservait des images agaçantes, pire, obsessionnelles, qui flattaient un certain goût secret pour les perversités. Par la suite elle avait fui le garçon, sans jamais totalement oublier ces heures brûlantes.

La présence de la grande glace dans son dos la gênait, comme si elle conservait le reflet de son corps. Pourquoi s'était-elle livrée à cet examen aussi scrupuleux que critique ? Parce que Liensun reviendrait dans cette maison le même soir, qu'il coucherait au même étage. Lienty aussi occuperait une chambre sur le même niveau. Elle haussa les épaules, certaine que tout à l'heure elle aurait avec le fils de Lien Rag des échanges acides qui lui permettraient de fuir la tentation. Mais lui n'avait jamais renoncé, elle l'avait constaté lorsqu'il l'embrassait avec un semblant de respect devant Lien ou d'autres témoins, mais se permettant de tendre son pubis vers le sien. Non, elle ne rêvait pas, ne fabulait pas. Il la crispait, mais la troublait.

Elle s'habillait lorsque le Carminale officiel s'immobilisa devant la maison et que les deux hommes en sortirent. Elle recula dans la pièce obscure pour qu'ils ne la voient pas.

Elle allait descendre lorsqu'on frappa à sa porte.

— Yeuse, c'est moi. Je viens d'indiquer sa chambre au cousin. Je peux entrer ?

— Un instant.

Elle marqua une hésitation puis alla ouvrir.

— J'allais descendre, dit-elle en barrant l'accès de sa chambre. Je vais voir si tout est en ordre pour le dîner.

Elle crut qu'il ne s'effacerait jamais, qu'elle devrait s'écraser contre lui pour pouvoir enfin sortir.

CHAPITRE 16

Certaines nuits il rêvait qu'il descendait dans les profondeurs de l'océan Pacifique, dans une sorte de cage vitrée pour atteindre le Bulb qui gisait par cinq mille mètres. Pourquoi cinq mille ? Il n'en savait rien. Lui avait-on dit que c'était la profondeur de l'océan à l'endroit même du naufrage du satellite-animal ? Il descendait et d'un coup se retrouvait à l'intérieur du Bulb, en train d'appeler sa mère. Dès qu'il se réveillait, il ne parvenait pas à se rappeler quel nom il utilisait pour l'appeler. Il ne pouvait employer celui de maman, alors que des centaines de créatures horribles venaient à sa rencontre, les fameux garous dont on lui avait parlé et qu'il n'avait jamais vus. Mais il n'était pas certain de ne pas les avoir aperçus. Lorsqu'il sortait de ce rêve qui l'enchantait malgré tout, il s'efforçait d'entretenir une bizarre impression, celle d'avoir enregistré, alors qu'il n'était qu'un tout petit enfant, des images indélébiles du Bulb et de certains êtres. Dans son rêve il se promenait dans des coursives qui avaient peut-être été semblables à celle du Bulb, empruntait des ascenseurs conformes, semblait-il, à la réalité du satellite vivant. Oui, il avait peut-être enregistré ces détails dans son cerveau de bébé, mais jamais n'en jaillissait le visage ou même la silhouette de sa mère. Jamais. Et il ne pouvait la reconstituer mentalement que grâce aux quelques informations fournies çà et là par Lien Rag, son père avant sa mort, Lienty ou même le docteur Isaïe, avant que ce dernier ne finisse par mourir de désenchantement une fois sur Terre.

Au cours de la journée, il cherchait en vain, dans le silo aux enregistrements d'hologrammes plasmatiques quelques indications qui lui auraient permis de donner vie à la silhouette d'une sylphide aux cheveux d'or errant dans les coursives du Bulb. Car c'était toujours ce qu'on lui répondait lorsqu'il demandait des détails sur sa mère « Ta mère ? Imagine une sylphide aux cheveux d'or, une fille éthérée à l'expression rêveuse comme si elle était ailleurs, bien loin de nous. Elle était vraiment d'un autre monde. » Mais lequel ? Le Bulb vivait depuis des siècles dans une totale solitude, sans jamais faire de rencontre sans aborder d'autres planètes. Alors d'où venait cette femme, sinon d'un songe, d'une envie, d'un désir absolu de beauté et de mystère ? Peut-être d'un rêve de son père Kurts qui avait fini par se matérialiser. Enfin, peut-être pas totalement. Un hologramme plasmatique que l'on pouvait saisir dans ses bras, caresser, aimer jusqu'à lui faire un enfant ?

— Cette fois je divague au-delà du permis, je délire comme si j'étais un corps fiévreux.

Il étudiait le catalogue des réserves d'hologrammes sans se lasser, recherchant vainement l'impossible. Il fut de plus en plus certain qu'il existait une autre liste d'hologramme interdits. Mais pourquoi auraient-ils été interdits ?

Il n'avait pas revu cette silhouette massive apparue un soir sur son écran et prise tout d'abord pour un hologramme perfectionné, jusqu'à ce qu'il acquière la conviction qu'il s'agissait d'un être vivant, d'un clandestin caché quelque part dans la Locomotive. Il n'y pensait même plus lorsque cette ombre, d'un noir floconneux avec des brillances fugitives, glissa tout au bout d'un croisement de cursives, disparut sur la droite dans une autre direction. Il lança son curseur à sa poursuite dans les méandres du vaisseau sur rail, mais en vain. Tout ce qu'il avait retenu, c'était l'impression d'une masse fragmentée, d'un assemblage hétéroclite malgré l'unité de la silhouette. Il y avait dans son appréciation plus d'intuitions que de témoignages précis. Il n'avait même pas eu le réflexe d'enregistrer cette image, cette séquence de trois secondes tout au plus. En attendant, cet être se baladait impunément où il voulait. Comment se rendait-il compte qu'il venait d'être happé par une caméra ? Car c'était bien ainsi que les choses se passaient. Il découvrait soudain que son image venait d'être piégée par un objectif et il disparaissait.

Une fois de plus, Kurty retourna dans le mausolée de son père, pensant qu'il allait monologuer encore en toute inutilité, mais penché sur le visage sévère de Kurts le pirate il n'eut plus envie de soliloquer. Kurts avait les yeux ouverts et dans chaque pupille brillait comme une pierre précieuse. Il ne put supporter cet étrange regard qui paraissait lancer des rayons, recula et demanda à ce que l'on intervienne. Des robots apparurent et on le pria de sortir ou sinon de revêtir une combinaison qui filtrerait sa respiration et les émanations de son corps, dangereuses pour la dépouille une fois celle-ci hors de l'abri du cercueil de verre.

Derrière la porte il fut accueilli par la voix de Mylord qui descendait, douceuse, lénifiante, du plafond :

— Cela arrive parfois, les paupières se relèvent car on n'a pas osé les coller comme on le fait pour une véritable momie.

— Le regard brillait, protesta-t-il.

— Il n'y a plus de globe oculaire dans les orbites, seulement des faux, d'où votre méprise. Voilà, le mal est réparé, vous pouvez retourner vous recueillir.

Il rentra chez lui et s'allongea sur son lit pour réfléchir. Il aurait dû enfiler une combinaison pour assister à l'intervention, mais sur le moment n'avait pu s'y résoudre, craignant de ne pas supporter ce que les robots feraient.

Il retourna à son écran et au catalogue des hologrammes plasmiques. C'était lui qui baptisait ainsi les apparitions dans les courbes, mais c'était plus que du plasma, une matière spongieuse dans laquelle la main s'enfonçait en ne ressentant qu'une très légère résistance. Il n'aurait pu en étreindre une seule, juste la frôler avec infiniment de précautions pour éviter de la dissoudre ou de la faire s'évaporer. L'ensemble était comme un noyau attractif de particules du type macro-cellules.

CHAPITRE 17

Sans Jdriège elle n'y serait jamais parvenue, mais il organisa leur fuite avec un art consommé pour qu'ils passent inaperçus. Elle n'était pas capable de se concentrer sur le déroulement de cette évasion, trop traumatisée d'abandonner son père en plein délire mégalomane, mais elle ne pouvait plus rester auprès de lui car c'étaient des scènes continuelles, jour et nuit. Elle l'agressait sans cesse, mais il lui opposait une souriante atonie, déjà plongé dans un rêve monstrueux de puissance. Depuis ils étaient à des années-lumière l'un de l'autre, et il continuait de s'éloigner alors qu'elle s'épuisait à le poursuivre.

Elle ne comprit pas tout de suite comment Jdriège s'y était pris pour leur permettre de sortir de l'épave sans être aussitôt repérés. Tous les trois savaient que les restes du dirigeavion étaient sous étroite surveillance. Il y avait des dizaines de capteurs pour le son, les odeurs, les mouvements même les plus infimes, des caméras aux infrarouges, hypersensibles elles aussi et pourtant, lorsqu'ils se faufilèrent vers le fond de la caverne il n'y avait personne autour et les appareils ne donnèrent pas l'alerte. Ce ne fut que plus tard qu'elle apprit que Lien Rag avait fourni à son petit-fils toutes les indications nécessaires pour neutraliser l'ensemble des moyens de surveillance, y compris les gardes armés. Tout au fond de la caverne s'ouvrait un tunnel qui plongeait dans le cœur de la montagne. Lorsqu'ils furent certains de ne pas être surpris, Jdriège lui expliqua que ce tunnel conduisait à une centrale nucléaire défectueuse et que plus on s'en rapprochait plus les risques d'irradiation étaient grands.

— Mais qu'allons-nous faire dans un pareil endroit ?

— Ton père a enregistré une conversation d'ingénieurs que présidait Maljory, le Grand Maître dissident de cette troupe. Il existe des bouches de ventilation qui s'ouvrent au plafond du tunnel. Elles rejettent au-dehors l'air vicié et, plus on s'approche de la centrale, plus les émanations sont dangereuses. Celles-ci sont plus ou moins filtrées avant d'être rejetées mais ton père pense que c'est insuffisant.

— Comment pouvait-il capter des conversations qui se tenaient à des dizaines de mètres de lui ?

— Je l'ignore, mais il le fait couramment.

Ils marchèrent trois heures avant de découvrir l'ouverture d'un puits de

ventilation au-dessus d'eux. Le tunnel était jalonné par des lampes espacées de cinquante mètres et de faible puissance, si bien qu'ils avançaient dans une presque totale obscurité. Mais Jdriège habitué aux nuits polaires se déplaçait avec aisance en donnant la main à Fleur.

Lorsqu'elle vit à quelle hauteur s'ouvrait la bouche grillagée, elle secoua la tête avec accablement.

— Jamais nous ne pourrons y accéder, et si le puits est vraiment vertical nous ne pourrons grimper à l'intérieur. Peut-être faut-il aller plus loin.

Jdriège lâcha sa main, s'approcha de la paroi en arrondi et soudain se déplaça, accroché à la moindre aspérité de la roche, parfois la tête en bas, tel un insecte ignorant l'attraction terrestre. Il atteignit la bouche, s'accrocha des deux mains au grillage et celui-ci céda sous son poids. Il tomba sans le lâcher, riant silencieusement. Elle secoua la tête, estimant que jamais elle ne pourrait grimper là-dedans. Mais il s'accroupit, la fit monter sur ses épaules avant de lui demander de placer ses deux pieds sur la paume de sa main. Il avait plié son bras et présentait cette paume dans l'attitude d'un garçon de restaurant portant un plateau, sauf que le plateau n'y était pas.

— Je vais perdre l'équilibre.

— Je te rattraperai.

— Tu croises tes pieds l'un sur l'autre, précisa-t-il.

Elle ne sut comment elle y parvint, n'osant plus regarder au sol tandis qu'il levait lentement son bras supportant ses cinquante kilos, jusqu'à ce qu'elle engage sa tête dans l'ouverture du puits et découvre que ce dernier remontait dans la montagne à l'oblique, selon un angle de quarante-cinq degrés environ. Elle réussit son rétablissement, grimpa de deux mètres et attendit car le boyau était plus loin dans le noir absolu, et se faisait l'écho d'étranges bruits.

Jdriège la rejoignit, remit la grille en place.

— Tu entends ? Le vent.

— Tu crois ? Mais alors nous sommes proches de la sortie ?

— Ne t'illusionne pas. Le son est trompeur.

Ils grimpèrent, mais plus loin le conduit n'était plus un cylindre comme au début. L'ouvrage avait été bâclé et il fallait se faufiler entre deux parois resserrées. Pour l'encourager, Jdriège dit qu'ils avaient bien fait de choisir ce puits, parce que les autres étaient certainement munis de ventilateurs

expulsant l'air et que jamais ils n'auraient pu passer entre les pales, même une fois le moteur de ces appareils débranché.

Le bruit du vent, à la sortie, croissait, mais Fleur comprit qu'ils devraient encore marcher longtemps. Ils s'arrêtaient quand elle était à bout de forces. Elle lui dit que la sortie était certainement protégée par une grille pour empêcher les animaux, notamment les oiseaux, de pénétrer dans le conduit.

— C'est certain, mais ces grilles sont verrouillées de l'intérieur, forcément. Les ouvriers ne peuvent pas le faire de l'extérieur, donc le système sera à notre portée, de simples verrous je suppose, car à plus de quatre mille mètres d'altitude personne ne s'aviserait de passer par là.

Et puis soudain, dans une faible clarté, le bruit du vent plus violent, une baisse très forte de la température, ils approchèrent de la grille qui découpait un ciel blême de petit matin. Effectivement, de simples verrous furent faciles à ouvrir, mais ensuite la bouche de sortie ouvrait au milieu d'une paroi abrupte vertigineuse.

CHAPITRE 18

Lorsque Maljory se mit à hurler, fou de rage, Gislake choisit de rester dans son compartiment, préférant laisser passer la tempête mais en même temps curieux d'en apprendre la raison. De sa fenêtre il essaya de se rendre compte de la situation, mais n'y parvint pas. Il attendit plus d'une heure avant d'oser se faufiler au-dehors de ce wagon d'habitation et constata que du côté de l'épave régnait une grande agitation. Lorsqu'il s'en approcha, personne ne trouva sa présence inopportune et il essaya de passer inaperçu en tendant cependant l'oreille.

Il y avait un conciliabule chuchoté entre le Grand Maître Maljory et ses plus proches compagnons. Dans la partie gauche, là où se trouvait le cockpit de l'appareil, quatre hommes étaient au garde-à-vous, regardant droit devant eux sans échanger un clin d'œil. Gislake comprit qu'ils étaient en quelque sorte accusés d'un délit encore obscur pour lui.

Il lui fallut patienter un peu avant que, derrière lui, deux Aiguilleurs sans grade échangent quelques mots très bas. Il comprit que durant la nuit le corps de garde avait été envoyé à l'autre bout de la caverne pour une raison obscure. L'ordre leur aurait été transmis par radio et ils l'avaient même fait répéter avant d'obéir, comme les y obligeaient les consignes de sécurité. Mais on leur avait réitéré de se rendre du côté sud de la caverne, pour prêter main forte au service d'ordre que menaçaient des ouvriers indigènes ivres. C'est ainsi que Gislake apprit que des ouvriers indiens étaient sur place dans une partie de la caverne où lui-même ne pouvait accéder. Il n'avait pas cherché à en savoir plus.

— Cet audiophone qui a enregistré des bruits suspects est le seul à l'avoir fait, alors que les autres n'ont rien repéré de tel. Moi, je pense que l'appareil se trompe.

— Oui, mais les ordres envoyant les quatre copains au sud ?

— Un Grand Maître ivre. Ils boivent tous et Maljory encore plus que les autres.

Non seulement les quatre gardes s'étaient éloignés à plusieurs centaines de mètres de l'épave, mais tous les appareils enregistreurs, sauf un, n'avaient rien relevé de spécial.

— Tu ne comprends pas, dit l'un des deux Aiguilleurs, que les caméras

auraient dû signaler le départ des quatre gardes et qu'elles ne l'ont pas fait. C'est ça qui met le Grand Maître dans pareil état. Mais je crois qu'il a la gueule de bois. Hier soir au mess ils ont fait une sacrée bringue avec des petites putes montées depuis la station Y en contrebas. Une pleine draisine des transports publics, si tu veux savoir. Des filles très jeunes. Jamais ils n'auraient fait ça si le Maître Suprême se trouvait encore en place.

Pour la première fois depuis qu'il avait rejoint la Caste, Gislake entendait clairement affirmer que Lascasas n'était plus « en place » Est-ce que cela signifiait plus largement « plus au pouvoir », ou bien cette expression se limitait-elle à désigner la caverne aux ateliers ?

— Ils vont passer en conseil de guerre, puisque nous sommes toujours en guerre, paraît-il.

— Ce n'est pas nous qui menons les combats, mais un autre groupe. Maljory, lui, ne pense qu'à ce foutu appareil. Nous voici tous complices de son reniement des Lois de la CANYST, tu sais, et parfois la nuit je rêve que nous sommes tous condamnés à mort, selon la procédure de la mort de l'Aiguilleur.

— Ne me parle pas de ça... Nous sommes les derniers des derniers, et les gradés trinqueront les premiers si jamais Lascasas revenait.

— Certains disent qu'il serait déjà par ici, déguisé pour passer inaperçu et se rendre compte jusqu'à quel point il a été trahi. Possible que certains l'aident à se cacher et que se prépare un coup d'éclat qui nous bouleverserait tous.

Soudain ils se turent, car un des maîtres principaux se détachait du groupe des hauts gradés, avec visiblement l'intention de s'adresser à la masse des présents.

— Que tous ceux qui étaient de service cette nuit, et que ceux qui étant au repos ont eu connaissance d'un fait bizarre, se rendent dans la salle de dispatching des ordres, immédiatement. Nous avons besoin de tous les témoignages.

Gislake, lentement, se dégagea de la foule en regardant ses pieds pour mieux passer inaperçu, et regagna son compartiment. Il fit bien, car Maljory vint frapper à sa porte et comme toujours entra sans en avoir reçu l'autorisation.

— Vous n'avez rien entendu cette nuit ? demanda-t-il sans prendre la peine de le saluer.

— Qu'aurais-je dû entendre ? répliqua Gislake. La nuit, je dors, et même

profondément.

— Il y a eu une alerte, lança Maljory par-dessus son épaule en ressortant.

Il était visiblement à cran, peut-être parce qu'il ne parvenait pas à établir ce qui s'était réellement passé. Gislake estima qu'il en avait appris beaucoup plus que lui en se mêlant à la foule des Aiguilleurs.

En somme, les gardes autour de l'épave du dirigeavion avaient été éloignés, tandis que les détecteurs de toute nature, les caméras, étaient neutralisés à l'exception d'un simple audiophone. Il était logique de penser qu'en effectuant cette double manœuvre quelqu'un voulait soit pénétrer dans la carcasse de l'appareil, soit en sortir, et Gislake optait pour cette dernière hypothèse.

— Bon, se disait-il, si quelqu'un s'est faufilé au-dehors, il se trouve désormais parmi la population de cette caverne. Celle-ci se compose d'Aiguilleurs de tous grades, de spécialistes, surtout des mécaniciens en matériel ferroviaire pas forcément affiliés à la Caste, et enfin les manœuvres, les ouvriers d'entretien originaires de ces régions, des Indiens et des métis.

Il essayait d'enfouir profondément en lui l'identité de celui qui avait réalisé ce tour de force, celui qui avait eu le courage inhumain de se dissimuler dans la double coque, d'attendre l'arrivée des Aiguilleurs, de supporter ce long voyage de retour sous les amas de troncs d'arbres avant d'atteindre cette immense caverne. Et celui-là venait enfin d'émerger de cette solitude et de ce repaire préparé à l'avance dans l'immensité du dirigeavion. Évoquer, ne serait-ce que son visage ou son nom, pouvait modifier à l'avenir son comportement et éveiller les soupçons de Maljory. Soupçons qui ne quittaient jamais l'esprit de ce Grand Maître en second, mais qui depuis quelques jours, depuis leur installation dans ces ateliers souterrains, paraissaient s'atténuer. S'il ne voulait pas compromettre sa situation, il devait donc ne plus avoir la moindre pensée pour celui qui était parvenu à sortir de l'épave et partageait désormais la vie de plusieurs centaines de personnes qui, pour la plupart, lui auraient été hostiles en apprenant qui il était.

Lorsqu'il se décida à sortir de son compartiment, il vit que la garde autour du dirigeavion avait été doublée, pensa que c'était peut-être un peu trop tard. Il tourna le dos, se dirigea vers la partie où les Indiens campaient avec toute leur famille. À mi-chemin il se jugea imprudent d'aller là-bas vérifier la justesse de son raisonnement précédent, mais continua.

CHAPITRE 19

John Stevens la rejoignit au petit déjeuner, lui demanda si elle était remise de ses émotions. Elle sourit de satisfaction. Au passage du célèbre viaduc rouillé, elle avait réussi à retrouver son fameux sang-froid qui faisait l'admiration de ses compagnons, jadis, lorsqu'elle dirigeait les Rénovateurs du Soleil, section scientifique.

— J'ai très bien dormi, dit-elle. Les secousses étaient bien atténuées par rapport à celles que nous avons connues précédemment.

Il s'assit en face d'elle, la regardant, mais peut-être se faisait-elle des illusions, avec comme de la tendresse dans son regard d'un bleu délavé. Bien que décidée à ne plus jamais laisser transparaître les émois qu'un bel homme pouvait provoquer en elle, elle pensa qu'elle aurait aimé le dénuder. Oui, le dénuder, mais lui interdire d'en faire autant pour elle. Pouvait-on découvrir la beauté d'un corps sans constamment devoir exhiber le sien, comme s'il s'agissait d'un marchandage sordide ?

— Nous allons nous quitter, dit Stevens. Dans trois heures environ nous serons arrivés au terminus de ce long périple.

— Une aventure ! murmura-t-elle. Et maintenant que va-t-il se passer, pouvez-vous enfin me le révéler ?

— Ce n'est pas mon rôle. Je vais vous remettre entre les mains d'un Grand Maître en second, l'ingénieur général Maljory, un génie en de nombreuses techniques.

Il en dressa un bref portrait physique, dit que c'était un homme de grande réputation.

— Je ne serai même pas présenté au Grand Maître Lascasas, président en titre de la Caste du Sud ?

— Nous ne sommes pas une caste mais une corporation, peut-être quelque peu repliée sur elle-même, mais pas plus que la corporation de la Traction ou celle de la Manutention.

— Si mes souvenirs sont encore intacts, les gens de la Manu sont très sympathiques, très accueillants et je dirai même un tantinet anarchistes, ce que vous n'êtes pas.

— Ils traitent uniquement de la marchandise, alors que nous devons surtout nous occuper d'êtres humains, d'où notre sérieux. On ne traite pas un voyageur comme on balance un colis dans un container.

— Je ne suis pas certaine d'avoir toujours été bien traitée comme voyageuse, mais n'allons pas plus loin. Je regrette déjà de me séparer de vous.

Elle regardait sa bouche large, pleine, certainement aux lèvres dures, se demandant quelle serait sa réaction si elle l'embrassait amoureusement.

Elle regagna son compartiment, furieuse de ne pas suffisamment dominer les exigences encore valides de son corps. Elle se pâmait devant ce Stevens comme si elle avait encore... mettons cinquante ans, se limita-t-elle. Elle s'allongea sur sa couchette et essaya de se concentrer sur sa future rencontre avec ce Maljory, dans un lieu dont elle ignorait tout.

Le petit convoi escaladait à nouveau une montagne aride, mais cette fois la voie utilisait les courbes, ne se contentait pas de tronçons à différents niveaux. Elle estima qu'ils approchaient des quatre mille mètres, mais les Andes atteignaient les sept mille mètres, et elle avait entendu dire qu'au cours des deux derniers millénaires de glaciation elles auraient encore gagné quelques centaines de mètres. Comment pouvait-on affirmer pareilles choses, sans autres explications ?

Et puis le train ralentit et elle découvrit qu'ils roulaient sur une corniche assez large. Elle ouvrit sa fenêtre, se pencha et aperçut tout au fond comme une cicatrice à flanc de roche, mit un temps à comprendre qu'il s'agissait de la gueule d'une caverne partiellement bouchée par une muraille brute de ciment.

Elle avait préparé ses affaires et n'avait plus qu'à attendre que Stevens vienne la chercher. Le train pénétra avec lenteur dans cette cavité brillamment éclairée où elle aperçut tout un rang de machines-outils sur lesquelles s'affairaient des ouvriers.

— Nous y sommes, dit Stevens quand elle sortit dans le couloir. Vous êtes attendue par Maljory et son état-major.

On avait même posé une petite estrade pour lui éviter de descendre les marches, et il y avait une douzaine de personnes qui la regardaient avec des sourires quelque peu figés. « Rien que des faux culs » pensa-t-elle, retrouvant d'un coup une verdeur de langage qui à une époque faisait sa réputation de femme libérée. « Et c'est quoi ça, des fleurs ? À quatre mille mètres, dans un pays enseveli sous des mètres de glace, des fleurs ? »

Ce Maljory parlait, lui souhaitait la bienvenue, mais elle n'entendait plus rien, découvrant au dernier rang de ces personnes venues l'accueillir le seul

visage connu, celui d'un des pilotes du dirigeavion, Gislake. Oui, c'était bien ce nom-là qui lui venait spontanément aux lèvres, sans qu'elle ait besoin de se creuser la cervelle. Que faisait-il là ? Mais alors les vagues rumeurs colportées par Tharbin allaient-elles se justifier ?

Elle ne voyait que lui. Maljory s'en rendit compte, rengaina son discours pompeux et son sourire, se tourna d'un quart pour tendre sa main gauche.

— Voici quelqu'un que vous connaissez et qui est particulièrement heureux de vous revoir.

Gislake faisait plutôt une drôle de tête, mais venait vers elle pour lui serrer la main.

Elle n'avait pas eu de marches pour descendre du train, mais il y en avait pour quitter cette stupide estrade. On avait voulu l'honorer, et elle s'en moquait. Elle marchait à côté de Maljory, et Gislake, par déférence venait à sa gauche, légèrement en retrait, et c'était à lui qu'elle avait tant de choses à demander. Maljory l'étourdissait de son bavardage, si rapide qu'il en devenait haletant. Il lui expliquait que cette immense caverne était un atelier de réparations de locomotives de haute montagne, qui plus que d'autres avaient besoin de soins attentifs.

Plus tard elle comprit que l'arrêt du train avec cette estrade, cette cohorte de gens autour de Maljory, tout avait été calculé pour qu'elle ne découvre pas tout de suite la carcasse lamentable du dirigeavion. Et comble d'attention on avait recouvert celle-ci d'une autre bâche couleur muraille, en espérant qu'elle se fondrait dans une apparence de paroi rocheuse. On se rendait au mess, lui disait Maljory, pour un pot d'honneur. Elle n'avait pas souvent entendu cette expression de pot d'honneur. Elle pensa que Maljory l'avait lue quelque part dans un vieux texte et qu'il étalait ses connaissances.

Dans le mess il y avait encore d'autres Aiguilleurs, c'est-à-dire que la sélection vers le bas s'arrêtait au grade de quartier-maître.

On porta des toasts à base de vodka et de jus d'orange artificiel. Il y avait d'autres liquides pétillants aux couleurs bizarres, de l'alcool indigène comme précisait Maljory. Son verre à la main, elle chercha Gislake du regard mais il s'était fondu dans la foule des invités. Pourquoi la fuyait-il ? Pourquoi paraissait-il bien plus que mal à l'aise, inquiet de la voir ? Après la deuxième vodka orange, elle décida d'en finir avec la politesse conformiste, et s'efforçant de capter le regard quelque peu fuyant de l'ingénieur général, lui demanda carrément :

— Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi m'a-t-on enlevée alors que je me trouvais dans la Compagnie du Consortium des Bonzes ?

Même en criant au feu, elle n'aurait pas obtenu un tel repli de l'entourage de Maljory qui se retrouva tout seul face à elle, au centre d'un cercle de plus de dix mètres de rayon. Il parut se tasser comme si le plafond de cette caverne allait s'abattre sur eux, mais se redressa tout aussitôt et cette fois affronta le regard d'Ann Suba :

— Eh bien, nous allons vous demander de collaborer à un travail qui, je suppose, ne vous déplaira pas. Votre renommée mondiale n'est pas usurpée, et nous recherchions une personne de votre qualité pour un projet aussi inattendu que passionnant.

— Mes qualités d'astrophysicienne vous ont donc amené à me faire enlever sans plus de façon ? J'étais furieuse, mais lorsque j'ai vu les possibilités qu'offraient ces merveilleuses montagnes des Andes, je me suis au contraire enthousiasmée à la pensée que je venais ici pour concrétiser un vieux rêve.

Il la regardait abasourdi, muet, alors que le cercle des invités refluit d'un bon mètre supplémentaire.

— Toute ma vie j'ai rêvé d'un endroit où les possibilités d'observation ne seraient plus altérées par les poussières lunaires, par les couches nuageuses. Je sais qu'il existe vers les six mille mètres des apparitions aussi fulgurantes qu'intenses de rayons solaires, de rayons cosmiques. Je sais apprécier la chance qui m'est offerte et c'est sans réticences que je souscris à vos propositions, oubliant la contrainte qui me fut faite au départ.

— Voyageuse, bégayait Maljory, offrant il le savait un spectacle lamentable à ses collaborateurs, voyageuse, je crois qu'il y a maldonne sur la raison de votre présence chez nous. Je dois vous décevoir, car il ne s'agit nullement d'astrophysique...

Ann Suba le savait fort bien puisqu'elle avait joué la même scène à Stevens. Elle n'avait pu s'empêcher de déstabiliser ce bonhomme prétentieux qui lui déplaisait souverainement.

— Si vous le permettez, le voyageur Gislake qui collabore à notre projet va vous expliquer de quoi il retourne...

— Un instant, voyageur ingénieur général, ce Gislake que j'ai connu comme pilote d'un appareil mis au point par moi, n'est pas réellement un physicien, ni même un ingénieur et je ne vois pas comment il peut faire partie de votre équipe, si celle-ci a réellement des prétentions scientifiques.

— Voyageuse Suba, il ne s'agit pas vraiment de science mais de technique...

Elle le foudroya du regard, parut même menaçante au point qu'il fut sur le point de céder du terrain.

— De la technique alors que je ne travaille que dans le fondamental ?

— Avec des exceptions, voyageuse, des exceptions... Souvenez-vous, les ateliers Kurts à Lacustra City, d'où est sorti ce merveilleux appareil, le dirigeavion...

— Il est étrange d'entendre un Aiguilleur, et qui plus est un Grand Maître en second, vanter les mérites d'un appareil considéré comme sacrilège par la CANYST.

Il y eut des remous chez la plupart des gradés Aiguilleurs, et pas seulement chez les plus humbles. La politique de Maljory pour sortir la Caste de ce qu'il appelait une ornière, mot que la plupart ne comprenait pas, était suivie sans grand enthousiasme. Il eut l'impression d'être trahi, parcourut d'un regard furieux le cercle qui les entourait à distance et le silence revint.

— Voyageuse, nous sommes sur une voie de dégagement, avec l'intention d'élargir nos moyens de communication pour une meilleure connaissance des populations les plus lointaines.

— J'apprécie l'image ferroviaire de votre propos, votre sollicitude pour les oubliés de la société ferroviaire, mais je ne comprends pas cette dérive soudaine, cet affranchissement faisant fi des lois de la CANYST. Agissez-vous avec le plein consentement et les encouragements de votre vénéré Grand Maître Lascasas, chef suprême de la Cas... corporation des Aiguilleurs ?

Plus de remous, mais pire, des respirations retenues, cent personnes le souffle coupé dans l'attente d'une réponse qui pouvait tout faire basculer. Jamais Maljory n'avait eu cette impression d'être sur le fil du rasoir, et c'était cette garce de vieille scientifique qui l'avait mis dans cette situation délicate. Il se promit qu'un jour il lui ferait payer cher l'affront qu'elle venait de lui faire, comprit qu'elle était pleine de malignité, d'un courage réel, prête à tout pour survivre ou seulement n'en faire qu'à sa guise. Il devina qu'il allait sans cesse se heurter à elle, devrait finasser, faire mine de céder, de se soumettre aux suggestions, mais il allait s'y préparer et un beau jour lui montrerait qui il était réellement. En attendant, il lui fallait donner des assurances à ses complices en dissidence.

— Je suis désolé, voyageuse Suba, mais nous vivons une période douloureuse. Notre Maître Suprême que nous vénérerons toujours, n'est plus en état de poursuivre son grand œuvre auprès de ses fidèles désemparés. Aussi devons-nous faire face et c'est pourquoi votre collaboration nous sera fortement utile si elle nous permet, grâce à la réalisation de notre projet, de

partir à la recherche de Celui qui reste en dépit de tout notre guide suprême.

Quelques secondes d'angoisse et soudain les deux cents poumons libérèrent une respiration coincée en signe d'approbation.

CHAPITRE 20

Cette idée brusque la traversa dans la nuit, et elle se leva pour aller boire un verre d'eau. Cette fille, cette Movane Marqua, pour lui prouver qu'elle disposait d'un don étrange, l'avait tout d'abord plongée dans l'enfer d'une explosion où elle avait failli laisser la vie et ensuite, pour lui montrer qu'elle pouvait également proposer des images moins négatives, lui avait fait revivre un épisode érotique avec Harold. Et justement c'était ce qui tracassait Louria. Movane avait exactement projeté en elle un Harold dans une nudité tout à fait conforme à la réalité. Comment cette fille pouvait-elle avoir une connaissance aussi détaillée de l'intimité de son amant ? Quand l'avait-elle rencontré ? Où ? Ils avaient donc couché ensemble et ils avaient partagé des caresses bien précises pour qu'elle puisse reproduire en pensée jusqu'au sexe tendu de Harold ?

Elle commença de tapoter le numéro du mobile de Harold, puis raccrocha. Il n'était que trois heures du matin et une fois de plus elle allait se montrer odieuse, et ses coups de colère irrépessibles ne pouvaient à la longue qu'éloigner son ami.

Elle retourna se coucher, mais ne renonça pas à son projet. Leur couple était grandement menacé, déjà par Odela Sauvern et Olga Tirelignine, mais cette Movane les valait largement ces deux-là, et son petit air décidé et lucide effrayait plus Louria que les déhanchements de la neurologue de SLST et les regards perfides d'Odela.

Cette fille avait connu des aventures extraordinaires, aussi bien dans la Compagnie des Bonzes que dans le désert de Gobi, et ensuite avait été traquée comme Alien dans la Panaméricaine. Bourguine disait qu'elle avait un Noir comme amant, un homme d'une grande beauté, mais apparemment cette Movane n'aurait pas de scrupules de fidélité constante. D'ailleurs, elle doutait qu'elle soit parvenue à soutirer à Tharbin les secrets de cette navette spatiale en le plongeant dans l'horreur d'images virtuelles. Elle avait dû coucher avec lui, complaire à ce vieux satyre dont la réputation débordait les frontières de sa Compagnie. Tharbin était un Bonze et ces derniers passaient pour des êtres capables de supporter n'importe quelle souffrance morale et physique.

Harold l'appela pour lui dire qu'Olga Tirelignine ne comprenait pas la finalité de leurs recherches et qu'elle le décevait profondément.

— De quelle façon ? ne put-elle s'empêcher de demander, mais il ne

perçut pas l'intention sournoise et répondit qu'à son avis elle ne serait pas aussi coopérante qu'ils l'espéraient tous.

— Ce n'est pas son projet et avec ses quarante ans sonnés elle est figée dans une certaine autosatisfaction. Je crois qu'Odela sera plus efficace.

— Bien sûr, dit-elle, avec en tête des images peu en rapport avec leurs problèmes scientifiques.

Il était si préoccupé par l'attitude de la neurologue Tireligne que tout d'abord il ne prêta pas attention à ce qu'elle disait, ayant complètement changé de conversation pour lui annoncer qu'elle avait engagé une stagiaire recommandée par le professeur Bourguine.

— Je pense que tu la connais assez bien, précisa-t-elle.

— Olga Tireligne ? C'est Edgon, mon père, qui peut en parler surtout.

— Je veux parler de cette Movane Marqua.

Comme il faisait mine de ne pas comprendre elle reprit patiemment depuis le début, essayant de surprendre un soupir, une respiration plus rapide, n'importe quel signe auditif trahissant son incompréhension apparente.

— Tu veux parler de cette fille qui se serait baladée dans le désert de Gobi à la recherche d'une fusée spatiale ? demanda-t-il soudain. Elle travaille dans le train-observatoire ? Mais a-t-elle des qualités d'astrophysicienne ?

— Elle a suivi les cours de Bourguine qui en est amoureux fou.

— Dans ce cas il fallait qu'il la garde sous sa coupe.

— Tu ne l'as jamais rencontrée ?

— Bourguine ? Mais assez souvent.

Il était désarmant et le savait. Ce qui était naturel chez lui au début de leur liaison, était peut-être depuis un moyen habile de dissimuler la vérité. Elle l'aurait à la fois frappé et serré dans ses bras, s'il avait été là.

CHAPITRE 21

Lorsque Kunshan, son ancien chef de coolies de Markett Station, lui donna rendez-vous dans un restaurant de la station, Songe pensa qu'il le faisait sur ordre de Tsi-Nan, la petite intrigante de l'EEC. Elle hésitait à le rencontrer et finalement lorsqu'elle se décida, elle avait un retard d'une bonne demi-heure. Elle le trouva assis seul à une table, l'air morose, mais dès qu'elle apparut il sembla s'éveiller joyeusement de pensées plutôt désagréables. Il s'empressa, exigea qu'on s'occupe d'eux sans attendre, volubile et un peu trop nerveux.

— Tu ne m'as pas invitée juste pour me nourrir, ou pire pour me saouler et ensuite m'entraîner dans quelque compartiment de traintel de passe.

Il la regarda ahuri, toujours aussi surpris par sa franchise de langage et son peu de souci des convenances. Il restait lui-même imprégné de vieille culture chinoise et n'abordait jamais les problèmes directement, et lorsqu'il désirait une fille, il usait de beaucoup plus de subtilités.

— Je n'oserai jamais vous faire la cour, avoua-t-il, ayant l'air de le regretter.

Elle aurait pu jouer avec lui, laisser entendre que dans un avenir proche il aurait peut-être quelque chance avec elle, mais ce rendez-vous lui déplaisait trop pour qu'elle finisse.

— Tu me proposes quoi ?

La serveuse arriva et n'en finit pas de poser les quelque douze petites coupelles de leur repas. Toujours ce formalisme insupportable que la glaciation, durant deux millénaires, n'était pas parvenue à détruire.

— J'ai des offres pour ces kilomètres tonnes que je vous ai proposés. Vous savez que l'EEC les loue désormais et que les propriétaires sont rares. Vous avez avec moi l'occasion d'en acquérir une bonne part et de vivre ensuite sans soucis.

— C'est « voyageuse appareil dentaire » qui t'envoie ?

Nouvel ahurissement, sourire discret. Il n'osait pas rire ouvertement. Donc la fille aux dents mal plantées était dangereuse et il la ménageait.

— Elle m’a fait part de votre visite et m’a encouragé à vous donner l’avantage car vous lui plaisez.

— Tu connais Kwantu ?

Il saisit ses baguettes et commença d’en jongler avec une vitesse surprenante pour se gaver et emplir sa bouche, se dispensant de répondre. Elle vit apparaître de petites gouttes de sueur à la base de ses cheveux noirs.

— On dirait que le Bonze te fait peur.

Il secoua la tête, sans cesser de manger.

— Il m’a proposé une belle affaire en Mongolie. Lui seul peut la monter, car aucun Chinois ou un Blanc ne pourrait être autorisé à créer un réseau.

Il secouait la tête sans qu’elle sache exactement ce qu’il désapprouvait.

Au risque d’étouffer, il dut s’arrêter d’engouffrer de la nourriture et rota sans retenue.

— Les Bonzes sont mauvais, tu as pu le constater quand tu étais dans l’Extrême-Nord. Tharbin essaye de s’implanter, mais son temps est terminé.

— Je vais réfléchir encore aujourd’hui et demain je passerai à ton bureau, promit-elle, lorsqu’elle se leva sans prendre la fin de ce repas trop copieux pour elle et trop long en salamalecs.

Elle prit une draisine-taxi pour se rendre chez Kwantu. Elle ne pouvait attendre une rencontre fortuite comme elle le souhaitait.

Il habitait non pas les quais des Bonzes, mais dans un quartier proche des confins de la future coupole de protection isotherme contre le froid, en construction. Un entrelacs de vieux wagons et de bâtisses en dur, vestiges de la période du réchauffement.

Elle se débrouilla seule pour pénétrer dans son wagon, mais tâtonna pour repérer le véritable compartiment, le trouva enfin, frappa, mais le fait de toquer avec son majeur replié suffit à entrouvrir la porte et elle ne comprit pas tout de suite ce que faisait la tête de Kwantu, toute seule posée sur la table rabattante, juste sous la fenêtre, et avant de réaliser totalement chercha le corps dont elle s’était bizarrement séparée. Enfin lucide, elle recula, referma et sortit sans vouloir paraître se hâter. Ce ne fut que plus loin qu’elle pressa le pas pour prendre un tramway à la volée.

CHAPITRE 22

Pourquoi le nom de Floa Sadon lui revint-il soudain, comme une infime démangeaison à laquelle tout d'abord on ne prête guère d'attention ? Mais cette irritation persistait et il se leva pour se rendre à la salle de bains. Floa Sadon, la fille d'un gouverneur de la Transeuropéenne, une fille débauchée qui couchait avec un peu tout monde. Avec Lien Rag et aussi avec Kurts, son père. Quelqu'un lui avait parlé d'elle il y avait longtemps, peut-être quand il naviguait avec Lien Rag et pas mal d'autres sur un ice-tanker allant chercher de l'huile de phoque en Amérique centrale. Il fréquentait les hommes d'équipage plongeait dans l'énorme masse de glace transformée en transporteur de fuphoc, passait des heures dans la salle des machines. Il s'y racontait des histoires, des ragots circulaient sur un peu tout le monde, y compris Lien Rag, bien sûr, mais aussi Kurts le pirate. Ce dernier fascinait son monde et sa légende s'embellissaient de faits inventés et inutiles pour une réputation déjà universelle. Floa Sadon avait été enlevée par son père en vue d'une rançon, mais il l'aurait livrée à son équipage. On disait, mais il se doutait que c'était dans un excès de machisme, qu'elle en « avait redemandé », participant activement à son viol. Cela faisait partie de sa renommée de fille plus que facile, honteusement avide de sexe, à l'affût des hommes et des femmes susceptibles de lui complaire. Plus de vingt ans après sa mort elle restait dans les souvenirs, et des romans, de faux récits sur sa vie, des bandes dessinées érotiques l'avaient mise en scène, en proie à tous les vices.

Il croyait savoir qu'elle était morte fusillée par des révolutionnaires, alors qu'elle s'était hissée au niveau de présidente de la Transeuropéenne.

Lorsqu'il eut déjeuné, il s'installa devant son écran habituel et cliqua sur le nom de Floa Sadon. La réponse fut brutale : SITE CODE. Désappointé, il essaya de contourner l'interdit, passa des heures à chercher par quel biais il pouvait accéder au fichier. Le nom de Yeuse Semper lui fut aisément accessible, par contre, et il découvrit que l'ex-présidente de la Patagonie occidentale avait non seulement vécu dans la Locomotive pirate, mais l'avait même pilotée à travers les réseaux de l'hémisphère Sud. Mais elle n'était pas seule, un certain Gus l'accompagnait. Les archives proposaient pas mal d'informations sur elle et ce Gus, et Kurty fit défiler la liste. Il y avait des vidéos. Depuis toujours les caméras de la Machine prenaient des images, conservées ensuite soigneusement. Certaines disponibles, d'autres non.

Le premier extrait lui apprit que c'était une caméra extérieure à la

Locomotive qui avait filmé Yeuse. Il fut émerveillé par sa beauté, conclut qu'elle restait encore très séduisante. Depuis son enfance il était toujours ému de se trouver en sa présence, non parce que c'était une adulte, une femme célèbre, une dirigeante, mais ce jour il en découvrait la véritable raison. Dans sa préadolescence elle l'avait ému sexuellement sans qu'il s'en rendît compte. En fait, à cette époque, il était quelque peu refoulé par le respect qu'il portait à Lien Rag et à cette femme, et jamais ne se serait avoué que les plaisirs solitaires qu'il prenait lui étaient dédiés.

Il ne comprenait pas pourquoi les archives de la mémoire profonde avaient accumulé tant de précisions sur Yeuse, alors que Floa Sadon demeurait inaccessible. Ces archives, c'était son père qui les avait constituées lorsqu'il était revenu sur Terre en compagnie de Lien Rag et avait repris possession de sa Machine. Cette histoire il la connaissait par cœur, on la lui avait racontée souvent. Il savait que des navettes spatiales reliaient Concrete Station au Bulb, et que c'est là que les deux hommes, lui-même et Gueule plate avaient retrouvé la Terre.

D'ailleurs il y avait un récit agrémenté d'images sur l'expédition de ce Gus et de Yeuse pour retrouver cette Concrete Station. Et ce fut là qu'il se rendit compte que ce Gus était alors cul-de-jatte, et par association, se souvenant que Lienty l'était lui-même autrefois, il sut que ce visage, si barbu qu'on n'en distinguait pas les traits était bien celui du cousin de Lien. Dans le Bulb, une installation de haute technique médicale avait reconstitué les membres amputés.

— Entre-temps ce Gus s'est rasé la barbe. Pourquoi ? Je l'ai vu en dehors de la Locomotive, là il est à l'intérieur, apparemment plus propre, plus soigné, même s'il est toujours cul-de-jatte. Que s'est-il passé qui l'amena à modifier son apparence ? Le charme de Yeuse, possible.

Il regarda un autre film et sursauta. Yeuse était allongée sur une couchette, nue, ses jambes hautes coinçant la tête de Gus. Il coupa tout, y compris l'ordinateur, se leva pour sortir dans la coursive, se précipita à la salle de gymnastique, mit le tapis roulant en marche et commença de courir jusqu'à ce qu'il titube, épuisé et à bout de souffle. Il ne pourrait plus chasser cette image de son esprit et se haïssait véritablement d'être allé fouiner dans la mémoire profonde. Ça ne servait à rien. Il voulait retrouver quelques traces de cette Floa Sadon, et tout ce qu'il avait fait, c'était le voyeur, le détestable voyeur. Il retourna chez lui, avala deux verres de vodka coup sur coup en se forçant, écœuré par l'alcool. Il avait violemment envie de se coucher, mais s'enfuit, sachant trop bien la raison sordide de ce désir.

Pourtant en fin d'après-midi il recommença de pianoter, de cliquer sous prétexte d'en savoir plus sur Floa Sadon par l'intermédiaire du dossier de

Yeuse, mais il n'essaya plus de visionner les images. Il remonta dans le passé de la compagne de Lien, apprit qu'elle avait rejoint le Kid devenu président de la Compagnie de la Banquise, et qu'elle s'occupait d'affaires culturelles. Il était même question d'un écrivain dont le nom n'était qu'une consonne : R. En fait, il s'appelait Ruanda. Il avait écrit une pièce de théâtre qui connaissait un vrai succès dans la grande station, laquelle n'était pourtant pas la capitale de la Compagnie. Il poursuivit sa descente vers les années de jeunesse, où il découvrit qu'elle s'était prostituée, avant de parcourir les épisodes de la guerre opposant la Transeuropéenne à la Sibérienne. Yeuse avait été capturée, était devenue la maîtresse d'un certain colonel Sofi, mais le Kid l'accompagnait. En réalité c'était toute la troupe de ce cabaret qui avait été faite prisonnière. Et il apprit que Jdrien, le fils de Lien Rag et de Jdrou la Rousse, était alors élevé par Yeuse. Peu lui importait la raison, il poursuivait le défilé à l'envers de la vie de Yeuse, se souciant peu de Lien Rag, de Jdrien et du Kid. Il sentait que bientôt il trouverait quelque chose sur Floa Sadon, un rien, mais qu'il devait se concentrer uniquement sur Yeuse pour ne pas laisser passer l'occasion.

Lorsqu'il dut s'arrêter, à bout de fatigue, il avait réussi à ne pas céder à la tentation de visionner certaines images. Comment Kurts se les était-il procurées, il l'ignorait, mais il y en avait pas mal, notamment lors des représentations de ce cabaret Niki, mais aussi dans d'autres circonstances.

La censure interne de la Locomotive avait accompli un travail minutieux pour faire disparaître tout ce qui concernait Floa Sadon, depuis son nom jusqu'à ses images, et quand il pouvait à juste titre supposer qu'il y avait eu rencontre entre les deux femmes, tout avait été effacé, ce qui parfois défiait la chronologie des faits et la logique. Un effacement, une occultation méthodique, électronique, ne laissant aucune chance à un chercheur comme lui de retrouver le moindre indice. Il abandonna la partie et au lieu de dîner avala un peu d'alcool, alla se coucher, essayant de ne plus évoquer Yeuse nue, mais n'y parvint pas et bascula dans une brûlante rencontre virtuelle.

Il se réveilla dans la nuit avec l'idée que quelque part la censure, même électronique, avait dû commettre des impasses. Il y avait trop de documents à examiner pour que la disparition de tout ce qui concernait Floa Sadon soit totale. Il pensait que ce serait surtout dans les textes qu'il avait le plus de chances de faire une découverte.

Mais le lendemain, lorsqu'il s'assit devant son écran, Mylord se manifesta de cette voix quelque peu lénifiante dont il usait envers lui depuis quelque temps. Il était comme un adulte s'adressant à un enfant, ou un psychiatre parlant à un psychopathe dangereux.

— Savez-vous que vous pourriez faire appel à nos services, si quelque

chose vous tracasse. Depuis quelques jours vous passez des heures de recherches dans la mémoire profonde et ne paraissez pas choisir la bonne voie.

Il faillit l'envoyer balader, parce qu'une fois de plus il attribuait cette voix synthétique à un personnage réel. Il haussa les épaules, soupira et attendit que Mylord se décide à se taire.

— Si vous nous disiez ce que vous cherchez ?

— Tout ce qui concerne mon père en Transeuropéenne, vous êtes satisfait ?

— Mais il existe une histoire de la Transeuropéenne rédigée par des gens compétents.

— Je me fous des gens compétents. Moi, je ne veux pas l'histoire officielle avec toutes ces batailles contre la Sibérienne et aussi la Panaméricaine, sans parler des émeutes, des révolutions internes et tout le fourbi. Je veux connaître la vie des gens et l'impact qu'avait sur eux la légende de cette Locomotive, et surtout celle de mon père. Voilà tout, vous me comprenez ? Je veux avoir une idée des victimes, des compromis pour l'échange des otages, savoir où il cachait la Machine dans les moments les plus critiques. Je veux aussi savoir s'il ne se mêlait pas quelquefois à la population sous une fausse apparence, un faux nom. On m'a dit qu'il avait connu de hauts personnages, qu'il les avait compromis dans des affaires louches. Pourquoi ne puis-je retrouver tout ça ?

Il regretta d'avoir fait allusion à des hauts personnages. Floa Sadon, fille d'un gouverneur de la plus grande province transeuropéenne, faisait partie de cette élite. Il avait commis une erreur qui allait se répercuter sur la réponse qu'on lui ferait. Il y avait toujours une réponse, mais plus ou moins tronquée, filtrée. Cette censure opérait de plus en plus vite, presque du tac au tac et il n'avait jamais songé à en découvrir le mécanisme. Ce dernier était assez récent et pour cause. Les curiosités qu'il manifestait depuis quelque temps devenaient de plus en plus dérangeantes, alors qu'au début de son séjour dans la Locomotive il n'en avait que d'anodines, cherchant surtout à connaître le fonctionnement de l'ensemble et se moquant bien de Floa Sadon, par exemple. Les recherches la concernant étaient récentes, mais les interdits étaient très vite apparus. Cependant, deux semaines auparavant les réponses prenaient un peu plus de temps. Donc, il y avait eu aménagement du filtrage qui aujourd'hui était très efficace.

— Nous comprenons que la lecture et la vision de cette histoire ne vous attirent guère. Nous pouvons, si vous le désirez, faire une synthèse des principaux événements qui ont jalonné la route de votre cher père.

— Une synthèse qui éliminera les détails les plus intéressants. Je voudrais savoir quel homme il était alors, pour le comparer à celui que j'ai connu. Le séjour dans le Bulb l'avait, aux dires de ceux qui l'accompagnaient, complètement métamorphosé, et je n'ai connu que cet homme-là.

— Nous ne vous cacherons pas que rapporter tous les détails d'une vie aussi riche nécessiterait un travail qui s'étendrait sur des mois, peut-être des années. Il faudrait puiser dans des sites extérieurs, peut-être disparus, la Transeuropéenne a connu de tels bouleversements...

— D'ores et déjà je voudrais savoir comment s'est terminée l'histoire de la Transeuropéenne. Je ne comprends pas qu'elle ait pu disparaître au cours du réchauffement. On m'a dit que des révolutionnaires avaient pris le pouvoir, mais qu'ensuite ils s'étaient combattus et que de nombreuses baronnies étaient apparues sur la concession. N'y avait-il plus d'actionnaires principaux, de dirigeants capables de reprendre les affaires publiques en main ?

Cette fois, en abordant l'historique des dernières années de cette Compagnie, il les prenait au dépourvu. « Les », c'étaient les différents ordinateurs chargés de regrouper leurs références pour lui répondre, et il sentit que quelque chose clochait quelque part. Peut-être l'une des réponses destinées à se fondre dans le magma définitif que réciterait Mylord accrochait-elle quelque peu. Il cliqua sur les différents sites des ordinateurs au travail, dans l'espoir de découvrir lequel venait de commettre une bétise. Le système était tel que lorsqu'ils fournissaient leur synthèse, ils ne pouvaient en même temps sauvegarder leur dernière suggestion. Ce n'était que lorsque la sentence de la censure tombait qu'ils rectifiaient aussitôt.

Mylord se mit donc à débiter ce qu'on venait de lui fournir, mais les yeux rivés sur l'écran, Kurty découvrit que le gros ordinateur central était le responsable d'une telle entorse aux règles de la censure. Il avait même laissé en plan tout un texte extrait de sa mémoire profonde, qui comportait une dizaine de lignes, neuf et demie exactement. Il fallait faire vite et en même temps écouter Mylord pour pouvoir lui répondre. Il l'avait habitué à lui renvoyer des formules souvent acides, persiflant sans cesse sur ce qu'il entendait, et s'il se montrait trop vague ou trop poli, les organes de censure auraient des soupçons.

Il essaya en vain d'enregistrer ce texte qui se rebella. Pas fous ces ennemis informatiques, ils ne cessaient de veiller à leur sécurité, même si parfois il y avait quelques ruptures. Il n'eut qu'une solution, celle d'imprimer ces neuf lignes et demie, mais ce serait dangereux à cause du léger ronron de l'imprimante. On n'avait guère fait de progrès dans ce domaine et il ne devait pas oublier que l'équipement de la Locomotive datait d'une trentaine d'années.

— Qu'imprimez-vous ? demanda soudain Mylord.

— J'ai appuyé par erreur sur l'icône de commande mais je vous en prie, continuez de votre douce voix de m'intoxiquer de vos propos.

Mylord protesta mollement, sans nuances de méfiance preuve qu'il avait eu assez d'à-propos pour, une fois encore, l'envoyer plus ou moins gentiment paître. En face de lui, il voyait sortir de l'imprimante la feuille suivie de plusieurs autres. Par erreur il avait cliqué sur dix exemplaires.

CHAPITRE 23

Il fut le premier surpris d'avoir presque la primeur de cette rumeur qui dans la journée et dans les jours suivants allait enfler, grossir démesurément, mais ne crèverait pas comme un ballon d'essai.

Le petit déjeuner était servi dans le wagon même de Maljory, dans le petit salon, alors que les repas se prenaient au mess des gradés maîtres. C'était un élève Aiguilleur qui les servait généralement, un garçon déjà figé dans son rôle et dans la certitude d'appartenir à une élite. Mais ce matin-là ce fut un jeune homme inconnu qui apporta le plateau. Il paraissait bouleversé et lorsque Gislake lui demanda des nouvelles du titulaire, il se mit à frissonner bizarrement.

— Manakel ? Il est malade. À l'infirmerie.

— Mais hier il m'a paru en excellente santé. C'est vous qui le remplacez momentanément ?

— Peut-être pour un certain temps, voyageur. Manakel est vraiment hors d'état de travailler et il est sous sédatifs depuis cette nuit.

— Il a eu un accident ?

— Non, voyageur. Il était de garde et il a cru...

Il se tut et commença de placer en face de Gislake le contenu de son plateau. En général, Maljory préférait se rendre au mess pour une première rencontre avec ses collaborateurs.

— Il était de garde cette nuit, dites-vous ? Aurait-il été agressé ?

— Il a été pris d'une crise de folie... Exactement, il a eu des hallucinations, visuelles et auditives.

Gislake soupçonna une affaire très grave et joua la désinvolture.

— Bah, il a dû s'absenter pour aller courtoiser une petite Indienne, et comme excuse il n'a trouvé que cette explication, dit-il sans regarder le garçon.

— Oh, voyageur, on ne peut pas dire de telles choses de Manakel. Il n'y a pas plus sérieux et il sera promu avec les félicitations au grade d'Aiguilleur de

seconde classe. Enfin, il l'aurait été s'il n'avait fait ce récit incohérent.

Dans la nuit, Gislake avait eu l'impression que Maljory, qui occupait la suite voisine, s'était levé, mais il avait pensé que l'ingénieur général avait décidé de faire une inspection inattendue des services de sécurité. Depuis que la patrouille chargée de veiller sur la carcasse du dirigeavion avait été mystérieusement envoyée à l'autre bout de la caverne, il se méfiait et c'était normal. Depuis l'arrivée d'Ann Suba dans cette base d'ateliers de réparations, Maljory était assez préoccupé, comme si tout n'allait pas selon son gré avec la vieille scientifique. Pour sa part, Gislake n'avait eu aucun rapport avec elle, mais il savait que bientôt ils travailleraient ensemble si elle acceptait de participer à la rénovation de l'appareil.

— On l'accuse de quoi exactement, votre copain ?

— De sacrilège et de profanation, car il est allé raconter au chef de la garde de nuit que notre vénéré Maître Suprême lui était apparu pour lui murmurer à l'oreille qu'il était de retour parmi nous.

Il paraissait indigné.

— Je suis très en colère contre lui. Pourquoi notre vénéré chef aurait-il besoin de tels subterfuges, alors qu'il peut venir ici sans se cacher quand il veut ?

Ce jeune élève ignorait que Lascasas était supposé mort, ayant disparu dans l'Amazonie.

— C'est pourquoi il faut qu'on le soigne. Il a dû perdre la tête et quand on veut devenir Aiguilleur, on ne se permet pas de raconter de telles horreurs.

— Bien entendu, approuva Gislake, plus qu'intrigué.

Dans la journée il comprit que la rumeur se répandait à tous les niveaux, car jamais il n'y avait eu autant de petits groupes pour discuter à voix basse, avec cependant une grande passion. Jusqu'à ce que Maljory interdise la réunion de plus de deux personnes et que des patrouilles plus nombreuses soient chargées de veiller au respect de son ordre.

En fin d'après-midi, un planton vint le chercher pour le conduire chez voyageuse Suba où l'ingénieur général se trouvait également. Lorsqu'il pénétra dans la suite de la scientifique, il fut frappé surtout par le visage terreux de Maljory et la panique qui s'était emparée de son regard.

— Eh bien ! nous nous retrouvons, mon cher pilote, lança Ann Suba. Je disais à notre hôte que vous étiez l'un des meilleurs.

Comme Maljory lui tournait en partie le dos, elle fit un clin d'œil à Gislake. Une allusion à la rumeur ? À l'apparence pitoyable de l'ingénieur général ?

— Nous allons juste faire un petit tour d'horizon, dit enfin ce dernier.

Il bégayait un peu, comme lorsqu'il avait bu.

— Je suis effondrée, dit Ann, d'avoir découvert dans quel état se trouvait ma chère création.

Elle y allait fort, elle n'était pas seule pour dresser les plans, surveiller leur exécution, pratiquer des essais.

— Je savais qu'on allait me parler de dirigeavion mais je ne pensais pas trouver l'épave de ce dernier. J'aurais refusé d'en construire un second, toutefois je suis prête à participer à la réparation de celui-là. Et je voudrais que nous collaborions, mon cher pilote, car plus que personne vous connaissez les vertus et les défauts de cet appareil.

À côté d'eux, Maljory paraissait plongé dans une hébétude totale dont il émergeait avec des frissons, se demandait ce qui venait de se dire, jouait un temps l'homme attentif avant de se laisser absorber par des pensées qui paraissaient plutôt sinistres.

— Nous allons établir un premier bilan, puis dresser la liste de tout ce qui sera nécessaire pour notre travail.

CHAPITRE 24

Parce que sa combinaison ne protégeait pas suffisamment Fleur du froid de ces hautes altitudes, Jdriège en vola une appartenant à un maître Aiguilleur, et dès lors elle reprit tout son allant, maintenant qu'elle avait bien chaud. Ils avaient voyagé dans des trains de marchandises d'une lenteur exaspérante, dans des wagons délabrés non isolés. Ils ne mangeaient que très peu et Jdriège, privé depuis trop longtemps de graisse et de viande de phoque, disait qu'il perdait de ses forces. Mais n'empêche, il était capable de rattraper un train en marche en la portant dans ses bras et de se hisser à bord. Il appréciait l'air glacé de ces sommets vertigineux, cependant, même si la nourriture lui déplaisait. Il avait un sens extraordinaire pour choisir les convois qui descendaient vers le sud, et depuis leur départ ils avaient dû franchir deux mille kilomètres. Déjà les voies amorçaient des plongées inquiétantes vers des vallées encaissées, encore situées à trois mille mètres, mais ils en avaient terminé avec les six et sept mille. Elle ne savait pas comment ils parviendraient à rejoindre la Patagonie occidentale et Reiner, car les relations ferroviaires s'interrompaient à hauteur du 45^e Sud environ, dans une région disputée âprement par les deux parties en présence, la Caste et les Patagons.

La pensée de son père seul dans la carcasse du dirigeavion, en proie à sa folie des grandeurs, la harcelait jour et nuit, mais elle ne pouvait regretter de l'avoir quitté. Elle s'épuisait à essayer de le ramener sinon à la raison, en fait il ne l'avait pas perdue, mais à une réalité plus concrète, moins épique. Car Lien Rag cultivait de plus en plus ce genre, comme si la vie qu'il menait jusque-là lui paraissait trop insipide pour être vraiment acceptée. Il avait failli mourir en allant s'incliner sur les tombeaux de l'Antarctique, ceux de son fils Jdrien, de la mère de ce dernier, Jdrou devenue déesse, et ensuite il avait décidé de s'emparer de Lascasas, n'étant même pas certain d'avoir réussi. Il avait accepté que périssent de nombreuses personnes, qu'un cargo soit coulé, son dirigeavion perdu, et que les recherches le concernant aient entraîné une guerre contre la Caste des Aiguilleurs du Sud. Lorsqu'elle lui faisait le bilan de ses folies, il paraissait complètement indifférent. Elle se demandait alors si elle avait vraiment connu son père. Durant tout le temps où elle avait partagé sa tanière dans l'épave, il avait été un étranger pour elle. Un jour elle avait évoqué sa mère et il l'avait regardée, interloqué, comme s'il ne se souvenait plus d'elle. Elle avait dû insister, lui rappeler que celle-ci était la demi-sœur de Liensun. Née de la même mère, mais d'un père inconnu.

Autre chose la bouleversait, la pensée qu'une fois en Patagonie, Jdriège

s'en irait rejoindre les siens. Elle savait qu'il ne pouvait vivre loin d'eux et qu'elle ne pourrait jamais accepter de partager la vie des femmes de là-bas. Outre l'attrance physique, le besoin d'être protégée dans ses bras puissants, de plonger son visage dans sa fourrure si douce, elle aimait communiquer par la pensée avec lui car l'essentiel était dit, le superflu banni, et cette conversation sèche correspondait à sa personnalité éloignée des fioritures. Nul besoin avec Jdriège d'artifices stupides pour exhiber une féminité de façade. Lui n'en avait pas besoin pour l'aimer. Elle savait qu'il souffrait de leurs différences de milieux naturels. Jamais aucun des deux ne pourrait s'acclimater au biotope de l'autre, même avec des cryohormones, même si la science médicale faisait un miracle. Il n'y avait pas que le froid et le chaud, mais les divergences sociales. Elle ne pensait nullement que son monde à elle valait mieux que celui de Jdriège, mais seulement voilà, c'était le monde qu'elle avait toujours connu. Ce qui existait entre eux, c'était une fascination prodigieuse qui leur faisait tout oublier, et si l'on avait prononcé devant elle le nom de Kurty, elle aurait peut-être eu une moue d'ignorance. Cette fascination confinait à la magie avec ce langage mental constant, cet unisson de pensée. Si l'un d'eux ouvrait la bouche pour une exclamation, juste une syllabe, il libérait un vacarme intolérable. Ils en restaient confus, inquiets, regardaient autour d'eux comme si leur environnement venait d'être profané.

Ils attendirent deux jours complets dans une station automatique de montagne. Ne passaient que des express de voyageurs rapides qu'ils ne pouvaient prendre au vol. Et les rares trains de marchandises remontaient vers les Andes au lieu de redescendre vers les plateaux du Neuquén. Des vigognes, sauvages, elles, et non des lamas apprivoisés, les flairaient de l'autre côté des rails et s'attardaient par curiosité.

À bout de patience, Jdriège, qui ne tenait pas en place, découvrit un signal en contrebas qui indiquait une petite voie desservant une ancienne mine. Quand il revint la chercher, il avait dans sa main des pépites de bornite, minéral naturel du cuivre dans ces régions. Le signal était maintenant au rouge et les express devraient donc s'arrêter. Ils descendirent jusque-là et attendirent, cachés dans la montagne. Les fourgons des trains de voyageurs n'étant pas chauffés, ils étaient généralement vides. Le chef de train devant endosser sa combinaison pour les visiter y rechignait souvent.

Lorsqu'un convoi ralentit et stoppa, ils s'y installèrent, trouvèrent un emplacement au milieu des containers où ils seraient parfaitement cachés. Au passage, la jeune femme aperçut des valises avec des étiquettes de destination et communiqua mentalement la bonne nouvelle à Jdriège.

— Le terminus est Corcavado et je sais où ça se trouve, en face de l'île de Chiloe. Si nous pouvons trouver un bateau, nous pourrions nous faufiler parmi les mille et une îles de la côte Ouest, jusqu'à ce que nous trouvions un port

patagon.

CHAPITRE 25

Comment pouvait-elle se retrouver seule dans cette salle à manger austère que Lien Rag avait meublée en sombre avec des tentures sans fantaisie, face à deux hommes qui avaient été ses amants. Lienty, élégant, le visage rasé, s'était doté d'une personnalité à mille lieues du personnage un peu fruste qu'il jouait quand il n'avait pas ses jambes, traîne-wagon ou clochard ferroviaire errant de station en station à la recherche d'un lieu mythique, Concrete Station. Lienty, lorsqu'il se faisait appeler Gus, diminutif de Ragus, vivait dans une ferme d'élevage sous serre, proche du Gouffre aux Garous. C'était là que Lien Rag l'avait connu, alors qu'il n'avait jamais rencontré ce cousin d'une branche collatérale. Lorsque son fils avait trouvé la mort dans ce gouffre, ancienne base spatiale pour des navettes, il avait tout abandonné pour descendre dans le Sud. Elle et lui s'étaient rencontrés dans des circonstances épouvantables. Ensemble ils avaient retrouvé l'endroit où Kurts, avant de rejoindre Lien Rag dans le Bulb, avait caché sa Locomotive pirate. Et c'était là que cette moitié d'homme loqueteux, dépenaillé et hirsute, mais doté d'une intelligence exceptionnelle l'avait troublée. Elle ne se cachait pas que sa nature perverse se nourrissait de ce genre de tentations. Elle essaya de penser à autre chose, mais ne pourrait jamais oublier le torse poilu, les deux moignons et, entre, la virilité extrêmement exubérante.

— Veux-tu de ce vin ? demanda Liensun pour la deuxième fois.

Elle le regarda surprise et il sourit.

— Tu rêvais ?

Étaient-ils là tous les trois à remuer leurs souvenirs érotiques communs ? Elle n'aurait jamais dû revenir dans cette maison en l'absence de Lien Rag, et descendre dans un hôtel ou un traintel.

— Lienty et moi, nous nous rendrons demain dans la Nouvelle-Amsterdam qui est désormais le départ d'une nouvelle ligne qui remonte vers l'Africana. Nous avons deux cents kilomètres de banquise devant nous, mais il en faudra vingt fois plus pour atteindre ce continent.

— Peut-être moins, fit Lienty, mais je n'ai jamais mesuré cette distance.

Il regardait Yeuse avec une lueur amicale dans les yeux. Elle ne lui connaissait aucune amie, ne pensait pas qu'il fasse appel à des prostituées. Lien Rag lui avait dit que dans le Bulb il y avait des filles sauvages assez

faciles qui se donnaient pour un peu de nourriture. Il y avait Grathe, également, qui avait l'apparence d'une fille jeune au début de sa relation avec le docteur Isaïe. Mais un jour Lienty avait découvert qu'il s'agissait d'un garçon et en avait été profondément choqué. Lien Rag disait de son cousin qu'il était d'une morale insoupçonnable, mais il ignorait que sous l'apparence de Gus il l'avait fait crier de plaisir et qu'elle avait répondu sans dégoût à toutes ses invites. Le plus étonnant était qu'eux trois qui partageaient des secrets concernant le monde entier, le dernier en date et non le moindre concernant ce X dans l'île des Messieurs, gardaient profondément en eux les plus intimes. Elle n'avait jamais dit à Lien qu'elle avait couché avec Gus et avec son fils, et à son tour il lui avait caché d'autres aventures. Ils vivaient dans l'unisson face aux bouleversements extérieurs, mais se repliaient ensuite sur leurs vices. Le mot qui lui aurait paru exagéré, du temps où elle se voulait femme libre, lui convenait assez. Parce que sa nature, de plus en plus dérobée, cultivait les souvenirs les plus osés, faute de pouvoir les renouveler. Ces deux-là la tentaient encore, Liensun beaucoup plus que Lienty, peut-être à cause de sa jeunesse relative, mais la crainte que son vieillissement fût trop évident lui était insupportable. Lien Rag avait connu chaque étape de sa course vers le bout de sa vie. Il avait caressé, embrassé ses faiblesses de plus en plus accentuées, et elle-même avait dû par des déploiements d'ingéniosité érotique le soutenir pour qu'il parvienne à ses fins. L'un et l'autre pouvaient sinon s'en amuser, ce n'était pas vraiment drôle, mais du moins traiter leurs misères sexuelles avec humour. C'était impossible avec ces deux-là. Peut-être que Lienty, comme son cousin, n'avait plus la fougue de sa maturité, mais Liensun devait encore triompher aisément. Ayant plaqué sa bergère, avait-il une autre liaison ou profitait-il seulement de rencontres ? Elle savait que tout à l'heure, dans son lit, elle s'attarderait complaisamment sur leurs souvenirs communs, mais si le garçon osait faire irruption dans sa chambre elle en serait effarouchée. Tout aussitôt elle se traita de présomptueuse. Elle n'intéressait plus ni l'un ni l'autre, alors qu'elle avait pour l'un une émotion nostalgique.

— Nous croyons savoir, dit Lienty, et quand je dis nous c'est pour joindre à moi d'autres personnes, que l'épave du dirigeavion a été convoyée vers les Andes, mais qu'il y aurait plusieurs dissidences dans les rangs de la Caste.

— Preuve que Lascasas a disparu ou est considéré comme mort, fit Liensun, toujours aussi rapide dans ses déductions.

— Ne te hâte pas trop de conclure, lui dit Lienty, et X n'est certainement pas le Grand Maître. On dit que les seules photographies existant de lui n'auraient été divulguées qu'en un tout petit nombre d'exemplaires. Les seuls qui auraient eu la faveur de les recevoir seraient des héros de la Caste. Et ce mot de héros peut s'appliquer aussi bien à celui qui a fait un exploit dans n'importe quel domaine, qu'à celui qui a su le mieux courtiser le dictateur. Et c'est celui-là le plus estimé. Ces photographies seraient reproduites, selon les

mérites, dans un alliage inconnu à base d'argent pour les moins valeureux, et d'or pour les autres. On parle même de sertissage en pierres précieuses. Mais c'est juste un bruit qui court depuis que le Grand Maître a disparu.

— Donc, les rares clichés que nous avons pu voir, les portraits à la plume, auraient été copiés sur ces photographies-là ? demanda Yeuse.

— Les originaux servent à la fois de passeport et de carte de crédit. Je ne fais que vous rapporter ce que j'ai appris. Le porteur de cette distinction peut se pavaner aux yeux de ses camarades, surtout s'il détient celle en or.

— Et, demanda Liensun, tu vois dans cette attribution de médailles une explication autre sur la disparition de Lascasas ?

— Il n'y aurait pas mille portraits reproduits sous forme de cartes passepartout. C'est-à-dire que moins de mille Aiguilleurs connaissent le visage de Lascasas. Ce qui éclaire le désordre actuel de la Caste, la formation de factions, de dissidences. La personnalité qui a pris sur elle d'aller chercher l'épave du dirigeavion est un ingénieur général portant le grade de Grand Maître en second. À ce propos, je précise que dans la Caste du Sud les Grands Maîtres en second ne seraient pas plus d'une demi-douzaine. Cet ingénieur général se nomme Maljory, et Gislake est son collaborateur immédiat. Ils ne se quittent pratiquement jamais. Il semble que l'Aiguilleur se méfie tout de même du pilote et de son ralliement spontané à la Caste.

Yeuse, qui se taisait, réalisa soudain que Lienty et Liensun évoquaient toutes sortes de possibilités au sujet de la Caste, mais n'avaient pas fait une allusion sur le sort de Lien Rag.

— Tout cela est peut-être intéressant pour vous, dit-elle, la voix amère, mais pouvez-vous me dire ce que Lien est devenu ? À moins que l'un et l'autre n'éprouviez quelque hésitation à envisager qu'il fût vivant ?

Liensun se vit tout de suite concerné, à cause de cette nonciature installée dans la capitale des Kerguelen. Il prit une attitude boudeuse, comme du temps de ses seize ans. Furtivement elle pensa qu'à cet âge-là il avait été séduit par Ann Suba, prise de folle passion pour lui.

Lienty qui avait fait le maximum pour son cousin, allant jusqu'à engager une guerre contre la Caste, ne se sentait pas accusé d'indifférence ni d'atermolement.

— J'en suis arrivé à certaines pensées, je n'ose pas encore parler de conclusions, mais il n'y a pas d'autres explications. Je fais surtout référence, dans mes déductions, à tout ce mystère qui entoura le crash puis l'échouage du dirigeavion sous les masses de troncs d'arbres, à la façon dont X fut remis

à Fleur et à l'équipe médicale, sans beaucoup d'explications et sans donner un seul détail sur Lien, mon cousin.

— Il serait en vie, selon toi ? demanda Yeuse, voyant du coin de l'œil que Liensun jouait l'indifférent.

— Oui, il serait vivant et se serait caché dans le dirigeavion. Avec l'intention de ne pas abandonner l'épave, certain que les Aiguilleurs ont l'intention secrète de la réparer.

— Ce Maljory a peut-être une tout autre intention, celle de la brûler dans un autodafé qui lui ralliera toutes les factions et rétablira la Caste dans son unité.

— C'était un risque à courir, effectivement, continua Lienty qui ne s'en laissait jamais conter et qu'on ne pouvait détourner de ses explications, mais Lien est doté d'un pouvoir de prémonition. Je l'ai souvent constaté et je ne pense pas que toi, Yeuse, tu me démentiras.

— C'est vrai, mais ce pouvoir est-il toujours en état ? Jadis je l'ai vu se lancer dans de folles réalisations comme le viaduc du Kid en travers de la banquise du Pacifique, je l'ai vu aussi se lancer dans la construction de ces monstrueux ice-tankers pour le transport du fuphoc, mais lorsqu'il s'est rendu sur les tombeaux de Jdrien et de Jdrou je ne pense pas qu'il ait eu la moindre prémonition d'en sortir vivant.

— Moi si, affirma Lienty. Il voulait tester le sentiment de Jdriège à son égard et en définitive, il a gagné. Lien est ainsi, il teste la résistance des gens, la mienne, la tienne, Yeuse, et aussi la tienne, Liensun, et je vous mets en garde contre toute tentative qui aurait pour but de détruire ou d'oublier ses décisions. S'il revient, il jugera notre fidélité, notre affection à l'aune de ce que nous aurons fait pour continuer dans sa voie ou ce que nous aurons essayé d'accomplir contre.

Cette fois, Liensun ne put jouer l'impassibilité et il se leva.

— Si tu remets en cause mes propres décisions, je ne poursuivrai pas cette discussion. J'avais besoin de relancer l'économie locale et les Néos m'en ont donné les moyens en échange de cette nonciature. Je n'avais aucune raison de patienter en attendant le retour d'un père qui se moque bien de nous tous quand il se lance dans ces aventures mirobolantes. Depuis quelque temps il a, je pense, le goût de l'échec, et je sais de quoi je parle puisque je l'ai en quelque sorte cultivé moi-même, en croyant que mon avenir était dans l'élevage des moutons. Il a souhaité que je devienne président à sa place, je le suis et j'entends l'être pleinement. Si mon père est vivant j'en suis le premier heureux, mais je ne crains pas son retour. Il fallait bien gouverner durant ces

semaines d'absence et s'il a édicté un ou plusieurs oukases je ne suis pas forcé de les respecter. La nonciature est à Cooktown et elle y restera. J'ai quand même réussi à me rabibocher avec Léonora Cabana, la présidente de la Patagonie orientale. Elle est venue me voir et je lui ai rendu sa visite.

Yeuse sursauta.

— Et tu n'as pas daigné faire le détour par Channel Drake que je gérais à la place de Lienty ?

— Désolé, mais j'étais pressé.

Léonora Cabana, bien sûr, la femme fatale qui savait se servir de ses arguments de charme pour parvenir à ses fins.

— Nous avons signé plusieurs traités et notre industrie de glisseurs est assurée d'un avenir radieux, je ne vous le cacherai pas. Nous aurons des marchés importants, car les armateurs chinois aimeraient trouver une concession de ces véhicules à Magellan Station même, pour éviter le détour jusqu'ici.

— Quoi ! s'exclama Yeuse, tu vas ruiner notre trafic maritime ?

— Les capitaines trouvent que notre chenal d'accès à travers la banquise côtière est trop long et leur fait perdre du temps. Depuis, le port est encombré et le déchargement des marchandises ne s'effectue qu'après une certaine attente.

— Si tu détournes les acheteurs de glisseurs vers Magellan Station, tu entraîneras tôt ou tard le départ de Chalazy avec ses ateliers pour la Patagonie orientale.

— Pourquoi la concession ne s'installerait-elle pas dans le Channel Drake ? suggéra Lienty. Ce serait chez nous et un moindre mal. Nous disposons d'une série de bassins vides qui pourraient attirer pas mal de cargos.

Depuis quelque temps, Yeuse soupçonnait le cousin de Lien Rag d'envisager sinon l'indépendance de son territoire mais une plus large autonomie. Durant son intérim elle avait eu forcément le loisir de parcourir des documents et s'était rendu compte que Lienty oubliait assez souvent d'en référer à Cooktown pour certains contrats, certaines conventions. Pendant des années, Lienty avait donné au monde entier l'image du cousin fidèle, du mentor, conseiller bénévole de Lien Rag, mais depuis qu'il avait eu l'idée de percer ce canal de liaison sur la banquise du passage de Drake, il n'était plus le même.

CHAPITRE 26

Non sans montrer sa mauvaise humeur, Maljory avait accepté que l'étude des plans de la partie aéronef du dirigeavion soit entreprise bien avant qu'Ann Suba ne reconstitue ceux de la partie aérostat. C'est-à-dire de l'ensemble qui concernait la possibilité de transformer l'hydravion en dirigeable, voire d'obtenir un mixte. Elle s'était montrée intransigeante à ce sujet, disant que si l'on parvenait à un accord sur la réparation de l'épave, elle entreprendrait ensuite de dresser les plans suivants.

— Mais les filtres à hélium sont sérieusement endommagés. Pourrez-vous les reconstruire ?

— Sans le moindre doute, en apportant même quelques améliorations.

Parfois Maljory les laissait seuls, mais sachant que des micros et des caméras indécelables les surveillaient, ils se montraient extrêmement prudents. Pourtant, lorsque Ann Suba sortait pour fumer une cigarette, il l'accompagnait sur le quai et là personne ne pouvait surprendre leur conversation.

— Vous êtes au courant de la rumeur qui prétend que Lascasas est apparu à un jeune élève Aiguilleur et lui a même parlé ?

— Une apparition comme le faisait la Vierge Marie dans le temps ? Depuis je n'ai plus jamais entendu parler de miracles pareils, dit-elle avec mauvaise foi, car il y avait eu une demi-douzaine de ces apparitions, surtout dans les deux Patagonie très religieuses.

— Mais personne ne connaît son véritable visage remarqua-t-elle, comment cet illuminé a-t-il pu affirmer pareille chose ?

— Vous ne connaissez pas l'histoire des médailles ? En fait il s'agit plutôt d'une carte d'or ou d'argent que le Maître Suprême attribue aux méritants. Et Manakel l'élève Aiguilleur, en possède une car il a obtenu la meilleure note de tous les temps au concours d'entrée à l'école des Aiguilleurs. Cette carte comporte le portrait de Lascasas. Nul ne doit le voir en dehors du titulaire. Il peut s'en servir comme laissez-passer en présentant le recto et comme carte bancaire. La sienne est en argent et s'il continue à faire des étincelles, il en aura une en or. C'est le garçon qui me sert le petit déjeuner qui m'a appris ces détails que j'ignorais.

— Quelques portraits ont cependant circulé en Patagonie et aussi aux Kerguelen, me semble-t-il.

— Peut-être d'après la carte trouvée sur un Aiguilleur mort durant les guerres de ces deux pays contre la Caste.

Mais comme la rumeur paraissait en voie d'extinction, elle aborda un autre sujet, voulant savoir pourquoi il avait déserté pour rejoindre la Caste. Et elle insistait aussi pour savoir ce qu'était devenu Lien Rag.

— Je n'ai pas déserté. J'ai essayé de sauver ma peau et je suis tombé sur une petite station ferroviaire dont le responsable a prévenu la police de la Caste, c'est tout. J'ai dit que je voulais devenir Aiguilleur et apprenant ma qualité de pilote, Maljory m'a pris avec lui.

— C'est un dissident ? La Caste me paraît avoir subi un tremblement de terre qui la fissure de toutes parts en une multitude de factions. Pourquoi Maljory est-il prêt à défier la CANYST et aussi Lascasas si celui-ci est encore en vie ?

— Je ne parviens pas à définir ses intentions réelles. Il veut un dirigeavion rénové, mais dans quel but ? Pour reprendre la suprématie du pouvoir, mais il risque de voir se détourner les plus âgés des maîtres principaux et des Grands Maîtres. Ou alors il compte se lancer dans la construction de plusieurs modèles pour envahir le Nord, la Panaméricaine. La liaison ferroviaire entre les deux hémisphères n'a jamais pu se réaliser. J'ignore pourquoi, mais il semblerait que l'Amérique centrale serait un obstacle, surtout l'ancien isthme de Panama.

Lorsqu'ils purent enfin visiter la carcasse du dirigeavion plus en détail, Ann Suba essaya de reculer cet instant. Sa première approche l'avait catastrophée et elle s'attendait au pire. Mais elle réussit à vaincre son chagrin et bientôt ils furent presque chaque jour sur les lieux. Très préoccupé, Maljory ne leur tenait pas toujours compagnie. L'interrogatoire de l'élève Aiguilleur Manakel se poursuivait sans relâche. Maljory estimait que le garçon lui cachait quelque chose et qu'il avait parlé d'apparition pour le mettre en difficulté vis-à-vis des maîtres et maîtres principaux qui l'entouraient.

C'est dans la profondeur de la carlingue, alors qu'ils se trouvaient sur le plus haut des ponts supérieurs, que Gislake lui fit part des fantasmes de Maljory.

— Il croit que Lascasas se cache dans la double coque. Il m'a même montré des clichés aux infrarouges qui représentent, mais avec le flou que ces procédés ne peuvent empêcher, le profil d'un homme avec une sorte de bec d'aigle assez prononcé. Je ne devrais pas parler de fantasmes, sauf en ce qui

concerne Lascasas, mais de la présence d'une ou plusieurs personnes dans la double coque. L'isolant a été creusé de galeries qui permettent de se déplacer à quatre pattes, parfois. Pour ma part j'envisage une autre hypothèse au sujet de ces présence.

Elle regardait les cloisons, mais ne paraissait pas effrayée.

— Une autre hypothèse ?

— Possible qu'un ou deux rescapés du crash s'y soient caché pour une raison que j'ignore.

— Keverny ?

— Pourquoi pas ? Ou bien...

— Lien Rag ?

Il soupira :

— Je n'ai aucune preuve, mais si quelqu'un avait intérêt à ne pas quitter cet appareil, c'est bien lui, n'est-ce pas ? Il y était très attaché.

CHAPITRE 27

Durant la nuit succédant à sa découverte de la tête tranchée de Kwantu, elle persista dans l'idée de fuir China Voksal et de trouver un cargo qui la ramènerait à Punta Arenas. Elle rendrait l'argent à la directrice du cabinet de Reiner et demanderait l'asile politique. Elle ne pouvait poursuivre sa mission au milieu de gens capables d'assassiner un homme, parce qu'il a un projet qui déplaît à une caste, quelle qu'elle soit. Pas forcément la ferroviaire des Aiguilleurs, mais plus sûrement celle des propriétaires de l'EEC, les Kalami. La sirupeuse Tsi-Nan, avec sa dentition minable et ses yeux de gazelle effarouchée, était bien capable d'envoyer ses tueurs où ça lui chantait.

Le lendemain matin, n'ayant dormi qu'une heure, elle absorba de grosses quantités de café pour se réveiller et pour retrouver son moral. Il lui fallait jouer encore plus fin que ces monstres-là, et d'abord elle ferait mine de se soumettre et accepterait les offres de Kunshan, même si elle avait l'impression de perdre à jamais une partie de son argent. Mais qu'importait, ce qu'elle voulait c'était contrer ces criminels, trouver le dépôt des dirigeables que le vieux Kwantu avait offert à son fils. Malheureusement, elle n'aurait plus d'instructeur ni personne pour lui apprendre les rudiments du pilotage. Elle avait espéré, en cas d'achat d'un de ces appareils, obtenir de Kwantu une formation accélérée.

Ce fut à cause de la visite que lui fit le directeur du palace qu'elle trouva une issue à ses problèmes. Il vint la trouver à sa table, demanda l'autorisation de s'asseoir en face, lui proposa un verre ou encore du café, mais elle refusa. Après mille courtoisies répétées, elle finit par comprendre qu'il désirait savoir si elle conservait encore sa suite pour un même laps de temps. C'est ainsi qu'elle découvrit que tout un mois s'était écoulé en pure perte. Mais tout aussitôt elle rectifia cette pensée pessimiste, se dit qu'au contraire elle avait beaucoup appris sur le pouvoir occulte de China Voksal et savait désormais quelles précautions prendre, qui était dangereux, qui faisait mine de l'être.

— Je vais vous quitter, dit-elle soudain.

Le directeur changea de couleur, de safrané il devint ocre.

— Quelque chose vous a déplu, le personnel a-t-il été négligent ?

— Je vous quitte, mais ce n'est pas pour m'installer dans un autre établissement. Je pars de China Voksal, je vais regagner la mer et embarquer

sur un cargo pour retourner dans ma Compagnie.

— J'en suis désolé. Peut-être n'avez-vous pas eu le temps d'apprécier tous les avantages de cette station. Savez-vous qu'elle est promise à un grand avenir et que le moindre investissement d'un dollar sera multiplié par dix l'an prochain, par cent dans cinq ans ?

— Je ne pense pas que cela me concerne, dit-elle.

— Voyageuse, vous avez encore deux nuitées avant la fin de votre réservation, je souhaite de tout cœur que vous renonciez à nous quitter.

C'était une dernière bouée de secours qu'elle lançait. Le directeur allait rapidement prévenir qui de droit et elle espérait que dans la journée, elle aurait un écho encourageant en réponse à cette fausse décision. Sinon elle quitterait vraiment China Voksal, sans trop savoir où elle irait. Mais elle ne comptait pas abandonner l'idée d'acheter ou de voler un dirigeable.

Elle sortit pour faire quelques achats dont elle remplit un sac, telle une personne qui avant de s'en aller emporte quelques souvenirs du pays. Elle se mêla à la foule des quais commerçants, essayant de savoir si elle était suivie ou surveillée, mais ne releva rien de suspect. Le soir elle dîna dans un restaurant réputé et prit une draine-taxi pour se rendre à l'opéra, sachant qu'elle endurerait un véritable supplice avec les chanteurs asiatiques et leur timbre qu'elle jugea insupportable. Quand elle vivait à Markett Station, on l'avait incitée à s'habituer à ces représentations, lui promettant qu'elle finirait par en découvrir le sens profond et la valeur artistique. Mais elle travaillait trop à cette époque pour perdre ainsi son temps à se cultiver.

Lorsqu'elle rejoignit son hôtel, elle s'attarda à tout hasard au bar pour prendre un verre, espérant toujours qu'un contact l'accosterait, peut-être même son ancien chef des coolies, mais rien de tel n'arriva et elle se rendit dans sa suite, démoralisée, certaine qu'on appréciait même son départ. Elle avait donc commis une erreur stupide en se fiant à son instinct et à sa chance habituelle, mais tout ça ne fonctionnait plus. Jadis elle flairait les affaires. Avant que celles-ci ne soient même en gestation, elle pouvait certifier à ses collaborateurs que telle possibilité allait s'offrir à eux, alors que la personne qui en serait à l'origine ne le savait pas encore elle-même.

Elle se coucha, essaya de regarder la télévision, mais ces films reconstitués d'après de vieilles bandes d'avant la glaciation étaient trop insipides et surtout utilisaient des décors qui n'existaient plus depuis deux mille ans, tels les fameux sites des westerns.

Sans même éteindre, elle s'endormit et rêva que quelqu'un la regardait. Elle ouvrit les yeux et découvrit Tsi-Nan, assise dans un fauteuil à côté de son

lit, qui lui souriait. Elle dut s'y reprendre à deux fois pour s'assurer que cette jeune femme ne portait pas son appareil d'orthodontie. De plus elle avait essayé d'être élégante et même sexy avec une robe qui moulait sa poitrine, et qui, fendue sur les deux côtés, découvrait largement ses cuisses. Celles-ci n'étaient pas trop maigres.

— C'est un amusement, une manie chez vous d'entrer sans qu'on vous y autorise dans les compartiments de ce train-palace ? Pour regarder les gens dormir ?

— Pourquoi pas ? C'est une fois égarés dans leurs rêves qu'ils révèlent leur personnalité profonde. Vous, vous avez un sommeil très sage. En réalité je suis actionnaire dans ce train et je dispose d'un passe. Je ne suis pas une habituée de ces intrusions, mais je voulais vous parler sans témoins.

Elle croisa les jambes plus que nécessaire et Songe fut certaine qu'elle ne portait pas de sous-vêtements. D'ailleurs cette robe collait comme une seconde peau à ses formes. Elle fut sur la défensive, avec un début de nausée à la pensée que cette fille puisse espérer d'elle une attention plus proche de la gaudriole que de la discussion sérieuse.

— Excusez-moi.

L'ennui, elle couchait nue, et dut franchir en toute hâte les cinq mètres qui la séparaient de la salle de bains sous le regard de cette fille équivoque. Elle se regarda dans le miroir, ne fit rien pour améliorer son apparence, ses yeux bouffis, ses cheveux en désordre, enfila seulement le peignoir du palace pour retourner à côté.

— Vous êtes vraiment belle, l'accueillit Tsi-Nan, la voix plus rauque que mielleuse. Dommage que vous vous soyez ainsi dérobée si vite à mon admiration. Vous avez un corps exquis.

Songe se demandait franchement si elle pourrait avoir avec cette fille des relations sexuelles. Elle avait eu parfois le coup de foudre pour quelqu'un de son sexe, mais une fois redevenue lucide regrettait ces abandons. Êtreindre cette garce pour parvenir à ses fins ? Passe encore avec un homme même hideux, mais pas avec Tsi-Nan. Et plus elle y pensait, plus elle était certaine que l'autre n'était venue que pour cela, après l'avoir fait languir toute la journée sans paraître se soucier de l'annonce de son départ.

— Vous aviez une communication à me faire ? demanda-t-elle en s'asseyant de l'autre côté du lit, ce qu'elle regretta, car avec ses draps défaits, la tiédeur imprégnée de son parfum habituel qui s'en exhalait, cela pouvait apparaître comme une invite, ou du moins une tentation. Lorsque Tsi-Nan se leva en soupirant, elle crut qu'elle allait carrément s'y allonger, mais non, elle

alla au bar, ouvrit ce dernier avec la clé spéciale.

— C'est sur mon compte. Une vodka orange ? Du champagne ? Chinois, hélas !

— Non, de l'eau simplement, murmura Songe, la gorge serrée. Tsi-Nan avait un corps de fillette un peu trop en avance pour son âge, mais pas plus. Bientôt elle la jugerait touchante dans ses tentatives de séduction. La robe fendue s'ouvrait en deux pans à chaque pas.

— Nous ne sommes pour rien dans la mort et la décapitation de Kwantu, déclara-t-elle, penchée vers l'intérieur du bar, exhibant une croupe maigrichonne. Il s'agit d'un acte isolé, d'une initiative privée. Vous devinez qui ?

Incrédule, ne disposant que d'un seul nom, Songe pensa que Tsi-Nan regrettait d'avoir frappé si fort et espérait se dédouaner en accusant son ancien chef des coolies. Elle ne répondit donc pas, la laissant se dépatouiller dans ses machinations tordues.

— Kunshan qui est en fuite, mais nous le retrouverons. Il craignait que vous ne lui achetiez plus ses kilomètres tonnes pour traiter avec Kwantu, l'imbécile.

Cet autojugement était réjouissant puisque l'imbécile c'était elle qui avait cru l'impressionner et redoutait qu'épouvantée elle ne quitte China Voksal. Tiens donc ! Mais alors ils, Tsi-Nan et ses véritables patrons, souhaitaient qu'elle reste dans la capitale ? À elle maintenant d'essayer de comprendre la raison d'un tel attachement à sa personne.

— Je suis désolée de vous voir partir, continua cette impudente, je vous trouvais si sympathique, et si attirante comme future amie.

— Je ne suis pas habituée, quand je rends visite à une relation d'affaires, à trouver sa tête sur un plateau en guise de bienvenue, répliqua Songe, et sachant que dans cette station on relève des dizaines de cadavres chaque nuit, je préfère gagner des régions plus paisibles.

— J'ai une proposition à vous faire.

— Honnête, je suppose ? demanda Songe sans paraître plaisanter.

L'autre fut interloquée par une pareille mise au point. Elle dut s'y reprendre à deux fois pour récupérer son souffle.

— Vous ne manquez pas d'à-propos, murmura-t-elle.

CHAPITRE 28

Elle avait débarqué à Salt Lake Station sans prévenir, et au lieu de pénétrer dans les laboratoires du ministère de la Recherche scientifique, elle avait choisi d'aller directement dans les compartiments réservés à Harold. Ses bagages déposés, elle commença d'examiner les lieux avec appréhension. Odela Sauvern se trouvait sur place depuis une semaine et disposait d'un single à l'autre extrémité du train ministériel, mais elle ne pouvait se permettre de l'inspecter.

Elle s'en voulait d'être aussi suspicieuse alors que son bon sens lui affirmait qu'Harold lui était fidèle et qu'il se consacrait à ses travaux, avant de jeter un regard prolongé sur une fille, même aussi désirable que la neurologue du train-observatoire.

Elle finit par admettre qu'elle se ridiculisait et décida de gagner les labos. La première personne sur qui elle tomba fut précisément Odela qui, des plaquettes de microscope à la main, passa devant elle sans paraître étonnée ou gênée, s'excusa et disparut sur la gauche. Son ami était dans le bureau du fond, la tête dans ses mains, et grogna, quand elle ouvrit la porte, qu'il avait exigé de ne pas être dérangé pendant deux heures.

— Excuse-moi, dit Louria, je ne savais pas.

Il releva la tête et sa joie éclata littéralement, dispersant d'un coup ses rides de souci, fleurissant sa bouche d'un sourire.

— Quelle bonne idée ! dit-il. Tu arrives à point. Je... Non, viens avec moi.

Ils sortirent par une porte donnant ailleurs que dans les labos et il lui prit la main, l'entraîna chez lui, referma la porte et la saisit à pleins bras pour la soulever de terre et la porter jusqu'à la grande couchette du dernier compartiment. Il l'y jeta littéralement en travers, commença de défaire sa combinaison.

Sa première pensée fut qu'Odela l'excitait au point qu'il ne pouvait plus se contenir, mais elle accepta l'aubaine, même si celle-ci devait s'avérer quelque peu frelatée. Plus tard il lui dit que depuis deux nuits il ne rêvait que d'elle et de leur habituel dialogue érotique, et qu'elle avait dû recevoir, sous forme d'ondes mentales, l'appel vibrant de ses sens. Elle voulut bien le croire et il lui prouva ensuite que vraiment il disposait d'un potentiel amoureux très

important. Elle essaya d'y voir la preuve qu'une Odela, voire une Olga, n'avaient pu entamer cette réserve.

— Ça n'avance guère. Impossible de réussir la transmission synaptique de l'influx nerveux en dehors d'un organisme vivant. Nous accumulons les échecs, nous ne parvenons pas à trouver sinon le produit, du moins l'astuce qui permettra de dériver cette transmission vers un circuit intégré ressemblant à ceux de l'informatique, mais sans électronique du tout. C'est une gageure qui peut nous demander des mois, des années. Est-ce vraiment envisageable ? Olga Tireligne a claqué la porte en criant que nous ne pourrions nous acharner sur une expérience contraire aux lois naturelles. Que nous commettrions un crime contre l'humanité si nous voulions aller plus avant. Bon, je lui ai envoyé mon père pour essayer de la calmer, sinon de la ramener à de meilleurs sentiments, mais depuis plus rien, même pas un mot de mon père. Elle doit le séquestrer pour user de lui à sa guise, ou bien il s'est caché loin d'elle. Mais ce n'est pas tout, Cristella est venue nous demander si par hasard nous n'avions pas vu Edgon Kowning. Mon père devait l'inviter au restaurant et passer ensuite la nuit chez elle, mais elle a attendu en vain.

Sans même s'en rendre compte, il racontait le tout de façon amusante et désarmait les soupçons de Louria qui voyait dans ces imbroglios scientifico-sentimentaux comme une réponse ironique à sa jalousie malade.

— Et Odela a un caractère de cochon, elle croit avoir trouvé la voie de la réussite mais exige qu'on lui paye de grosses indemnités de déplacement. D'après le gestionnaire, notre budget est déjà largement dépassé et il ne peut satisfaire cette demande. Elle a aussi des démêlés sentimentaux avec un ancien copain qu'elle pensait utiliser pour sortir le soir, mais il est marié. Il veut bien tromper sa femme durant quelques minutes, mais pas tout au long d'une soirée classique, avec théâtre, souper et traintel pour la nuit.

— C'est très réjouissant, dit-elle, et je comprends que tu te sois comporté comme un soudard dès que j'ai paru. Tu avais besoin de te casser les nerfs ?

— Oui, mais ce n'est pas fini, dit-il, en l'attirant sur lui et en lui chuchotant à l'oreille quelques suggestions.

Lorsqu'elle vit Odela, celle-ci était étrangement calme, comme si elle avait effacé d'un coup ses multiples déceptions. Ils déjeunèrent ensemble à la cafétéria du ministère et elle finit par déclarer, d'une voix sereine, que le principe d'un circuit intégré non informatisé, pour faire passer le flux nerveux, était à remettre en cause.

— Nous devons reconstituer un organisme sur le modèle d'un complexe vivant. D'abord en dimensions limitées avec la reproduction exacte de quelques cellules et de leur environnement, éventuellement un muscle

artificiel, un organe ou une glande. Nous avons besoin d'un anatomiste génial et je pense que les meilleurs devraient être choisis chez les médecins légistes. Ce sont eux qui connaissent le mieux le corps humain.

— Pourquoi pas un vétérinaire, protesta Louria avec une certaine ironie.

Odela la fusilla du regard.

— Voulez-vous quelque chose de hautement élaboré ou vous contenteriez-vous d'un organisme simplifié ? Dans ce cas il y a les amibes, mais vous obtiendrez un ordinateur pour enfant de trois ans, sans possibilité d'extension.

— Ne vous énervez pas, murmura Louria.

À la suite des démonstrations amoureuses d'Harold, elle éprouvait une grande et délicieuse fatigue favorable à tous les armistices.

Odela la regarda, regarda Harold et hocha lentement la tête.

— Je vois, dit-elle, quelque peu amère. Vous êtes arrivée à point pour l'apaiser, lui. Il devenait vraiment impossible et rembarrait tout le monde. Nous ne savions pas que c'était sa libido qui le tracassait autant que nos échecs répétitifs. Sinon nous aurions pu essayer de régler le problème nous-mêmes.

— Nous ? s'alarma Louria.

— Odela, les laborantines, moi à la rigueur. Après tout, il y a de plus mauvais moments à passer, non ?

Comprenant assez vite que cette fille connaissant sa propension à soupçonner une rivale en chaque femme se moquait d'elle, Louria éprouva soudain la plus grande satisfaction de sa vie. Et ce fut condescendante qu'elle rétorqua :

— Serais-je la seule et unique capable de remettre et l'ordre dans ses hormones ?

— Hé, n'y croyez pas trop. L'alchimie du plaisir, c'est quoi, une, deux minutes si l'on oublie le contexte sentiments. Certains, certaines ne vivent que pour ces deux minutes-là.

CHAPITRE 29

Ces gardes, leur nombre avait été doublé, ces détecteurs, ne servaient à rien puisqu'ils se concentraient tous, hommes et appareils, caméras, audiophones, infrarouges, analyseurs spectraux, évaluateurs de gaz, sur la seule carcasse, négligeant les parties extrêmes de ces wagons-chenilles. Ils étaient en plus grand nombre que nécessaire et grâce aux caissons inférieurs on pouvait aisément ramper, quitter l'épave sans se faire repérer. Ce que Lien Rag effectuait chaque nuit avec une intense délectation. Il s'amusait comme un fou et parfois pensait à sa fille, la sérieuse Fleur qui n'aurait pas apprécié ses facéties de gamin ou d'étudiant. Il dérobaît de la nourriture dans le mess, des boissons, et s'attardait même à tracer le nom de Lascasas sur les tableaux des menus. Le chef cuisinier qui arrivait toujours le premier chaque matin se hâtait de faire disparaître ces inscriptions, redoutant la colère de Maljory.

Lien Rag n'avait pas récidivé son apparition auprès d'un Aiguilleur pour se faire reconnaître et glisser quelques confidences. Ce garçon élève Aiguilleur, choisi précédemment, avait été une chance, car il portait sur lui une médaille avec le portrait de Lascasas et son témoignage avait eu quelque crédit.

Lien Rag avait éprouvé un choc lorsqu'il avait découvert qu'Ann Suba se trouvait dans cette caverne atelier. Il n'avait jamais pensé qu'un jour il pourrait la revoir, la sachant dans l'hémisphère Nord, passant de la Panaméricaine à une autre Compagnie, celle de ce Consortium des Bonzes créée sur les ruines de la Transeuropéenne et de la Sibérienne. Il avait cru comprendre qu'elle était assez libre de ses allées et venues, car à plusieurs reprises elle avait visité l'épave et lui, se déplaçant à l'intérieur des galeries creusées dans l'isolant en laine de roche de la double coque, pouvait, grâce à de minuscules trous, suivre ses évolutions. Elle avait vieilli, paraissait plus que son âge, mais il avait l'impression que son corps était encore ferme et désirable. Elle avait été l'initiatrice de son fils Liensun, malgré la différence d'âge, une amoureuse passionnée négligeant son travail, son mari, pour satisfaire sa passion. On avait dit que son époux ne s'était peut-être pas suicidé de chagrin, mais avait été assassiné par Liensun, et Lien Rag, refusant cette rumeur en tant que père, devait admettre que son fils n'observait pas toujours une conduite morale. Mais aurait-il pu commettre un crime par jalousie ou passion amoureuse ? Il ne pensait pas. Le moteur de Liensun, c'était l'argent et le pouvoir.

Il avait apprécié que Jdrège soit venu jusqu'à lui et aussi que sa fille l'ait

accompagné, même s'il avait encore plus apprécié leur départ. Il y avait trop de rigueur, trop de sérieux chez Fleur. Elle ne pouvait plus le comprendre, avec une telle différence d'âge. Il n'était pas un jeune père proche de ses préoccupations, il vivait les siennes avec la pensée que tout pouvait s'interrompre d'une heure à l'autre. Jeune, il s'était cru doté d'immortalité, certitude accrue par certaines révélations sur les Ragus et leur origine. Parfois, quand il était entre deux sommeils, il lui arrivait de croire que peut-être, outre le gène d'éveil qui lui avait permis de sortir de l'anesthésie où la Caste plongeait ses sujets, il disposait de celui d'éternité.

Il errait dans cette immensité souterraine avec une grande aisance, d'ombres en obscurités, car vers les dix heures les lampes perdaient de leur intensité, certaines même s'éteignaient. Maljory ne disposait pas d'une troupe importante pour la sécurité. Il y avait plus d'ouvriers, de spécialistes, de contremaîtres et d'ingénieurs que d'Aiguilleurs, d'où le nombre inattendu d'élèves Aiguilleurs chargés de la police, surtout la nuit. Ils patrouillaient par couples et sa rencontre avec cet isolé, auquel il avait montré son visage masqué, avait été fortuite.

Il ne savait que faire avec Ann Suba, lui apparaître sous l'apparence de Lascasas ou sous celle qu'elle connaissait bien de Lien Rag. Il préférerait patienter. Il savait qu'elle évaluait les réparations à envisager pour le dirigeavion dans sa version aéronef, et le rendre à nouveau opérationnel. Il avait surpris des conversations entre elle, Maljory et Gislake, au cours desquelles elle restait très évasive quant à reconstituer le système aérostat qui faisait la mixité de ce dirigeavion, lui offrant par là même des possibilités inouïes.

Il se demandait si Ann, en dépit de son vieillissement, serait capable de reconstituer de mémoire les plans du dirigeable. Il fallait imaginer les ballonnets, l'enveloppe, les filtres à hélium, le système d'alimentation informatisé pour l'harmoniser avec le fonctionnement de l'hydravion. Un travail considérable pour rétablir ces plans dans le moindre détail, des mois d'études et la nécessité de nombreux collaborateurs, dessinateurs, projectionnistes. Maljory pourrait-il facilement disposer de gens aussi qualifiés ? Il ne voulait pas trop dévoiler ses intentions, ce fichu ingénieur général, n'osait proclamer qu'il désirait posséder un dirigeavion pour disposer d'un moyen de persuasion efficace.

— Un hypocrite ou un Machiavel au petit pied, en tout cas un politique disposé à utiliser les moyens les plus vils pour parvenir à ses fins. Il avait besoin d'Ann Suba, et Ann Suba le rejoint. C'est la preuve qu'il sait comment séduire les gens. À moins qu'elle n'ait été contrainte ou forcée... Ou qu'elle n'ait plus tellement apprécié la vie dans l'hémisphère Nord, surtout dans l'Extrême-Septentrion.

Il errait donc chaque nuit, laissant des traces subtiles. Si le chef cuisinier effaçait celles laissées sur son lieu de travail, les autres étaient sûrement signalées à Maljory qui ne devait pas oser se demander ce qu'elles signifiaient. Du moins il le savait trop, lui qui pensait que Lascasas était présent dans l'épave depuis le début.

CHAPITRE 30

Il dispersa les feuilles de l'imprimante dans différentes cachettes, opérant avec la plus grande prudence. Chanceux, il avait obtenu par erreur dix exemplaires, et il pensait qu'en en sacrifiant ostensiblement la moitié, il en conserverait suffisamment pour étudier cette bévée échappée d'un ordinateur de la synthèse, spécialisé dans la recherche historique, et très certainement dans les événements les plus caractéristiques de la Transeuropéenne, Compagnie disparue. Son père Kurts avait dû rassembler une importante documentation informatisée, bien avant son départ pour l'espace, mais aussi par la suite. Il effectuait des voyages fréquents dans cette partie du monde, même s'il passait la plupart du temps sans trop s'éloigner de son ami Lien Rag. C'était en fouillant dans ses archives manuelles, on appelait ainsi celles que l'on consultait en les feuilletant, qu'il avait eu connaissance d'un dépôt d'hydravions placés en inclusion dans une résine spéciale pour affronter les froids les plus vifs. Les initiateurs de cette mesure de protection devaient croire que l'hiver nucléaire ne durerait que quelques mois, voire quelques années, et pensaient à terme récupérer intacts ces beaux appareils. Il n'en avait pas été ainsi, mais Kurts, lui, les avait retrouvés et c'était désormais sur leur modèle qu'on en construisait de récents. Kurts était passionné par le contenu des GID et des GED, et cherchait à devancer les autres chercheurs. Les trouvailles faites lui avaient permis de faire de la Machine un modèle unique d'avancées technologiques. Kurty avait appris le texte imprimé par cœur, mais préférait conserver quelques preuves mettant en cause le dérapage du système informatique.

Ce dérapage n'était pas grand-chose, mais la voix de synthèse avait marqué un quart de seconde d'hésitation lors de son habituel débit monotone. Il s'agissait d'une date erronée, une date vieille de dix-neuf ans. Kurty ignorait ce que représentait cette date. Mais pour l'instant il se trouvait face à une imperceptible fêlure du système de surveillance dans lequel il vivait, et il comptait bien l'agrandir, en faire une large ouverture où s'engouffreraient sa curiosité et sa soif de connaître certains secrets.

Pour donner le change, il passa plusieurs soirées à lancer son hologramme plasmatique dans les coursives de la Machine, et audace sans pareille le fit approcher de la porte de sa cabine. Bien entendu, ce zombie sans consistance ne pouvait frapper, mais il lui cria tout de même d'entrer et lentement le faux Kurty se vaporisa à travers le battant. D'abord sous forme d'un nuage, avant de commencer sa reconstitution intégrale. Il n'aurait jamais espéré un tel

résultat et restait sous le choc de l'émotion d'avoir assisté à ce phénomène extraordinaire de l'hologramme passant à travers une porte sous forme indistincte, avant de rétablir sa silhouette. Il ignorait comment les chercheurs avaient pu obtenir pareil prodige, se souvenant d'avoir lu que dans ses débuts un hologramme nécessitait un appareillage compliqué pour obtenir une image virtuelle en trois dimensions. Fini les caméras, les diffractions de la lumière, les angles précis. Le produit final s'était débarrassé de tout ça, avait conquis une certaine autonomie, du moins autant que le lui permettaient les doigts du manipulateur sur le clavier. Et pourtant, se souvenait-il, son propre hologramme avait été le sujet d'une scène sentimentale en compagnie de l'hologramme de Kurts, son père. Le temps de quelques secondes ils avaient échappé à leurs maîtres pour une étreinte affectueuse. Mais jamais plus la séquence ne s'était reproduite.

Il se leva et réussit à faire asseoir son double devant l'écran. Il vit les doigts diaphanes se poser sur les touches du clavier, cessa de respirer, attendant un miracle qui ne vint pas. Il demandait trop à ce poudroierement de particules tourbillonnantes. Il enregistra l'image reproduite par l'écran et d'un coup renvoya cet être sans vie dans son silo de conservation.

Il agrandit l'image au maximum, se rappelant que la matière, selon une série d'hypothèses, se composait de particules lancées à une vitesse dépassant l'imagination. Ce personnage irréel aurait-il été conçu de cette façon, sans que ses géniteurs aient justement pu atteindre la vitesse indispensable pour solidifier l'ensemble ? Qu'est-ce qui les en avait empêchés, qu'est-ce qui bloquait la créature au niveau plasmatique ? Il ne disposait pas d'une assez grande culture scientifique pour répondre et encore moins pour poursuivre cette expérience jusqu'au bout. Et enfin que serait le sosie, le faux clone qui en sortirait ?

Il préféra retourner à la bévée de l'ordinateur chargé de la recherche historique, et se concentra sur cette date erronée. Il pouvait résumer assez facilement les quelques instants, deux à trois secondes au cours desquelles le metteur en synthèse avait repris la déclaration de cet ordinateur. Pour simplifier il appela l'un, l'Historien et l'autre le Totalisateur d'infos.

L'HISTORIEN : Nous pouvons établir la chute définitive de la Compagnie Transeuropéenne à la date du 17 août 3990.

LE TOTALISATEUR D'INFOS : Erreur, erreur, rectifiez, rectifiez.

L'HISTORIEN : Erreur positive, DATE indéterminée en jours et en mois, mais déterminée en 3990.

LE TOTALISATEUR D'INFOS : Erreur annulée, réponse positive.

Déjà, ce terme de « chute » de la Compagnie Transeuropéenne lui apparaissait grandiloquent, tout juste digne d'un péplum de jadis. Et qu'importaient le jour et le mois, pourquoi pas l'heure tant qu'ils y étaient, ces deux-là qui paraissaient aimer se chicaner.

Ridicule peut-être, mais significatif, ça il le soutiendrait sans renoncer. Mais en quoi la disparition d'une Compagnie, à l'aube du réchauffement, pouvait-elle représenter un élément important, peut-être explosif ? Ces deux ordinateurs auraient dû se montrer complètement neutres, indifférents, débiter de l'information sans se soucier de sa véracité, du moment qu'on les en avait gavés. Cette précision sur la Transeuropéenne avait été incluse dans la mémoire profonde de l'Historien au moment précis où l'événement se produisait, compte tenu des délais de transmission, avec une tolérance de quelques jours de retard.

L'événement se trouvait donc dans la mémoire de l'Historien depuis vingt ans puisqu'on était en 4009. Et depuis, l'Historien, lorsqu'il reproduisait cette information, avait tendance à fixer le jour et le mois, mais entre-temps quelqu'un, seul un être humain pouvait corriger ces données, quelqu'un avait jugé indispensable de rayer le mois et le jour et de ne laisser disponible que l'année. Lorsqu'il avait opéré cette rectification, l'inconnu, peut-être son père, avait oublié que l'Historien pouvait disposer d'une source intermédiaire entre la mémoire profonde et l'immédiate. Un manipulateur avait dû autrefois décider que la boîte à déchets, la poubelle, pouvait être utilisée pour ce rôle de mémoire intermédiaire. À cause d'un accès plus aisé.

Ce fut une fois couché que l'évidence lui apparut. La personne, qui avait cru faire disparaître le jour et le mois de « La chute de la Compagnie Transeuropéenne », ne s'y connaissait pas beaucoup en informatique. Plus expérimentée, elle aurait dû également fouiller la poubelle pour rectifier ce qui la gênait.

Kurty ne croyait pas que c'était dans un réflexe de véracité historique qu'on avait fait disparaître le jour et le mois. Comme il l'avait déjà pressenti, ces deux précisions gênaient ce censeur, sans qu'il puisse encore s'expliquer pourquoi.

Il s'endormit, se réveilla avec une question : pourquoi l'Historien aurait-il gardé « sous le coude » cette date dans toute sa précision ? La réponse allait de soi, il travaillait sur la Transeuropéenne, peut-être sur son histoire.

Il s'assit dans son lit, essaya de se rappeler quelles suites d'événements avaient entraîné la disparition de cette Compagnie d'où son père Lien Rag, Yeuse, Lienty, étaient originaires. Il y avait eu des insurrections un peu partout à partir du moment où le pouvoir central n'avait pu répondre aux besoins les plus élémentaires, la nourriture, la lumière et aussi le chauffage,

car dans cet hémisphère, et surtout à la latitude des régions nordiques, le froid allait persister encore des mois. Des révolutions provinciales avaient éclaté, renversant les gouverneurs locaux, mais d'après ce qu'il avait appris, jamais ces différents groupes n'avaient pu s'unir pour former un seul gouvernement. Les idéologies étaient trop opposées, la plupart du temps.

— Maintenant, se dit-il dans un murmure, je dois tout de même me montrer plus ferme. Le pouvoir central était détenu par Floa Sadon, fille d'un gouverneur, et elle se montra intransigeante envers les séditeux, envoyant non seulement les forces de police mais les unités blindées de sa flotte. Les Aiguilleurs, solidement implantés dans la Compagnie, collaborèrent à la répression, mais finirent par l'abandonner à son sort lorsqu'ils durent se replier en Panaméricaine pour éviter que leur Compagnie ne connaisse un destin aussi catastrophique.

Il reconnaissait que dès l'instant où il avait compris que cette Floa Sadon était chère à son père, il avait eu de grands scrupules à désirer en savoir plus. Cet intérêt de Kurts pour cette femme l'avait poussé, en prévision de sa longue absence en compagnie de Lien Rag dans le satellite SAS, à verrouiller sa Locomotive avec pour nom de code d'ouverture celui de Floa Sadon. Il avait été un enfant pudique, détestant les histoires d'amour entre adultes, se doutant que certaines, éphémères, n'existaient que pour des raisons qu'il jugeait sordides à sept ans et jusqu'à sa préadolescence, liées seulement au sexe.

Fleur le traitait de psychorigide, une fois devenu lui-même adulte, et il reconnaissait avoir été renfermé sur lui-même, méfiant envers les émois amoureux, n'osant exprimer son désir pour la jeune fille. Et si peu à peu il se libérait de ses préventions, de cette carapace d'indifférence qu'il avait revêtue, c'était depuis que Fleur l'avait quitté et qu'il avait pris conscience du vide douloureux qu'elle laissait en lui. Floa Sadon était-elle la seule femme que son père ait vraiment aimée, en dépit de ses aventures avec d'autres ?

— En 3990 mon père vivait encore. Il apprit que les révolutionnaires avaient fusillé Floa Sadon. Mais d'autres informations affirmaient que morte d'une crise cardiaque, on n'avait fusillé que son cadavre pour satisfaire la populace.

— S'il n'a pas essayé de lui porter secours, car enfin il a dû savoir que la Transeuropéenne était à feu et à sang, c'est parce qu'entre-temps il avait rencontré ma mère, la sylphide, et tout le monde s'accorde à reconnaître, Lien Rag le premier, qu'il ne l'a jamais oubliée. Donc, il a appris la nouvelle de la mort de Floa Sadon avec un certain détachement, même s'il eut une pensée pour elle, et par la suite il a alimenté la mémoire de l'Historien de cette donnée. Et je ne pourrais pas comprendre pourquoi il aurait un beau jour

décidé de modifier cette date pour ne laisser que l'année. Soit il a eu une précision nouvelle, mais il l'aurait reportée sur la précédente donnée, soit il n'en a pas eu et a laissé les choses en l'état.

Il se recoucha, mais ne parvenant pas à trouver le sommeil, il se rendit dans le salon-bureau pour s'asseoir devant son ordinateur et poser la question à l'Historien. Jusqu'ici ce dernier figurait sous le nom de COMPU XI7 et il le remplaça par le nom d'Historien. Il lui demanda la date de la mort de Floa Sadon, présidente de la Transeuropéenne, et la réponse fut instantanée. Non connue. Il ne put s'empêcher d'éclater de rire et retourna se coucher. Il se confirmait que la mort de Floa Sadon signifiait la chute de la Transeuropéenne.

CHAPITRE 31

Lorsque Ann Suba lui affirma qu'à son avis Lien Rag avait vécu un certain temps dans le dirigeavion, après le crash et l'échouage sous les troncs d'arbres, il refusa d'ajouter foi à ces affirmations.

— Écoutez, dit-il avec insistance, j'ai vu ces clichés pris à l'infrarouge d'un profil d'aigle qui n'avait rien à voir avec celui beaucoup plus fin de Lien Rag. C'est un bel homme et vous le savez bien, alors que Lascasas ressemble à un oiseau de proie, et plus à un vautour qu'à un aigle, je peux vous l'affirmer. Un profil détestable, effrayant, qui n'a rien à voir avec votre ami et mon patron.

Elle l'entraîna dans le petit laboratoire qu'elle avait fait aménager pour étudier la consistance des matériaux que Maljory lui proposait en vue des réparations futures. Il savait qu'elle disposait d'un appareillage très sophistiqué, mais elle lui montra un coin discret avec un doigt sur la bouche. Elle saisit une ardoise, écrivit rapidement : analyseur d'ADN, et se hâta d'effacer ces mots sans le regarder.

Il suffoquait, regrettait qu'elle ait aussi vite effacé l'ardoise, ignorait qu'elle avait relevé des traces dans l'appareil et surtout qu'elle avait pu obtenir cet analyseur.

Lorsqu'ils se retrouvèrent au-dehors, se dirigeant vers le mess, il s'étonna qu'elle ait pu obtenir ce nécessaire pour l'identification de l'ADN.

— Et d'abord, comment pouvez-vous dire que c'est celui de Lien Rag ?

— C'est un Ragus, non ? Et tous les Ragus ont une anomalie sanguine. Les Aliens de Flatty aussi, d'ailleurs, reconnu-elle avec regret, ce qui a permis à Opérasque de les faire arrêter facilement. Tous ces gens-là descendent des colons d'Ophiuchus qui ont subi cette altération.

— Un Alien peut-être, mais pas forcément Lien Rag.

— Et qui d'autre faisait partie de l'équipage et des voyageurs ?

— Maljory a dû être étonné par votre demande.

— Pas vraiment. Je crois qu'au contraire il n'osait me le demander. Je lui ai dit que je voulais à titre personnel faire le point sur les traces trouvées dans

l'épave, pour savoir exactement ce qu'il était advenu de tous ces gens présents au moment du crash.

— À cause de Lascasas ?

— Voilà, il redoute et espère tout à la fois la réponse définitive que je vais apporter à ses questions et peut-être même apaiser ses craintes.

— Lien Rag dans l'épave, murmura-t-il, mais il n'alla plus loin car ils pénétraient dans les wagons du mess et prenaient place à la table réservée à l'ingénieur général, qui le plus souvent oubliait l'heure du repas et ne surgissait que lorsque tous les gens étaient partis.

— Vous avez de bons résultats pour la nature des matériaux ?

— Dans l'ensemble, oui. Ils sont superbement usinés et je crois que nous avons ici même les meilleurs ouvriers qualifiés. Je suis allée plusieurs fois les regarder faire et je peux vous dire que je suis confiante. La structure aéronaf pourrait être terminée dans moins de deux mois.

Il hocha la tête, n'osa parler de la partie dirigeable, mais elle anticipa sa question.

— Je n'ai pas encore pris de décision. Je veux passer un accord préalable.

— Un donnant donnant ?

— Exactement. Mais ne me demandez pas quelle monnaie d'échange j'exige.

Il n'insista pas. Ils revenaient vers leurs bureaux-laboratoires lorsqu'elle l'invita à boire le café chez elle. Elle le fit d'une voix presque timide, hachant ses mots, et il éprouva un malaise.

— Maljory m'a fait cadeau d'un paquet de véritable arabica cultivé sous serre sur les hauts plateaux, une merveille, vous verrez.

— L'heure de la reprise du travail approche, dit-il comme excuse.

— Ne suis-je pas votre patronne ? N'ai-je pas le droit de modifier cet horaire à ma guise ? Désormais vous dépendez étroitement de moi, mon cher, ne l'avez-vous pas compris ?

Il n'aimait pas du tout ce que sous-entendait cette déclaration.

CHAPITRE 32

Le nonce apostolique, Éloi de la Compassion, ne se déplaçait jamais jusqu'à la présidence, mais faisait savoir, en général par un vicaire, qu'il aurait souhaité s'entretenir quelques instants avec son cher ami Liensun Rag, et ce dernier ne pouvait faire autrement que de lui rendre visite. Il essayait d'atermoyer, de prendre son temps, mais il savait que si le nonce voulait lui parler, c'était pour des raisons importantes. La dernière fois, trois semaines auparavant, c'était pour l'avertir qu'une secte cherchait à s'infiltrer aux Kerguelen en achetant un îlot rocheux, aride et désert, prétextant y installer une pêcherie. « Une pêcherie », ricanait le prélat.

Pour se rendre chez le nonce qui n'occupait pas encore le palais qu'il faisait construire, Liensun préférait le faire avec un maximum de discrétion, car les journalistes veillaient tout autour de la nonciature, de même qu'autour de la présidence. Il se méfiait surtout de Vorgine qui menait contre lui un combat d'arrière-garde, sachant qu'elle vivait ses derniers mois de vice-présidente.

Éloi de la Compassion vint au-devant de lui pour l'entraîner dans un petit bureau dont il referma la porte avec soin.

— Ce que j'ai à vous montrer est assez dangereux, dit-il. Je vous expliquerai ensuite ce qu'il en est, mais asseyez-vous, le temps que j'ouvre ce coffre-fort. Veuillez me pardonner si je vous tourne le dos pour ce faire.

Il ouvrit le coffre, prit quelque chose, referma. Liensun pensa que le meuble devait cacher pas mal de secrets et aussi de fortes sommes, car désormais les fidèles, généreux, n'oubliaient pas le nonce dans leurs dons.

— Dites-moi si vous connaissez cet homme.

Liensun eut en main une sorte de médaille en or enfermant d'une torsade la photographie de profil d'un être assez effrayant, ressemblant à un oiseau de proie. Il resta muet de surprise, impressionné par ce portrait, finit par relever la tête pour regarder le prélat.

— Je ne sais qui il est, mais je le trouve plus qu'impressionnant. Je n'aimerais pas le rencontrer, si vous voulez mon opinion profonde.

— Cette médaille est à la fois une sorte de passeport et une carte bancaire. Mais à l'usage réservé à de hauts dignitaires de la Caste des Aiguilleurs du

Sud. Car cet homme au profil de rapace ne serait autre que Lascasas.

— Je ne peux y croire, fit Liensun. De rares photographies, en réalité des portraits dessinés, sont apparus rarement, mais je ne vois aucune ressemblance avec ce personnage.

— Des portraits pris de face. Celui-ci, de profil, modifie tout. Il n'y a pas mille médailles de ce type, et toutes ne sont pas enchâssées dans de l'or. Il y en a aussi en argent pour les Aiguilleurs de grade inférieur ou sans grade qui accomplissent des actes d'héroïsme. La sélection doit être sévère et quelque peu à la discrétion du personnage. Voyez-vous, mon cher président, je ne vais pas finasser plus longtemps avec vous. Vous êtes sûrement à peu près convaincu que l'inconnu surveillé dans l'îlot des Messieurs ne serait autre que Lascasas.

Liensun s'y attendait un jour ou l'autre de la part de ce religieux. On disait que le service de renseignement du Vatican était le plus efficace au monde.

— Il aurait été sauvé des eaux de l'Amazone par le dirigeavion qui, atteint par un missile, avait amerri. Mais c'est tout ce que j'ai appris. Je me doute de la façon dont il a été ensuite transporté jusque dans cet îlot. À votre effarement, je suppose que le visage de ce voyageur X ne correspond pas du tout à celui que vous avez sous les yeux.

Liensun avait longuement observé ce X, d'abord de face puis, se penchant, avait examiné son profil. Pas de nez crochu de vautour, ni de lèvre supérieure relevant de la sorte. Bien que fasciné par cette médaille, il fut heureux de la déposer sur la table voisine.

— Vous avez pu vous en procurer une ? C'est un exploit, car les Aiguilleurs doivent y tenir autant qu'à la prune de leurs yeux ?

— Vous ne croyez pas si bien dire. En cas de perte ils peuvent être sévèrement sanctionnés et même rétrogradés aux rangs inférieurs. Nous l'avons reçue des mains d'un maître principal, nouveau converti à la foi, là-bas à Magellan Station. Nous avons tout de suite fait le nécessaire pour que ce garçon soit vite expédié à Alone-Vatican auprès du pape, car sa vie était menacée. Il nous a remis ceci en gage de son attachement à la vraie Foi.

— Vous avez obtenu de lui d'autres précisions sur la vie quotidienne de la Caste ?

— Dans la mesure où un maître principal a connaissance des agissements de l'élite des Grands Maîtres. Par exemple, notre nouveau frère n'a jamais rencontré personnellement Lascasas. La médaille en or lui a été remise par un adjoint du Grand Maître, malgré son importance symbolique.

— Vous avez bien une représentation Aiguilleurs à Alone-Vatican ?

— C'est vrai, mais limitée. Nous n'avons jamais pu obtenir la contrepartie. Si bien qu'il s'agit d'une cellule commerciale et rien d'autre. Nous avons limité la liberté de ce groupe de six personnes qui ne peuvent se déplacer où elles veulent. Ce que nous leur avons concédé, par contre, c'est une heure d'émission radio pour entrer en communication avec leur président. J'ai l'impression que ces six-là n'ont pas de médaille en argent ou en or sur eux, par mesure de précaution. L'un d'eux fut accidenté, trouvé sans connaissance et transporté à l'hôpital, fut déshabillé et toutes ses affaires placées dans un coffre, avec l'inventaire précis de ses biens. Pas de médaille.

Il s'assit sur le petit canapé à la gauche de Liensun, lui tapota paternellement le genou.

— Je comprends votre désarroi. Si ce type de l'îlot des Messieurs n'est pas Lascasas, on peut se demander qui il est. Et plus encore se soucier de ce que le véritable Maître Suprême est devenu. En apparence, la Caste paraît fonctionner comme si de rien n'était, mais nous savons qu'il y a des dissidences, qui sont même prêtes à se jeter les unes contre les autres. Savez-vous que le dirigeavion a été extrait de ces amas de troncs d'arbres couchés par des tempêtes effroyables, et que l'épave a été dirigée vers les Andes. Nos amis de là-bas pensent qu'elle se trouve dans un immense atelier souterrain, à trois mille mètres d'altitude, environ.

— Vos fidèles font de bons agents de renseignement, je constate.

— Mais je ne suis pas avare de vous informer, comme vous voyez. Je ne me permettrai pas de vous demander ce que vous allez faire de ce X.

— Pour l'instant, rien. J'attends.

— Le retour inespéré de votre père ?

— C'est moi le président, fit Liensun avec une douceur vindicative, et ce sera à moi de décider de ma conduite future, avec l'assentiment des élus.

— Pouvez-vous étaler sur la place publique le secret de l'îlot des Messieurs ?

— Je ne sais pas encore. Je vais réunir les principaux chefs de partis.

— Y compris Bancala qui exploitera le sujet comme vous savez. Ses médias sont méprisables.

— C'est un risque à prendre. Sinon nous ne serions plus en démocratie. En vous laissant vous installer ici, j'ai déjà trahi, en quelque sorte, l'idéal laïc

de mon père mais je serai moins laxiste pour le reste.

— La Caste réagira, cherchera à vous nuire. Il y a eu tentative pour enlever cet inconnu. Est-il toujours dans le coma ?

— Qui peut dire s'il y est vraiment ou fait semblant pour échapper à tout interrogatoire. Il faudra bien qu'il en sorte un jour et nous raconte son histoire. Si ce n'est pas Lascasas, il doit cependant avoir quelques idées sur ce que ce dictateur est devenu.

Lorsqu'il fut de retour à la présidence, Vorgine demanda à être reçue, mais il n'avait pas envie de discuter avec elle. Il préféra rentrer dans la maison de son père, bien que sa cohabitation avec Yeuse, depuis le départ de Lienty, fût difficile. Pourtant il souhaitait qu'il en soit autrement. Il n'en était pas à un sacrilège près, estimait-il, avec un cynisme quelque peu forcé. Mais elle l'intimidait, alors que le plus souvent il rêvait de la prendre dans ses bras.

CHAPITRE 33

Ce fut un médecin légiste de la Sécurité militaire envoyé par l'amiral Kinnjone, qui le premier parla de fibres nerveuses. Il esquissa, sur le tableau noir de cette partie des laboratoires, le dessin d'un neurone et des filaments nerveux qui s'y raccordaient. Assistaient à sa démonstration Louria, Harold, Odela et Olga Tirelignie qui faisait la moue, marquant par là son peu d'intérêt pour ce qui constituait la matière même de son travail. Mais le légiste, Ray Shang, ne s'en apercevait même pas tout absorbé par ses explications.

— Nous avons donc des fibres nerveuses qui transmettent les informations, les ordres, ou les reçoivent grâce à ces fibres. Au cours de mes autopsies, j'ai quelquefois découvert des fibres sclérosées, devenues rigides, comme pétrifiées.

— Allons donc, s'énerva Olga Tirelignie, vous exagérez. Il ne peut s'agir de pétrification, voyons.

— Ce n'était qu'une comparaison. Ce que je voulais vous faire comprendre, c'est que ces fibres sclérosées en partie, rendues rigides par la maladie...

— La rigidité mortuaire peut-être, lança Odela.

— Non, pas du tout, elles restent souples une fois celle-ci disparue au bout de trois heures environ. Je reprends, dit-il avec une patience tenace, ces fibres pouvaient encore laisser circuler l'influx nerveux.

— Mais puisque la mort était déjà bien établie avec la disparition de la rigidité cadavérique... ricana Olga.

— Le test des cuisses de grenouille, jadis.

Les deux neurologues, seules, comprirent l'allusion. Harold finit par se souvenir de ce que ça signifiait, l'expliqua à Louria.

— On disséquait une grenouille de labo, on séparait les cuisses, on branchait un faible courant et les cuisses se contractaient ou se relâchaient.

— Nous avons donc envoyé un courant dans ces fibres sclérosées. Cette expérience n'était pas nécessaire pour les besoins de l'enquête, mais nous avons quand même voulu savoir si ces fibres rigides transmettaient l'influx

nerveux. Notre courant était faible, de même intensité, et ces filaments en mauvais état fonctionnaient encore. À cinquante pour cent. Ce que je veux vous proposer c'est d'utiliser au départ des fibres organiques, par exemple prélevées sur un corps humain ou si cela vous gêne sur celui d'un animal, et d'aboutir ensuite des fibres synthétiques.

— L'influx nerveux perdra de sa puissance.

— Justement, c'est cette différence d'intensité entre le passage dans des fibres naturelles et les synthétiques qui vous permettra de diriger vos travaux différemment. Elle vous permettra de découvrir pourquoi les synthétiques ne jouent pas pleinement leur rôle.

— Il est certain, fit Louria, qu'on ne peut fabriquer une nouvelle génération d'ordinateurs non électroniques avec des fibres organiques. Le moindre appareil en exigerait des kilomètres.

— Je suis médecin légiste militaire, mais je participe aux travaux de pathologie appliquée. Nous avons des blessés, évidemment, puisque nous sommes des militaires. Mais ceux-ci sont souvent victimes du froid, avec des extrémités gelées et les vaisseaux sanguins fichus. Nous parvenons à les remplacer de mieux en mieux, avec des résultats superbes. Mais il n'est pas toujours possible, dans notre état actuel de connaissances, de remplacer les fibres nerveuses endommagées.

— Alors votre système est voué à l'échec, conclut Olga en se levant. Je ne peux m'attarder plus longtemps, on m'attend à mon laboratoire habituel.

— Voyageuse Tirelign, intervint alors Ray Shang, je me souviens d'une de vos demandes, effectuée auprès de nos services pour obtenir une vacation de notre microscope électronique géant.

Il précisa à l'intention des trois autres :

— Cet appareil est installé dans un wagon de quatre étages, et son sommet n'est qu'à quelques centimètres du plafond, c'est dire son importance.

— Si vous voulez dire que j'ai essuyé un refus, c'est exact, car celui qui dirige ce service de recherches n'est autre qu'un capitaine de vaisseau dont je me suis fait un ennemi mortel en refusant ses avances.

— Non ! ironisa Odela Sauvern. Comment avez-vous pu être aussi cruelle ?

Louria apprécia une réplique qu'elle aurait pu tout aussi bien lancer elle-même. Olga Tirelign passa outre, demanda aigrement à Shang s'il avait les moyens d'accorder une telle permission.

— Certainement, puisque l'amiral Kinnjone le souhaitera aussi dès que je lui en demanderai l'autorisation. Réalisez de belles coupes des fibres naturelles et des meilleures fibres synthétiques en votre possession, et examinez-les à votre gré. Je reste à votre disposition, bien entendu, et si vous avez besoin de moi pour ce séjour auprès du microscope géant, j'y serai. À propos, revêtez une combi isotherme, car le fameux wagon à quatre étages est réfrigéré pour les besoins de l'appareil.

Le groupe se dispersa et Louria appela le train-observatoire, et plus spécialement Roggery :

— Je voudrais savoir une chose, lui dit-elle, pourrait-on transformer un courant électrique en flux optique pour justement pouvoir utiliser les fibres de même nature ?

— C'est le principe des réseaux de communications, non ?

— Oui, mais si ce faible courant est l'influx nerveux.

— Je n'ai jamais entendu dire quoi que ce soit à ce sujet. Je serais surpris si les hôpitaux n'y avaient pas déjà songé.

— Oui, bien sûr, murmura-t-elle déçue.

Les premières coupes furent toutes refusées par les techniciens affectés au microscope électronique géant, et après deux autres essais malheureux, ils proposèrent de les faire eux-mêmes. Une nouvelle fois, Olga rumina cet échec tandis qu'Odela ne s'en formalisait pas.

Finalement, ce fut cette dernière qui en compagnie d'Harold se rendit au fameux wagon de quatre étages, attelé à un train consacré à la recherche militaire dans tous les domaines. Chaque discipline avait ses créneaux d'utilisation et ceux-ci occupaient les vingt-quatre heures, sans discontinuer. Le patron expliqua à ses visiteurs que la rupture des réseaux précédente avait été catastrophique pour leurs travaux. Il en voulait donc à tous les gens du train-observatoire et leur dit carrément que sans l'intervention de l'amiral Kinnjone, jamais il ne les aurait laissés approcher de son fabuleux appareil.

— Il n'y a pas d'autres termes, il est fabuleux.

Odela, qui n'acceptait pas le côté désagréable de cet accueil, ne put s'empêcher de le remettre en place :

— Ne vous plaignez pas. Olga Tireligne avait également reçu l'accord de Kinnjone pour venir ici, et la situation aurait pu être embarrassante, voire tourner au pugilat.

Il lui lança un regard noir et après quelques instants, disparut et ne revint jamais les ennuyer. Ray Shang les rejoignit, toujours aussi serein.

Restée seule au ministère de la Recherche scientifique. Louria écumait tous les fabricants de fibres optiques. Elle se présentait, disait qu'elle était mandatée par l'amiral Kinnjone pour s'informer des recherches récentes effectuées. Sur six fabricants, elle découvrit qu'un seul possédait un laboratoire et que les autres fabriquaient un matériel sur le vieux modèle des fibres optiques découvertes cinquante ans auparavant dans un GED, un gisement économique diversifié qui contenait du matériel téléphonique de la pré-glaciation. Les travaux de cette dernière entreprise suivaient un rythme assez lent, à cause des impératifs financiers.

Elle harcela, alors, les services des transmissions militaires, voulant savoir si eux-mêmes effectuaient des recherches sur ces fibres, mais on lui rétorqua que c'était top secret. Elle dut appeler le cabinet de Kinnjone et finit par obtenir le libre accès aux informations secrètes. Mais un très sympathique commodore la découragea, lui disant qu'utilisant surtout les relais radios ils ne se préoccupaient guère de ces systèmes de transmissions. Mais avant de raccrocher il lui conseilla de s'adresser aux services de la signalisation ferroviaire.

— C'est un service indépendant ? s'enquit-elle naïvement.

Le commodore eut un rugissement, comme de rire :

— Vous connaissez des services indépendants sous la férule des Aiguilleurs, vous ?

Une nouvelle fois elle devrait faire appel à Kinnjone pour obtenir une entrevue avec le service des signaux ferroviaires.

CHAPITRE 34

Lorsqu'elle se réveilla le lendemain de la visite de Tsi-Nan, elle crut avoir fait un cauchemar, puis aperçut les deux verres, le sien ayant contenu de l'eau, celui de cette fille sentant encore la vodka mélangée à de l'alcool de riz et du jus d'orange. Elle alla le jeter dans la corbeille à papiers. Dans sa baignoire, presque une piscine, elle résuma leur rencontre, du moins cette visite culottée, puisque Tsi-Nan était entrée chez elle durant son sommeil avec un passe.

La proposition de cette fille était inattendue, incroyable. Elle s'était comportée comme si vraiment elle regrettait la mort de Kwantu, accusant Kunshan d'en être l'auteur.

— Nous serions parvenus à un accord avec Kwantu pour établir ce réseau en Mongolie. Nous savons fort bien que seule une personne ou un groupe originaire de ce pays sera admis sans problèmes. Si nous autres de l'EEC commettons la sottise de commencer l'installation d'un réseau, nous aurions en face de nous des opposants invisibles qui, la nuit, attaqueraient nos chantiers, tueraient notre personnel et détruiraient les installations. Nous n'y songeons même pas.

— Oui, mais le projet de Kwantu vous exaspérait, avait dit Songe, pour montrer qu'elle n'était pas dupe.

— Il nous fâchait, bien sûr, mais nous pouvions nous réconcilier avec lui. Ce n'était qu'une question d'argent, Kwantu étant achetable. Vous ne pouvez nous accuser de l'avoir fait disparaître, alors que nous pouvions le convaincre.

— Je n'ai rien dit de tel, je constate. Bon, maintenant écoutez-moi, j'ai sommeil et je ne suis pas dans l'état de tourner autour du pot comme vous aimez le faire dans les discussions les plus importantes. Dites-moi ce que vous attendez et je verrai si nous pouvons travailler ensemble.

La fille se servit encore de cet étrange mélange détonnant, tandis qu'elle se contentait de boire de l'eau.

— Nous pensons que vous êtes capable d'avoir des relations positives avec les amis de Kwantu. Vous savez très bien qu'il appartenait aux Bonzes, à la confrérie des Bonzes mongols.

— Confrérie ou triade ?

— Non, confrérie. Ils sont en minorité et ils n'ont jamais suivi les autres du Consortium dans la création de cette Compagnie ferroviaire de l'hémisphère Nord. Ils sont restés dans China Voksals complètement ruinée, délabrée, accablée par des cinquante degrés de chaleur. Ils n'ont pas renoncé, même s'ils étaient affamés, sans la moindre ressource. Ils ont survécu et ont très vite repris une bonne position. Elle n'est pas dominante, mais ils ont des possibilités intéressantes en Mongolie. Tous ont dans leur famille un seigneur de la guerre.

Lorsque vingt ans plus tôt elle s'occupait de commerce dans cette région, on ne faisait pas de différence entre les Bonzes. Elle-même les avait tous jugés d'origine chinoise, mais ce distinguo avait dû apparaître depuis peu. Elle savait que le père de Kwantu fabriquait des dirigeables, et se demandait si Tsi-Nan le savait. L'EEC avait peut-être l'intention d'utiliser ces appareils comme engins de levage et non comme moyens de transport. La Mongolie était un pays d'accès difficile, et Kwantu envisageait déjà de se servir d'aérostat pour soulever des charges énormes. Certains de ces dirigeables atteignaient les cinq cents mètres de longueur, et disposaient d'une capacité telle qu'ils pouvaient soulever dans les cinq cents à sept cents tonnes. Une locomotive moyenne aurait été transportée très facilement.

Mais à cause de la CANYST, l'EEC, même si elle dépendait de façon occulte de la Caste des Aiguilleurs du Sud, ne pouvait envisager d'utiliser ces plus légers que l'air. Songe pensait qu'elle voulait mettre la main sur ces stocks de ballons démontés pour les détruire. Il était possible que Lascasas ait besoin de ce geste symbolique pour renouer de bonnes relations avec la Panaméricaine.

— C'est uniquement parce que j'ai quelque chance auprès des Bonzes mongols que vous me proposez cela ? Vous n'avez pas d'idée derrière la tête sur d'autres projets ?

— Nous pensons que Kwantu n'agissait pas seul et représentait la confrérie des Bonzes mongols. Il a dû parler de vous, et nous parions sur l'éventualité d'une prise de contact prochaine entre eux et vous, c'est tout. Lorsque celle-ci sera faite, nous vous remettrons en toute propriété un certain kilométrage tonne. De plus, si le projet de réseau mongol tient toujours, vous serez libre d'y participer à condition que ce soit nous qui vous rémunérions.

— Pourquoi ces gens-là s'intéresseraient à moi, maintenant que Kwantu est mort ?

— Parce qu'ils aiment les jolies femmes. Ce ne sont plus des religieux comme il y a des siècles, mais ils ont conservé ce titre pour des raisons de prestige. Ils ont même la réputation d'être débauchés, et ceux originaires de Mongolie le seraient encore plus que les Chinois.

— Pure calomnie, peut-être, dit Songe qui se souvenait de Tharbin et de ses fantasmes érotiques peu ordinaires. Parfois elle se demandait s'il avait, depuis sa fuite, trouvé une ou des remplaçantes aussi dociles qu'elle.

— J'oubliais de vous préciser que votre séjour dans cette suite vous est offert pour les deux mois à venir, et que nous vous rembourserons ce que vous avez déjà payé ici.

— Attendez que j'aie donné mon accord. Je ne vois pas encore très clairement quel sera mon rôle exact, et j'ai besoin de réfléchir à tout ce que vous m'avez raconté.

— Jusqu'à quand ?

— Dans les quarante-huit heures.

CHAPITRE 35

Ce fut un bâtiment de surveillance naviguant non loin de Chiloé qui les récupéra à bord de cette lancha à moitié pourrie, prenant l'eau de toutes parts. Jdriège l'avait volée dans un petit port plus au nord, et il avait ramé sans discontinuer, avec d'autant plus de vaillance qu'il avait pu tuer un phoque qui nageait en troupe pas très loin d'eux. Il avait plongé et, stupéfaite, Fleur l'avait vu chevaucher le gros animal, le forcer à rester à la surface après deux tentatives de plongée. Chaque fois, le garçon disparaissait avec l'animal durant de longues minutes qui emplissaient la jeune femme d'épouvante. Il réussit à ne pas lâcher prise et l'animal vaincu, soumis, aussi bizarre que cela parût, s'était dirigé vers la lancha. C'est alors que sans hésitation Jdriège l'avait égorgé. Il n'avait pas essayé de le hisser à bord de l'embarcation, et avait commencé de le dépecer dans l'eau, au milieu d'un flot de sang et de viscères. Il sélectionnait le foie, le cœur et des morceaux de viande et de lard. Les requins avaient commencé de tourner autour d'eux et malgré les supplications de Fleur, il poursuivait le découpage de l'animal.

Lorsqu'il abandonna celui-ci aux requins, il en restait encore deux à trois cents kilos.

Il remonta à bord et elle vit que l'exaltation de ce combat extraordinaire avait dressé son sexe. Plus tard, il lui précisa que les hommes qui attaquaient ainsi les phoques-tigres, par exemple, exultaient de la même façon à cause d'un cercle de femmes admirant leur courage. Il regrettait de ne pas avoir aussi fait face aux requins, mais il avait choisi de ne pas effrayer davantage Fleur.

Le bâtiment patagon occidental les récupéra à temps, car ils ne parvenaient plus à écoper l'eau qui montait régulièrement. Fleur passa la première à bord de la vedette et Jdriège suivit, portant ses lanières de viande de phoque tressées sur lesquelles il avait enfilé, bien serrées les unes contre les autres, des boules de graisse. L'enseigne commandant la vedette voulut lui refuser l'accès du bateau, mais Fleur prit sa défense, puis menaça en citant le nom de Reiner. Par radio, le jeune enseigne eut confirmation qu'elle disait vrai et le président en personne fut alerté, précisant qu'il venait au-devant de la vedette à bord d'un bâtiment plus puissant. Lorsqu'il les rejoignit, Fleur avait obtenu de Jdriège qu'il enfile au moins un caleçon fourni par le commandant de bord. L'équipage les regardait avec une curiosité qui par la suite se transforma en mépris à son encontre, lorsqu'ils comprirent qu'elle était l'intime de ce primitif velu.

Reiner avait les yeux pleins de larmes de la revoir et il serra même sur son cœur un Jdriège fort surpris par de telles manifestations de joie. Il préféra rester sur le pont, tandis que Reiner entraînait Fleur à l'intérieur. Elle put utiliser une salle de bains assez sommaire, mais où l'eau était bien chaude. Elle reparut en tenue de corvée prêtée par un jeune marin, et avant Punta Arenas put raconter une partie de leur odyssée.

— Mais Lien Rag, ton père ? insista Reiner.

— Il vit.

Le président ne put s'en réjouir à cause du ton de la jeune femme. Il comprit qu'elle lui dissimulait quelque chose de très grave concernant Lien Rag. Il ne posa plus de questions, préférant attendre qu'ils soient dans son appartement présidentiel.

La directrice de son cabinet avait tout organisé pour qu'ils ne soient pas importunés une fois au port, mais elle n'apparut pas. Fleur se douta qu'elle mourait d'impatience d'en savoir plus, tout comme Reiner mais à des titres différents, sur le sort de Lien Rag. Elle ne reprochait pas à son père d'avoir eu une aventure avec cette très jolie fille, mais Yeuse aurait dû être informée, avant cette Marina Estaban, de sa survie.

Tout en se laissant emporter vers le centre de la station, Jdriège se trouvant dans une autre draisine découverte, elle ne savait comment expliquer la situation de son père. Peut-être lui faudrait-il tout raconter à partir de ce masque en silicone qu'il ne quittait plus. Elle devrait faire allusion à sa mégalomanie nouvelle ou bien se taire définitivement, laisser subsister un mystère.

— Je peux prévenir Lienty, sans risque de voir l'information détournée, proposa Reiner.

Elle pensa que c'était une solution raisonnable.

— Nous disposons de relais installés, en plein accord, entre Channel Drake et Punta Arenas. Qu'allons-nous lui dire, que tu es saine et sauve en compagnie de Jdriège ?

— Grâce à Jdriège, insista-t-elle. Et je te serais reconnaissante si tu pouvais me procurer des cryohormones.

Il tressaillit avant de l'admirer pour sa tranquille assurance. Elle ne cachait pas qu'elle faisait l'amour avec Jdriège, même si c'était toujours extrêmement compliqué.

— Je peux en trouver de deux sortes. Pour qui veut affronter le chaud,

pour qui veut vivre dans le froid.

— Les deux, répondit-elle, toujours aussi directe.

Comme son père, elle avait eu cette attirance pour ce peuple étrange, oubliant même que Jdriège était son neveu. Reiner avait toujours été à la fois irrité et fasciné par les Rag et les Ragus. Lui n'était qu'un intellectuel sans grande audace, amoureux transi d'une Yeuse inaccessible.

— Je partirai ensuite pour Channel Drake, Jdriège m'accompagnera et une fois là-bas s'en ira pour rejoindre les siens.

Ce ton uni dissimulait-il une quelconque tristesse ? Il n'aurait su le dire.

— J'aurais aimé te garder plus longtemps auprès de moi, mais je comprends ta hâte de retrouver les tiens. Cependant, je t'accompagnerai là-bas. J'entretiens de bonnes relations avec ton cousin.

CHAPITRE 36

Manakel, l'élève Aiguilleur, était consigné dans un compartiment surveillé, mais l'ingénieur général Maljory ne pouvait exercer sur lui tous ses pouvoirs, ni envisager de le maltraiter. Ce garçon était porteur de cette médaille en argent représentant le Maître Suprême, et même si ses compagnons étaient comme lui des dissidents, ils respectaient cette décoration qui faisait de lui un intouchable. Il était donc surveillé, mais avait tout de même le droit d'aller et venir autour de son wagon d'habitation. Il ne pouvait cependant se rendre au mess et prenait ses repas seul.

La nuit, il veillait tard pour réviser ses cours. Il ne croyait pas que le mouvement de rébellion de Maljory réussirait à s'imposer, et depuis qu'il avait été mis en présence de Lascasas, il pensait que le Maître Suprême reprendrait bientôt le pouvoir. Il ne voulait pas s'expliquer pourquoi Lascasas avait disparu un temps. Parfois il se disait que c'était avec la volonté d'assurer la fidélité de son entourage, et qu'ayant constaté que celui-ci se dispersait en factions parfois hostiles, il avait retardé d'autant sa réapparition. Manakel s'efforçait d'oublier cette hypothèse pour ne penser qu'à cet instant précieux où on lui avait remis cette médaille avec un mot de félicitations du Maître Suprême.

Cette nuit il était en train de se préparer du thé, en fait il s'agissait d'une plante cultivée dans le coin, lorsqu'on frappa discrètement à sa fenêtre. Il consulta l'heure, vit que ce n'était pas celle où la patrouille de surveillance passait sous son compartiment, alla ouvrir et recula d'effroi respectueux. C'était à nouveau le Maître Suprême qui levait vers lui son profil d'oiseau de proie.

Il faillit s'enfuir, se sentant coupable d'il ne savait trop quoi, lorsque Lascasas enjamba sa fenêtre, la referma et descendit le store. La gorge trop serrée pour émettre un seul son, il lui fit signe de le relever et le visiteur ne comprit pas tout de suite la signification de ce geste.

— La patrouille, exhala le garçon. Je ne peux fermer qu'après son passage.

Le store fut relevé et le visiteur s'installa dans l'extrême coin droit du compartiment. Lorsque le chef de patrouille grimperait sur le marchepied du wagon pour jeter un coup d'œil à l'intérieur, il ne l'apercevrait pas, même en se tordant le cou.

— Que fais-tu chauffer ? Ça sent bizarrement.

— Une plante qu'on appelle thé dans le coin, murmura l'élève Aiguilleur.

— C'est du maté. Donne-m'en une tasse, cependant. Et tu reprendras ton travail à cette petite table, comme si tu étais tout seul. Ce qui ne nous empêchera pas de bavarder. On ne verra même pas bouger tes lèvres, puisque tu tournes le dos à la fenêtre.

Obéissant, le garçon s'installa devant ses notes et ses livres.

— Prends un air très absorbé. La patrouille ne va pas tarder. J'ai noté ses heures de passage. Sais-tu que parfois Maljory l'accompagne, de crainte que ces gardes ne fassent pas sérieusement leur travail ? Tu as bien un prénom, à moins que tes parents aient sacrifié à la mode du seul nom.

— Karl, Karl Manakel.

— Parle-moi un peu de ta vie. De tes amis, de tes supérieurs, de tes ambitions.

Karl ne parvint pas à surmonter son respect terrorisé et ne donna que de très succinctes informations sur lui-même. Lorsqu'il parla de ses parents, il se détendit. Son père était maître principal, sa mère demi-maître. Ils travaillaient dans les Andes, mais leur adresse était inconnue. Deux fois par an ils se retrouvaient dans une station X où les Manakel possédaient un triple compartiment acheté depuis longtemps.

— Ils vous sont très attachés, Maître Suprême. Ils sont pleins d'admiration pour vous et travaillent au grand projet de réunification des deux hémisphères. Ma mère étudie soigneusement la météorologie pour établir une carte universelle des avancées des banquises. La dernière fois que je les ai vus, il y a trois mois, elle pensait que la banquise côtière de l'Atlantique Nord atteindrait l'équateur avant un an.

— Comment t'es-tu retrouvé ici, dans cette caverne-atelier ?

— Je voulais apprendre la mécanique des locomotives et j'ai pensé que le mieux était de les étudier quand on les réparait, en mettant leurs moteurs à nu.

— Qui sont tes maîtres ?

— Il y a le maître Ladony qui dirige les ateliers électriques, le maître Exevar qui s'occupe des vapeurs, le maître premier Molke, spécialiste des diesels, électriques ou non... Je sais que le maître principal Hodin supervise tout ce qui est nucléaire et pas seulement les machines, mais certains appareils également. Mais on ne le voit jamais puisqu'il se trouve dans la caverne la

plus profonde où très peu de personnes ont accès. Moi, je n'y suis jamais entré. Mais je pense que je passerai là-bas les derniers mois de mon stage. Je crois que la patrouille arrive, ajouta-t-il un peu trop précipitamment.

— Comment le sais-tu ?

— Elle passe devant un projecteur qui est placé très bas et qui projette les ombres des six gardes sur la paroi en face. Il en est ainsi pour chacune de leurs rondes.

— Ne parle plus, ils pourraient disposer d'un audiophone. Peut-être y en a-t-il un dans ton compartiment, d'ailleurs, mais avant de frapper à ta vitre j'ai neutralisé une partie du système. Les fils passent sur le toit de ce wagon et j'ai fait le nécessaire.

— Le chef de patrouille frappera à la fenêtre pour que je tourne la tête et qu'ils voient bien que c'est moi.

Il en fut ainsi et Lien Rag attendit encore un peu avant de reprendre leur conversation.

— Tu sais que le Grand Maître en second, Maljory, est un traître ? Il veut prendre ma place et a regroupé autour de lui des dissidents.

Karl baissa un peu plus la tête sur son travail et Lien Rag haussa le ton :

— Réponds-moi, pourquoi parais-tu hésitant ?

— Je ne comprends pas ce qui se passe ici, et je voudrais bien être ailleurs. Je ne peux accuser le voyageur ingénieur général et Grand Maître en second d'être un traître, car on m'a appris à respecter tous les gradés. Mais je vous le dis, je ne comprends pas la situation actuelle.

— Écoute-moi bien, il y a bien un de tes supérieurs qui t'a paru quelque peu perplexe lui aussi, peut-être même l'un d'eux a-t-il manifesté quelques protestations ?

— Je suis passé à l'atelier vapeur après celui des diesels, et je pense que le maître premier, Molke, n'est pas du tout favorable à l'ingénieur général.

— Comment peux-tu l'affirmer ?

— Je ne l'affirme pas, je le suppose, fit Manakel, toujours aussi respectueux, mais j'ai vu avec quel mépris Molke regarde le Grand Maître quand il pénètre dans son atelier. Et j'ai l'impression que le voyageur Maljory soupçonne Molke de ne pas être d'accord avec lui.

— Demain tu essayeras de retourner à l'atelier de Molke et tu lui donneras

quelque chose en faisant très attention à ce que personne ne remarque rien.

— Je n'ai aucune raison de retourner aux diesels, puisque je suis à la vapeur. Et je suis consigné ici.

— Tu trouveras un prétexte.

— Je suis constamment surveillé depuis que je vous ai entrevu la première fois. Aucun de mes déplacements n'est libre et je dois constamment en référer.

— Tu auras perdu quelque chose, la photographie de tes parents. Donne-la-moi et cette nuit j'irai la cacher quelque part dans l'atelier des diesels. Tu travaillais bien à un poste ?

— Le D34.

— Très bien. Tu iras là-bas et quand tu te présenteras à Molke pour lui expliquer ta présence, tu lui remettras ceci.

Lien Rag sortit de sa combinaison un écrin très plat.

— Il contient une médaille simple à mon effigie, sans argent ni or. Une faveur spéciale pour récompenser certains.

Il lui tendait l'écrin, mais le garçon n'osait pas le prendre. Il paraissait bouleversé.

— Tu as peur ? Tu préfères rester aux côtés de ce traître de Maljory ? Tu dois faire ce que je te demande, et lorsque nous en aurons terminé avec les traîtres, tu seras nommé quartier-maître tout de suite. Et tu feras partie de mon entourage.

Karl se leva, étourdi par ce qu'il venait d'entendre, prit l'écrin et instinctivement le serra contre sa poitrine comme s'il s'apprêtait à faire un serment, et en réalité ce fut le cas :

— J'obéirai, Maître Suprême. Je suis votre fidèle Aiguilleur, quoi qu'il advienne désormais. Y a-t-il d'autres instructions ?

— Pas pour l'instant. Une seule chose, murmure à Molke que l'important est juste en dessous. Cela suffira.

Le garçon enfouit l'écrin dans sa combinaison et Lien Rag se demanda si Molke ne flairerait pas la contrefaçon. Il avait eu le plus grand mal à le fabriquer avec les moyens limités à bord de la carcasse du dirigeavion. Il avait entendu parler de ces médailles de récompense, mais n'en avait jamais vu. L'image qu'il avait gravée dans une petite plaque d'acier inoxydable n'était

que la projection de son profil, quand il portait le masque de Lascasas. Il devait maintenant souhaiter que ce Molke n'ait jamais vu une de ces médailles de sa vie. D'autre part, une fois que l'élève Aiguilleur la lui aurait remise, il ne pourrait pas non plus en parler.

— La photographie de tes parents.

Il s'agissait d'une miniature incluse dans un camée et que le garçon portait autour du cou.

— Je la déposerai au poste D34. Dans un quart d'heure les lumières vont encore baisser d'un cran et je m'en irai. Tu es un bon garçon et tu seras récompensé de ta fidélité.

CHAPITRE 37

Lienty courut jusqu'à l'hydravion, escalada l'escalier pour serrer Fleur dans ses bras. Elle remarqua qu'il avait les yeux rouges, mais la voix ferme, lorsqu'il salua Jdriège et Reiner.

— Fargo, demanda-t-elle, l'a-t-on retrouvé ?

— Il a réussi à s'extraire des troncs. À la surface, en panne d'huile, il a envoyé un SOS. On l'a récupéré et il se trouve lui aussi dans l'île des Messieurs. Qu'as-tu à m'annoncer ?

Fleur désigna le chauffeur et Lienty hocha la tête. Il les conduisit dans son grand appartement construit en dur au-dessus du principal poste de commande du Channel.

— C'est mieux qu'un compartiment même confortable, remarqua Reiner.

— Lien Rag est en vie, dit alors Fleur sèchement.

Lienty fut choqué.

— C'est ton père.

— L'homme que j'ai vu, c'est Lien Rag.

Jdriège sortit sur la petite terrasse pour fuir la chaleur de l'intérieur. Fleur pensa que l'effet de la dernière cryohormone avait dû s'atténuer. Reiner lui en avait fourni en quantité et elle avait exigé que ce fût lui qui prenne les positives, celles qui permettaient d'affronter le chaud, et elle les négatives, l'inverse. Reiner lui avait dit que jadis la Chimical Company, aujourd'hui installée aux Kerguelen, fabriquait trois fois plus de positives que de négatives, à cause des petites prostituées Rousses qui rejoignaient leurs clients. Elles attendaient dans des stations isolées et embarquaient le temps d'un trajet jusqu'à la suivante.

— Pourquoi tant de dureté ?

— Lien Rag est fou. Volontairement fou. Pour l'instant je ne veux pas en dire plus. Un jour, peut-être... Vous vouliez savoir s'il est en vie, il l'est et se cache dans l'épave du dirigeavion.

— Fleur, qui est ce X que Liensun a fait enfermer dans l'îlot des

Messieurs, ancien centre de relégation sous haute surveillance ? Est-ce bien Lascasas ?

— Personne ne peut le dire, seul Lien Rag le croit.

— Je t'en prie, appelle-le autrement, dis père, mais ne prends pas autant de distance avec lui, tu me fais froid dans le dos.

Elle avait d'abord songé à donner une cryohormone à Jdriège mais comprenait qu'il préfère ne pas assister à leur conversation. Pour lui, cette aventure était terminée et il allait rejoindre les siens. Une cryoH l'aurait encore retenu une dizaine d'heures auprès d'elle.

— Il va partir, murmura-t-elle, désignant la silhouette du garçon au-delà des doubles vitrages. Il marchera pour rentrer chez lui.

— Ce bonhomme X n'a rien de ressemblant avec le peu que nous savions de Lascasas, insista Lienty.

— Je le sais, puisque je l'ai vu dans notre cellule médicale très rudimentaire, installée dans les entassements de troncs. Nous étions en équilibre instable à fleur de voûte, avec en dessous l'épave du dirigeavion et les Aiguilleurs. Il faut prévenir Yeuse, mais de vive voix. Est-il possible de disposer d'un hydravion ?

— Lorsque celui qui est en révision sera prêt, car l'autre est indispensable ici. Nous en avons un troisième qui est de surveillance dans la mer de Ross.

— Les Aiguilleurs récidivent ?

— Non, des contrebandiers, certainement des Asiatiques. Depuis que leurs cargos sont de plus en plus nombreux par ici, les anciens pirates auxquels nous avons eu affaire dans le temps se sont reconvertis en braconniers. Ils opèrent en raids ultrarapides, tuent des éléphants de mer, gonflent les cadavres d'air et les attachent en chapelets pour les remorquer. Tout cela en quelques heures. Leur jonque à moteur, souvent une machine à vapeur, attend dans un repli de la banquise, impossible à repérer du sol mais aisément depuis un hydravion. Nous en avons déjà capturé deux.

— J'aimerais rendre une visite non officielle à Yeuse et à Liensun, dit alors Reiner. Nous pourrions décoller demain matin. Il suffit que je prévienne Marina Estaban.

Fleur le regarda fixement et il sourit, secoua la tête.

— Non, je ne lui ai rien dit. Je sais que c'est cruel, mais tu m'avais confié sous le sceau du secret que ton père était en vie et j'ai respecté ta volonté.

— Lien Rag a eu une aventure avec elle, fit la jeune femme toujours aussi rigide, et cette personne est folle de lui. Il garde tous ses pouvoirs de séduction intacts, comme s'il avait trente ans de moins.

— Et toi tu refuses d'être séduite et de lui donner simplement du père. Papa serait certainement trop mièvre à ton sens.

Elle eut un petit sourire mélancolique.

— Crois-tu que je n'en ai jamais eu envie ?

Puis sans s'éterniser :

— Je dois faire mes adieux à Jdriège, il piétine d'impatience. Il a sa nourriture, le temps d'atteindre la première colonie de phoques. Il a tué le dernier en pleine mer, un phoque-tigre avec des dents énormes. C'était superbe ce combat.

Fugitive, passait l'image de Jdriège à la virilité triomphante. Elle sortit sur la terrasse, referma la porte-fenêtre.

— Elle est à cran, fit Reiner. Je soupçonne Lien de chercher à vraiment atteindre Lascasas dans son repaire. Il n'est sûrement pas dupe au sujet de ce X. Pourtant sa fille le taxe de mégalomane, ce qui signifierait qu'il voudrait faire disparaître Lascasas pour prendre sa place. Crois-tu qu'il pourrait avoir un projet aussi fou ? Mais pour quoi faire ? Détruire la Caste de l'intérieur ou bien... Non, je n'ose envisager qu'il puisse prendre le pouvoir chez les Aiguilleurs, pour poursuivre leur hégémonie malfaisante.

— Peut-être regrette-t-il d'avoir abandonné le pouvoir à Liensun. Ce qui ne fut pas une mauvaise chose en soi, parce qu'après une période incertaine, Liensun est en train de donner aux Kerguelen un essor extraordinaire.

— Grâce aux Néos et à cette nonciature.

— Il a aussi une rage de réussir et peut-être, qui sait, la volonté de démontrer qu'il est capable de grandes choses.

— Démontrer à qui, s'il croit son père mort ?

— Peut-être à Yeuse, murmura Lienty.

Reiner parut suffoquer d'indignation.

— Yeuse n'a aucune sympathie pour lui.

— Vous faites erreur. Elle s'en méfie peut-être, mais a toujours été fascinée par ce garçon. Même si elle ne le lui montre pas. Lui, par contre, a

toujours désiré la compagne de son père. Parmi toutes ses conquêtes, il n'a jamais eu l'impression d'avoir trouvé la femme équivalente et il a toujours paré Yeuse de toutes les qualités.

— Il y avait Ann Suba.

— Songe aussi et d'autres, mais c'est Yeuse qui représente son idéal féminin.

— Comment pouvez-vous être aussi affirmatif ?

Lienty essayait de ne pas trahir sa pensée, car Reiner, lui aussi, avait toujours été amoureux de Yeuse et considérait Liensun comme un concurrent déloyal. Il préféra déraiper vers un autre sujet :

— Que fera Liensun en apprenant que son père est encore en vie ? Jusqu'à il s'est comporté comme un orphelin libéré de la tutelle paternelle, mais désormais planera au-dessus de lui la menace d'un retour imprévu. Je l'ai toujours trouvé assez désarmé devant Lien Rag, même s'il s'agitait et criait beaucoup, il avait peur. Il serait dommage que cette crainte le paralyse dans son élan actuel. Nous avons tous intérêt à ce que les Kerguelen prospèrent.

— Je ne vois plus Jdriège, et Fleur se penche par-dessus la balustrade. Vous croyez qu'il a sauté de si haut ?

— Oh, certainement, et pour les adieux il n'est pas très porté sur ces choses-là. Chez les Roux on ne fait même pas un signe poli, on s'en va et les autres ne sont pas choqués. Dès qu'il le pourra, il essaiera d'obtenir la Voix qui le guidera jusque dans la mer de Ross.

Fleur entra, parut les défier de trouver sur son joli visage une seule trace de chagrin ou du moins de regret.

— Je peux avoir du thé ? demanda-t-elle. Il ne fait pas très chaud dehors, mais ce n'est rien de comparable avec ce que nous avons enduré dans les Andes, entre quatre mille et cinq mille mètres. Les roues des motrices tournent plusieurs fois à vide à chaque mètre, pour avancer, en dépit du verglas qui se reforme d'ailleurs derrière elles.

— Je m'en occupe. Hé, non, ne t'étonne pas ainsi, je n'ai pas d'accorte servante à mon service !

CHAPITRE 38

Il se laissa entraîner dans une série de polémiques que des historiens avaient déclenchées dans les premiers jours du réchauffement, lorsqu'on eut la certitude qu'entre l'année 2050 et l'époque contemporaine, près de deux millénaires s'étaient écoulés. Il évita de trop se plonger dans les multiples protestations que l'Église néo éleva contre cette hérésie. Pour elle, il était impossible qu'un temps aussi long se soit écoulé entre le dernier pape de l'ère préglaciaire et le pape actuel. C'était nier l'immortalité du dogme. Il ne pouvait y avoir eu interruption. Les historiens néos avaient déniché un certain Amédée I^{er} qui était considéré comme le pape de la résurrection, sitôt connue la mort du précédent, un certain Grégoire. On évitait cependant de trop parler de ce dernier, car il avait été à l'origine d'une hérésie mal connue. On parlait à la fois de sacrilège honteux et d'une eucharistie diabolique. Le sacrilège était le rejet du célibat, car il avait eu femme et enfants, et l'eucharistie maudite venait du sacrifice qu'il avait imaginé au moment de sa mort, en ordonnant aux siens de dévorer son corps pour lutter contre la famine atroce qui sévissait alors. Les mêmes historiens néos, épouvantés par ces découvertes, avaient en toute hâte établi qu'Amédée I^{er} avait alors été élu contre le pape apostat, ce qui sauvait les apparences.

— C'est trop compliqué, décida Kurty, mais je dois étudier l'histoire telle que l'ont écrite les historiens néos. J'espère apprendre si vraiment 3990 signe la fin de la Transeuropéenne et par là même le début du réchauffement, en quelque sorte, c'est-à-dire le début d'une nouvelle ère. Tout comme la fin du Moyen Âge en 1453, et l'arrivée de la Renaissance. Sauf que le réchauffement est terminé. Nous ne sommes pas à la hauteur des événements historiques, semble-t-il.

Il souhaitait surtout donner le change, espérant que le filtrage des documents avait oublié cette histoire écrite par des Néos. C'était un document superbe avec des extraits de films, de vidéos, des textes d'époque, des caricatures, des dessins, des diagrammes. Les érudits néos faisaient preuve de franchise en rappelant que les Roux avaient été décrétés privés d'âme par le pape prédécesseur de Pie XIII, mais que ce dernier avait annulé ce rescrit qui faisait du peuple du Froid une harde d'animaux exploitables à merci.

Il avait hâte d'arriver aux environs de la fin du quatrième millénaire, mais ce qu'il lisait le passionnait cependant. Soudain, le nom de Floa Sadon apparut sur l'écran. Suivi de l'anathème, « la plus grande pécheresse de cette époque ». Mais ce fut tout.

— C'est peut-être mon père qui a fait disparaître tout ce qui injurait le souvenir de cette femme. Et il aura oublié ce petit passage. Ils y allaient fort les Néos, à cette époque-là. C'était quand, vers les années 3970-80 environ ? Lien Rag avait fait la connaissance de cette fille un peu trop libre peut-être, avant qu'elle ne soit enlevée par mon père pour obtenir une rançon. Pourquoi l'a-t-il donnée comme une proie, un butin à son équipage ? Parce qu'il avait peur de trop s'attacher à elle, de devenir son esclave, et cherchait un prétexte pour la mépriser ? Ça c'était bien dans la nature de ce cher papa.

Il regarda autour de lui avec un peu de regret d'avoir ainsi traité Kurts, mais cette histoire avérée par Lien Rag et Yeuse l'écœurail. Comment pouvait-on en arriver à pareilles turpitudes ? Il y avait une autre explication, mais il avait quelques doutes. Dans sa haine des puissants actionnaires de la Transeuropéenne, Kurts le pirate aurait ainsi voulu venger tous les exploités de la Compagnie. N'empêche que par la suite il l'avait follement aimée cette dévergondée, au point de confier à son seul nom le code de verrouillage de sa Loco.

Il devrait éplucher d'autres documents historiques pour en savoir plus sur la mort de Floa Sadon, car ayant sauté pas mal de texte, il en arriva à la fin des années 3990 sans découvrir la date exacte. Les révolutionnaires étaient soit traités de scélérats, soit considérés comme de braves gens exaspérés par le personnage éhonté de la présidente.

— Vous êtes vraiment passionné par ces événements anciens, remarqua un jour Mylord, qui n'était pas intervenu dans sa vie depuis quelque temps. Mais vous savez, les récits des Néos sont tout de même sujets à caution. Il ne faut pas tout accepter de leur part.

Kurty, amusé, retrouvait dans cette mise en garde tous les griefs que son père avait pu manifester à l'encontre de la hiérarchie cléricale.

— Je reste lucide, mais de toutes les histoires proposées par le fonds des archives mémorisées, c'est la plus importante, me semble-t-il, avec des documents reproduits, par exemple. Le texte n'est pas aussi aride que les autres.

— Votre curiosité vient-elle du fait que votre père est né dans cette Compagnie disparue ?

— Bien sûr, et aussi des gens qu'il a connus, et ceux que moi aussi je connais car ils sont encore en vie, comme Lien Rag, Lienty et Yeuse. Il a été tout de même l'amant de cette Floa Sadon qui a fini par devenir la présidente de la Compagnie.

— Oui, mais vous trouverez d'autres renseignements dans un fonds plus

ancien, récupéré en Transeuropéenne quand nous opérions dans cette concession. Tous nos exploits y figurent et vous en retirerez une grande admiration, et aussi le goût de tenter pareilles aventures.

Décidément, ils regrettaient le temps de la piraterie.

— Vous pourriez revenir en Transeuropéenne qui va peut-être se reconstituer grâce aux réseaux en construction.

Kurty fut soudain alerté par cette dernière éventualité. Pourquoi la Locomotive, du moins ceux qui la dirigeaient souhaitaient-ils ce retour ?

CHAPITRE 39

— Pourquoi avez-vous l'air en froid avec la voyageuse Suba ? lui demanda soudain Maljory, un soir où ils s'attardaient dans le bureau d'étude sur une série de plans fournis par le projectionniste.

Pris au dépourvu, Gislake ne sut que répondre. Il nia qu'il y ait un quelconque refroidissement dans leurs relations.

— Vous la trouvez peut-être trop enthousiaste pour ce projet de réhabilitation, alors que vous vous montriez jusqu'ici plus mesuré, peut-être même réticent.

— Mais pas du tout. Je suis au contraire très absorbé par les réflexions concernant cette remise en état et je cherche constamment le détail que nous pourrions oublier.

— Auriez-vous l'impression secrète que cette grande scientifique est en train de trahir ses amis, je veux parler du célèbre Lien Rag et de son fils Liensun qui participèrent, à Lacustra City, à la construction de cet appareil ?

— Non, je n'ai pas de ressentiment à ce sujet.

Maljory ne pouvait se contenter de ces dénégations, avec son caractère soupçonneux, son constant besoin de se rassurer sur les sentiments de ses collaborateurs.

— Voyageuse Suba paraît de son côté très distante avec vous. Auriez-vous commis un impair ?

— Mais pas du tout, protesta mollement Gislake. Il n'y a pas l'ombre d'un nuage dans nos relations.

En réalité, il y en avait un, assez lourd et porteur d'orages futurs. Il restait encore bouleversé par ce qui s'était produit dans le double compartiment d'Ann Suba, où celle-ci l'avait invité à venir boire du café récolté sur les hauts plateaux. Il regrettait sa réaction qui ressemblait fort à du mépris, voire du dégoût. D'abord il ne s'attendait pas à ce que la scientifique dispose de pareille audace pour séduire un partenaire éventuel. Plus discrète, voire plus minaudière, il se serait certainement laissé persuader.

— Je souhaite que ce soit la lune de miel entre vous deux, continuait

Maljory, sans mettre la moindre allusion grivoise dans cette réflexion, ne se doutant pas qu'elle devenait l'écho dérisoire, caricatural, de cette scène pénible.

— Vous me trouvez trop vieille, décatie, avait-elle hurlé, et dans un geste sidérant elle avait ouvert sa combinaison sous laquelle sa poitrine était nue. Une poitrine pas le moins du monde désolante, digne d'une femme de quarante ans. Il n'avait su lui expliquer qu'il était en quelque sorte un prude, non un puritain mais un homme mettant quelque raffinement dans ses aventures féminines, préférant les avant-propos à la frénésie finale. S'il s'était expliqué, elle n'aurait jamais voulu croire qu'il était troublé en arrivant dans son compartiment-salon dont il avait apprécié le parfum léger qui y flottait, l'agencement personnel de cet endroit meublé en série. Elle avait tout réaménagé avec une grande harmonie et même une incitation à la sérénité, et lorsqu'elle lui avait apporté sa tasse de café, elle s'était assise à ses côtés, se serrant fortement contre lui, appuyant son sein sur son bras, puis lui tripotant la cuisse. Et parce qu'il était abasourdi, comme s'il avait reçu un coup violent sur la tête, elle l'avait cru consentant, mais n'osant encore prendre d'initiatives, et elle les avait prises, elle. Il avait fini par surgir de la banquette en rajustant sa combinaison ouverte sur son ventre, avait reculé vers la sortie tandis qu'elle l'agonisait.

Le pire était qu'ils avaient dû prendre le repas du soir en tête à tête, car à son habitude Maljory arriva en retard, peu avant la fermeture du mess. Ils n'avaient pas échangé un seul mot et il avait l'impression que le regard d'Ann Suba s'enfonçait telle une vrille dans sa tête baissée.

Il décida ce jour-là de ne pas se rendre au mess à l'heure habituelle, alla rôder du côté du campement indien, resta immobile, regardant les femmes préparer le repas devant des braseros alimentés avec ce bois que des revendeurs remontaient des plateaux inférieurs ravagés par les tempêtes. Il trouva que l'air était porteur d'odeurs de grillades appétissantes, se demanda si l'une des femmes ne lui vendrait pas une part de viande. Il avança entre les tentes et les huttes édifiées à la hâte. Aucun Aiguilleur ne se serait hasardé là, seule la patrouille y faisait des rondes. Mais personne ne lui prêta attention. Il s'arrêta devant un de ces braseros, se demanda ce qu'étaient ces côtelettes qui cuisaient.

— Vigogne, lui dit la femme avec un sourire las.

Il allait lui demander de lui en céder deux, lorsqu'il vit un bac en argile cuite où poussaient des fleurs. De grandes fleurs étoilées comme les marguerites anciennes, et se balançant au bout d'une longue tige. Il les désigna soudain, enchanté de son idée, sortit ses dollars estampillés. Il recevait une solde de maître principal et entassait ces billets sans trop savoir

qu'en faire.

La femme hésita, se tourna vers ses fleurs. Il comprit qu'elle n'osait refuser son offre, mais qu'elle aurait préféré donner de la viande qui cuisait, à la place. Elle en coupa trois, les lui tendit, mais refusa l'argent. Il laissa tout de même un billet de dix dollars sur la table, emporta son maigre bouquet. Il croisa des Aiguilleurs, ne vit pas leurs sourires moqueurs et alla accrocher les trois grandes fleurs à la porte d'Ann Suba. Il rentra chez lui et s'allongea sur la banquette.

Il sommeillait lorsqu'on frappa avec une sorte de hargne, et il crut que c'était elle qui venait lui jeter ses fleurs au visage. Mais se présenta Maljory qui dit être inquiet de ne pas l'avoir vu au mess.

— Juste une indisposition, précisa-t-il, rien de grave.

— Inutile de venir travailler cet après-midi. Reposez-vous, dans ce cas. Si vous avez besoin de quelque chose, appelez le mess, ils sont à notre disposition. Voulez-vous que je vous envoie le médecin de garde ?

— Inutile, juste un peu de repos, effectivement.

CHAPITRE 40

Plusieurs ordinateurs établissaient les différences de structures entre les fibres nerveuses organiques et les synthétiques, mais le résultat ne serait donné que d'ici quelques heures. Harold n'espérait pas grand-chose de cette comparaison. Les clichés du microscope géant étaient assez révélateurs de la nature complètement différente des deux éléments.

Louria était rentrée assez satisfaite de son entrevue avec un responsable de la signalisation ferroviaire. Mais elle avait dû franchir un certain nombre d'obstacles, en fait les refus impavides des gradés Aiguilleurs ne cessant de se référer à Kinnjone. Elle avait dû menacer de l'appeler directement sur sa ligne privée, avant qu'on ne la confie à un certain Borelli, ingénieur major directeur des achats pour la signalisation. C'était un Aiguilleur, certes, mais comme il devait obligatoirement travailler avec la Traction, corporation moins sectaire que celle des Aiguilleurs, il en subissait l'influence et se montra très réceptif à ses demandes.

— Nous sommes exigeants sur les fibres optiques, car nous cherchons à en obtenir un maximum, sans dépenser inutilement du courant. Nous finançons en partie les laboratoires de la société...

— La seule qui effectue des recherches sur les fibres, je connais, fit Louria.

— Les autres se la coulent douce à reproduire, sans se poser de questions, les mêmes fibres depuis des décennies. Mais la clientèle de la signalisation leur a été enlevée. Je ne connais rien aux fibres nerveuses, je ne connais pas leur structure, mais je sais qu'elles relient des neurones entre eux. Ces neurones, excusez-moi de mon ignorance, servent-ils également de relais ?

— Chacun a sa fonction propre, pour utiliser immédiatement ou faire suivre l'information qui lui arrive.

— Je veux dire, se comportent-ils comme un condensateur électrique ? Nous, nous disposons de condensateurs regroupés souvent en batteries. Elles sont chargées de relancer le courant dans sa densité originelle. Nous avons fait de gros progrès dans la motorisation des signaux, mais il faut un minimum d'énergie spontanée nécessaire. Mettons plusieurs KW en un dixième de seconde. Il faut que ces KW soient disponibles, comprenez-vous ?

— Des condensateurs, répéta Louria stupéfaite, mais bien sûr, comment

n'y avons-nous pas songé un seul instant ?

— Ce sont des appareils quelconques, dans le fond, d'un prix très réduit, mais indispensables.

Il paraissait hésiter, alors qu'elle se plongeait dans des extrapolations songeuses sur ces fameux condensateurs. Elle finit par se rendre compte qu'il désirait lui confier quelque chose, mais qu'il hésitait.

— Je ne devrais pas vous dire que nous avons un laboratoire interne. À cause du financement de celui de cette entreprise privée. Nous n'avons pas le droit de pratiquer nous-mêmes ces recherches, d'autant moins que ce labo est installé chez les gars de la Traction et que vous connaissez la rivalité qui règne entre les deux corporations.

— Rivalité ? fit Louria goguenarde. Guerre à couteaux tirés, oui.

— Prudence, dit-il. Nous pouvons nous y retrouver dans moins d'une heure, le temps que je règle quelques affaires ici. Vous n'avez qu'à vous rendre au dépôt du quai des TUR, les trains ultra-rapides. Je vais les appeler et vous serez accueillie par un certain Waskali, mon associé, si j'ose dire.

— Pourrions-nous disposer d'un de ces condensateurs ?

— Mieux que ça, du schéma de différents modèles. Peut-être pourriez-vous les imiter en ce qui concerne les fibres organiques.

Elle le regarda attentivement.

— Que faites-vous dans ce service de la signalisation ? Si vous voulez, je vous embauche pour le train-observatoire, nous manquons de gens comme vous. Les chercheurs ont trop la tête dans les nuages pour réfléchir une seconde à l'application technique la plus évidente.

— Je ne pense pas qu'un Aiguilleur serait le bienvenu chez vous, dit-il en riant. À tout à l'heure.

Ce fut le récit qu'elle fit à son ami Harold et à Odela Sauvern.

— Nous pourrions envisager l'usage des fibres optiques avec régulièrement la mise en place d'un condensateur, organique, lui. J'ai plusieurs schémas de montage. Nous pourrions en faire un neurone artificiel, en quelque sorte.

— Ouais, fit Odela, si vous connaissiez la complexité d'un neurone...

— Vous en avez rencontré dans le cerveau biologisé du professeur Charlster, dans le jeu électronique d'échecs de son petit garçon, Rom, fit

remarquer Harold, qui contrairement à ce que craignait Louria ne se laissait pas absorber par son travail présent.

— Je crains, murmura la neurologue, que nous n'abandonnions la science pour entrer dans l'ère du bricolage, voire du tripatouillage. Si je comprends bien, un réseau, par exemple, démarrerait une fois la transmission synaptique de l'influx nerveux obtenue et transformée en langage binaire. Bien. Ensuite s'ensuivraient des fibres organiques, des fibres synthétiques, un condensateur faux neurone et à nouveau le mixage des fibres, jusqu'au bidule qui transformera l'influx nerveux en langage binaire, lequel permettra d'obtenir le message. Ce message sera, selon un procédé d'accélération ultra-rapide, diffusé par ces foutus appareils anachroniques, la TSF, reçu de même et traduit en langage courant. C'est simple. Vraiment simple.

— Décrit de la sorte, c'est évidemment catastrophique, dit Harold agacé, mais si mon père était là, je le prierais de vous faire la description d'un simple circuit intégré, et vous verriez qu'à côté notre procédé est primaire.

— Bien ! Pour vous faire plaisir, mais aussi pour vous ramener à la réalité, je vais établir dans sa complexité le schéma d'un neurone, et ensuite vous le comparerez à ces fameux condensateurs de la signalisation ferroviaire. Je vous souhaite bien du bonheur. Maintenant expliquez-moi pourquoi vous avez besoin de tout ce système, puisque vous ne voulez pas créer des réseaux de fibres, mais communiquer par les ondes grâce à la TSF des ancêtres.

— Parce que le prix de revient en serait dix fois moindre. Nous nous sommes heurtés à un devis si effrayant au sujet des émetteurs récepteurs TSF et des modulateurs pour accélérer les messages, que nous ne pouvons décemment exiger que la moitié du budget de la Panaméricaine soit ainsi absorbée, fit Louria, encore mal remise de cette désagréable surprise. Les réseaux coûteraient bien moins cher.

— Et l'épuration des autres réseaux, ceux de l'informatique, elle coûtera combien ?

— Cher, évidemment, mais elle permettra à l'industrie de l'électronique de rebondir, puisque des centaines de milliers de logiciels seront à nouveau fabriqués dans des conditions draconiennes, pour éviter que cette gangrène de la biologisation ne se renouvelle. Il a été calculé que l'embauche nécessaire de milliers de spécialistes en électronique bien payés, et qui donc seront soumis à des impôts élevés, finirait par combler le déficit de cette épuration.

Odela déclara alors qu'elle allait se coucher. Harold s'étonna qu'elle ne veuille pas attendre le résultat du travail en cours sur la comparaison entre les différentes fibres, mais elle répondit que le résultat lui paraissait acquis.

— Nous ne pourrons jamais arriver à la perfection d'une fibre nerveuse organique.

Lorsqu'elle fut sortie, Louria remarqua que si Edgon Kowning avait été parmi eux, cette fille serait restée en leur compagnie.

— Je crois qu'il a fait une victime de plus, ton père. Mais quand échappera-t-il aux griffes d'Olga Tireligne ? Elle le séquestre, ma parole.

— Il s'est réfugié chez Cristella et préfère ne pas remettre les pieds ici pour l'instant. Je dois lui communiquer là-bas les résultats de nos activités.

— Je comprends qu'il se soit installé chez Cristella, elle est quand même plus reposante que nos deux neurologues.

— Le génie s'accompagne le plus souvent d'exagérations multiples dans les crises d'humeur, le besoin de manger ou de boire, mais surtout dans l'exaspération de la libido, fit Harold, sans trop réaliser ce qu'il disait.

— Dois-je me sentir visée ? riposta Louria, ironique. Te sens-tu aussi harcelé que ton pauvre père ?

CHAPITRE 41

Ils étaient, les cinq, dans le plus petit salon de la maison et la gouvernante avait été priée de veiller à ce que personne n'écoute à la porte. Il y avait, dans les pièces voisines, une demi-douzaine de personnes appartenant au cabinet de Liensun, dont les jeunes et jolies femmes que Yeuse avait rencontrées avec un grand agacement, lors de son retour.

Fleur surveillait la réaction de son frère, mais Liensun réussit à garder un calme et une indifférence apparents. Yeuse avait pâli, mais ne paraissait ni soulagée ni surprise que son ami ait en tête des projets aussi déments.

— Je suis heureux de savoir que mon père a survécu au crash du dirigeavion. Je préfère réserver mon sentiment pour ce qu'il entreprend en ce moment. Je pense seulement qu'il ne peut abandonner ce merveilleux appareil entre les mains des Aiguilleurs. Mais je n'en dirai pas plus. Ce qui me préoccupe c'est la présence de cet inconnu dans l'îlot des Messieurs. Nous pensions détenir Lascasas et nous n'avons qu'un homme de paille, je suppose ? Il va falloir que je réfléchisse sur son cas. Je n'ai pas envie de maintenir longtemps ce type de situation qui amène pas mal de perturbations. Les médias veulent en savoir davantage, les députés ne cessent de poser des questions. Tout ça pour un crétin qui n'a aucun intérêt. Un crétin qui portait un masque de carnaval pour se faire passer pour le Maître Suprême des Andes. Ridicule.

— À propos de ce masque, je peux vous dire que c'est une imitation parfaite d'un visage humain et qu'il colle de façon incroyable, sans provoquer de rejet ou d'allergie. Mon père est très à l'aise quand il le porte, et le garde même constamment, désormais. Je ne sais quel prothésiste génial l'a fabriqué, mais si le procédé se répandait, chacun d'entre nous pourrait à volonté changer d'apparence. Les moches deviendraient donc beaux et la notion de beauté disparaîtrait, faute de comparaison.

— Il vit vraiment entre les deux coques ? murmura Yeuse.

— Les deux coques, mais aussi tous les endroits inconnus de l'appareil. La conception de ce dirigeavion fut... diabolique, le mot me déplaît, mais il inspire l'effroi qu'on peut éprouver. Je crois que ce fut aussi le fruit d'un cerveau aussi génial que compliqué, celui d'Ann Suba. Personnellement, cette femme m'a toujours terrorisée, sans que je m'explique pourquoi.

Elle savait que jamais elle n'aurait dû en parler de la sorte en présence de son frère, mais elle avait la certitude qu'il l'avait complètement oubliée et qu'elle n'occupait plus ses pensées depuis longtemps.

— Lorsque Jdriège m'a aidée à pénétrer dans la carcasse, je ne me doutais pas que j'allais découvrir un monde de métal, de matériaux inconnus avec des cachettes, des passages secrets. J'ai eu l'impression de me retrouver au sein de cette période préglaciaire qu'on appelait Moyen Âge, dans un de ces châteaux forts fantastiques.

— N'exagères-tu pas avec l'utilisation de ce mot de carcasse ? L'appareil est-il à ce point abîmé ?

— Il a perdu ses ailes, repose sur le ventre qui s'est écrasé au sol. Il y avait des soutes importantes, en dessous, et elles sont réduites, aplaties. Seul l'avant de la coque est encore intact et mon père y vit en partie. Il y a d'abord eu la brèche causée par un missile, avec ensuite ces tonnes d'eau que l'Amazone a poussées dans la carlingue, au pont inférieur, puis le crash, et surtout le long dérapage sous la voûte des troncs d'arbres arrachés par des tempêtes. Un dérapage qui lamina toute la partie inférieure, le système complexe d'amerrissage-atterrissage. La partie dirigeable disparut, elle aussi. Ne reste que la carlingue avec sa longueur impressionnante, les ponts supérieurs. Mais tels quels, ce sont des milliers de mètres carrés encore intacts où mon père peut évoluer sans risquer d'être surpris. Un certain ingénieur général dirige cette opération de récupération de l'épave, et mon père l'accuse d'être un dissident de la Caste désirant réhabiliter le dirigeavion pour disposer d'un puissant appareil de combat. Cet homme, il se nomme Maljory, se doute qu'un ou plusieurs individus se cachent dans la double coque, mais curieusement cet ingénieur général qui porte le grade de Grand Maître en second, redoute que ce ne soit Lascasas qui se cache là. C'est ce qui induit mon père en erreur, car il pense du coup que l'homme au masque était bien Lascasas. Je n'ai pu lui faire admettre qu'il pouvait se tromper.

Reiner se leva pour se diriger vers la porte, estimant que cette conversation devenait assez intime et que des problèmes plus généraux, des problèmes nationaux, allaient tôt ou tard se révéler. Liensun le retint au passage.

— Je voudrais que vous restiez encore un peu. Vous sortirez quand vous le souhaitez, mais je voudrais un conseil de votre part au sujet de cet individu, ce X que j'ai fait interner dans l'îlot des Messieurs, ancien centre de relégation. Il est encore bien mal en point, même s'il donne l'impression de jouer les prolongations en se confinant dans un demi-coma. Il recule ainsi le moment d'un interrogatoire, car les médecins s'opposent pour l'instant à ce qu'on exige de lui quelques explications.

— Je ne pense pas vous être utile sur cette question.

— Vous avez une frontière commune avec la concession de la Caste du Sud, peut-être avez-vous des renseignements sur Lascasas. Croyez-vous que c'est lui, ou bien qu'il utilise des porteurs de masque pour se protéger...

— Peut-être aussi pour terroriser la Caste en apparaissant en plusieurs endroits à la fois, fit Lienty.

— Très peu d'informations filtrent à son sujet, répondit Reiner. Nous en avons appris plus sur la guerre que vous avez faite à la Caste que sur ce personnage lui-même. Nos agents de renseignements ont toujours manqué d'informations sur lui.

— Regardez ceci. Je ne vous cacherai pas que c'est le nonce apostolique, Monseigneur Éloi de la Compassion, qui me l'a confiée pour quelque temps.

La médaille représentant un homme étrange au profil de vautour passa de main en main. Même Lienty, le plus serein de tous, ne put réprimer une grimace de déplaisir.

— Ceci sert, en quelque sorte, de récompense très prisée, de passeport au sein de la Caste et de carte bancaire. Chaque possesseur d'une médaille, qu'elle soit d'argent ou d'or, dispose d'un certain crédit qu'il peut utiliser à sa guise. Il n'y aurait pas, d'après le nonce, plus de mille médailles distribuées. Ce sont les fidèles parmi les fidèles qui sont ainsi honorés.

— Je ne suis pas convaincue, dit Fleur. Peut-il exister un homme ayant un tel profil ? C'est exactement celui du masque que porte mon père désormais, mais j'ai l'impression, maintenant que j'ai vu cette médaille, que tout est faux dans cette représentation de Lascasas. Ou alors c'est un hybride d'homme et de rapace.

— Ne me dis pas ça ! s'écria comiquement Liensun pour détendre l'atmosphère, car je vais devoir considérer ce X comme étant vraiment Lascasas.

Lorsque la médaille eut fait le tour, Reiner la reprit, l'observa en silence. Il regarda Fleur en approuvant de la tête.

— Je suis de ton avis. C'est une image fabriquée. Je sais qu'il y a eu, au début du réchauffement, une lutte sanglante pour prendre le pouvoir chez les Aiguilleurs qui étaient regroupés dans les Andes afin d'échapper à la chaleur torride. Un seul l'a remporté, mais il a dû, dès lors, se sentir constamment menacé et contraint d'inventer ce subterfuge.

— Mais, dit Yeuse, ceux qu'il avait évincés connaissaient son véritable

visage... Croyez-vous qu'il les a tous éliminés ?

— Il y eut de longues séries de massacres, à plusieurs époques. Et même des foules entières enfermées dans les tunnels contaminés par les radiations de vieilles locos nucléaires...

— Et aussi de vieilles centrales électriques. La caverne-atelier, où se trouvent l'épave et mon père, est justement alimentée par une de ces centrales défectueuses.

— Il y avait dans le Sud deux à trois cent mille Aiguilleurs de tout grade, et qu'en reste-t-il maintenant ? Peut-être le quart et encore je suis optimiste. Si vous voulez un conseil, je veux dire que moi j'agis ainsi, je maintiendrais ce X dans cet îlot en attendant de voir venir. Il est possible que les Néos vous apprennent un jour qui il est exactement.

— Oui, fit aigrement Yeuse, quel prix faudra-t-il que payent les Kerguelen en échange de ce renseignement ? Ces gens-là ne font rien gratuitement, contrairement à leur dogme qui prêche la générosité.

CHAPITRE 42

Molke attendait dans l'obscurité quand Lien Rag s'approcha d'une antique loco diesel dont les pièces servaient à remplacer celles d'autres machines. Il sut que le spécialiste des diesels était dans la cabine de pilotage, à cause de la médaille en inox représentant le profil de son masque. Lien y avait inclus une puce émettrice, qui grâce à un récepteur lui permettait de situer son bonhomme. Il contourna l'antique engin et se hissa dans la cabine, dans le dos de ce maître premier.

— Bonsoir, chuchota-t-il.

L'autre se retourna brusquement et braqua sur lui le rayon d'une lampe qu'il tenait en main. Lien Rag fut ébloui, mais l'obscurité revint aussitôt.

Il y eut un silence et il soupçonna les pensées contradictoires qui grouillaient dans le cerveau de Molke. La présence du Maître Suprême dans cette caverne ne pouvait être clairement expliquée à un homme peu enclin à croire aux miracles.

— Tu ne me crois pas et pourtant je t'ai décoré, car je sais que tu m'es fidèle. J'étais dans l'appareil quand il s'est crashé. J'avais été sauvé alors que je me noyais dans l'Amazone. Tout ce qu'on a dit d'autre est faux. Je savais que Maljory était un traître et j'ai évité de me montrer, maintenant je veux en finir avec tous ceux qui m'ont abandonné. Tu peux refuser de me croire, je ne t'en voudrai pas sachant que tu es un honnête homme.

— Cette médaille, grogna Molke, vous l'avez fabriquée vous-même ? Je dis ça parce que d'ordinaire, pour le peu que j'en sais, elles sont en argent, et en or pour les plus méritants d'entre nous.

— Tu ne devrais pas le savoir, fit Lien Rag.

— Il y en a toujours pour se vanter. Je vous demande ça, parce que pour moi elle est d'autant plus précieuse si c'est vous qui l'avez faite. Lorsque j'ai ouvert l'écrin, j'ai eu peur. Je l'ai refermé aussitôt. Elle jetait des étincelles, m'a-t-il semblé, et était auréolée d'une sorte de cercle brillant. J'ai quitté l'atelier, je me suis rendu dans les toilettes et avec précaution j'ai ouvert à nouveau la boîte. Elle était bien là. J'ai pleuré. Et puis au dos j'ai découvert la signature, comme sur les dollars estampillés.

— C'est ma signature, fit Lien Rag qui jubilait.

— J'ai cru qu'on me tendait un piège et j'accusais Vladimir Hockvitch, car il sait que je ne suis pas un dissident, moi, et que j'ai gardé le respect que je vous dois. Ce sont des fous dangereux.

— Tu me dresseras une liste des plus dangereux, justement, celle des tièdes, et enfin celle de ceux qui, bien que neutres en apparence, me sont restés fidèles.

— Ce sera vite fait, car depuis toutes ces manœuvres je les ai à l'œil ces salopards de dissidents. Les tièdes me font bouillir, quant aux autres je crois que je pourrai compter sur eux dès que vous nous en donnerez l'ordre.

— D'ores et déjà, je te nomme maître principal. Tu étais maître premier, tu es principal, mais ce grade ne pourra être homologué que lorsque j'aurai rejoint...

— Huascarán, la Star Station, votre royaume, voyageur Maître Suprême.

Lien Rag frissonna, Huascarán, le plus haut sommet de la cordillère des Andes, à près de sept mille mètres. Lascasas s'y était-il aménagé un nid d'aigle ? Avec toutes les difficultés inhérentes, comme le manque d'oxygène, le mal de l'altitude, les travaux colossaux pour installer une voie ferrée ?

— Tu connais ?

— J'ai ramené là-bas une motrice à crémaillère que j'avais révisée. Et j'ai vu le palais, tout là-haut, qui brillait de mille feux dans la nuit. Dans une cantina indigène, j'ai entendu les natifs dire que Huescar avait ressuscité et j'ai appris que ce Huescar était le dernier des empereurs incas. Même si son frère qui l'a assassiné a régné un an de plus.

Lien Rag n'en avait jamais su autant, juste que le sommet portant le même nom dominait la chaîne.

— Tu n'as jamais atteint le palais ?

— Oh, non, Maître Suprême. La motrice a stoppé vers les quatre mille cinq cents mètres où se trouvait le dépôt, et j'ai couché là en attendant de repartir. Il faisait très froid et je n'ai jamais vu autant de glaces, même avant le réchauffement.

Lien Rag jugea plus prudent de ne pas exiger plus de renseignements sur Huascarán. Mais se confirmait ainsi la légende de Lascasas que l'on disait, dans tout l'hémisphère Sud, enfermé dans son nid d'aigle, de condor plutôt, de ce sommet prestigieux.

Tout ce qu'il se permit de dire c'était que les natifs de l'endroit étaient

moins turbulents que ceux des bas plateaux, et Molke approuva :

— La présence de ce palais illuminé les subjuge. J'en ai vu qui se prosternaient lorsque le jour faiblissait.

Un palais qui dominait à perte de vue toute l'Amérique du Sud, d'où peut-être l'on pouvait soupçonner la présence non seulement du Pacifique très proche, mais de l'Atlantique et aussi les glaces de l'Antarctique. Il eut un éblouissement et une bouffée brûlante monta à son visage, le vrai, celui qui se dissimulait sous ce masque. Un masque étrange qui paraissait entrer en symbiose avec sa peau, non se coller mais devenir réellement sa nouvelle apparence. Il n'osait plus l'enlever, redoutait de ne plus jamais y parvenir. Mais comme il n'en éprouvait aucun inconvénient, il finissait par oublier sa présence. Ce qui le chagrinait, c'était ce profil affreux d'oiseau de proie que désormais il arborait.

— Dès que j'aurai ces listes, j'établirai un plan de reconquête du pouvoir et tu seras mon fidèle compagnon. La renaissance de la Caste s'effectuera à partir de cette caverne.

Il eut le sentiment que Molke avait comme une hésitation, se troublait. Il avait dû aller trop loin dans l'exposé de ses projets. Peut-être que l'homme se méfiait d'être aussi rapidement promu, d'abord maître principal et ensuite élevé au rang de compagnon privilégié.

— Voyageur Maître Suprême, murmura Molke, faisant un effort d'audace, nous avons reçu de votre état-major l'ordre de ne jamais parler de Caste, car ce mot avait été donné à notre corporation en guise de dérision par nos ennemis.

C'était donc ça. Il venait de commettre une erreur qui aurait pu lui être fatale sans la vénération absolue que lui portait cet homme.

— Oui, j'ai un temps voulu condamner ce mot, mais en y réfléchissant dans ma solitude, alors que les traîtres s'agitaient dans l'ombre, j'ai pensé qu'il serait désormais à juste titre réhabilité et que nous serions tous fiers d'appartenir à la Caste des Aiguilleurs glorieux. Oui, glorieux, car ceux qui nous accompagneront seront tous des glorieux. Je créerai un ordre spécialement pour eux. Et tu en seras le grand titulaire.

— Maître Suprême, soupira Molke, vous m'accablez d'honneurs. Mais vous ne le regretterez pas.

Lien Rag n'en revenait pas de tant de naïveté, de tant d'innocence, en somme. Les terribles Aiguilleurs n'étaient donc que des sortes de chevaliers de la Table Ronde animés d'un idéal qui aurait fait s'esclaffer tous ceux qui

les redoutaient. Des romantiques, autrement dit, de ridicules et anachroniques loyalistes. Ne manquaient plus que l'adoubement et le respect d'un code d'honneur. Méfiant, cependant, Lien Rag ne croyait pas que tous les autres Aiguilleurs seraient aussi aisément convaincus de sa légitimité, comme ce brave type.

— Maître Suprême, il ne faudra pas en épargner un seul. Sinon la dissidence refleurira tout aussitôt, car ces pourris la portent dans leur sang, croyez-moi.

Gentil garçon prônant l'hécatombe. La nature foncière réapparaissait vite.

— Les listes et nous verrons.

— Les plus durs, bien sûr, puis les tièdes. C'est en eux que se trouve la graine mauvaise qui ne demande qu'à germer.

Ce manifeste était plus qu'inquiétant. Enveloppé dans un style pompeux, voire pompier et agressif, mais les grands massacres s'étaient toujours accompagnés de justifications grandiloquentes.

— Nous devons y réfléchir, mon ami, nous aurons quand même besoin de troupes. Nous ne pouvons partir à la reconquête de la Caste nous deux seuls, comme Don Quichotte et Sancho Pança.

— Je comprends voyageur Maître Suprême, mais il faut faire un exemple, ensuite tous se bousculeront pour nous suivre. Croyez-en mon expérience. La terreur d'abord, la complaisance ensuite.

— De qui tiens-tu cette formule ?

— D'un discours que vous avez prononcé l'an dernier, quand certains Amérindiens se révoltaient déjà dans les basses plaines.

Lien Rag se dit que mieux valait ne pas trop questionner ce maître premier, si à chaque instant il devait faire référence à ses propres déclarations.

— À demain soir. Fixe toi-même le lieu de rendez-vous.

— Dans mon atelier, voyageur Maître Suprême, un wagon contient des plans et des pièces de rechange prototypes. Il est verrouillé et nul ne s'aviserait de vouloir y pénétrer, même la patrouille.

Lien Rag retourna avec prudence vers l'épave du dirigeavion, en se demandant si Molke accepterait un jour d'abréger sa formule de grand respect, Voyageur Maître Suprême en VMS, pour gagner du temps. Et pour épargner son ennui devant tant de respect courtisan.

Une fois dans les tréfonds de la carcasse métallique, il s'allongea sur son matelas d'infortune, une bouteille de vodka à la main, en but quelques gorgées. Ce premier contact était satisfaisant, mais comment allait-il pouvoir empêcher Molke de trucidar la moitié de l'effectif de cette caverne-atelier ? Ce trop zélé garçon devrait être surveillé de près, mais il n'avait personne d'autre sous la main.

CHAPITRE 43

Gislake avait longtemps hésité, laissant passer une journée entière avant de se retrouver en tête à tête, au mess, avec Ann Suba. Ils avaient travaillé ensemble, comme si de rien n'était, sous la direction de Maljory. Ce dernier s'énervait quelque peu, trouvant que les choses n'avançaient guère. Il avait hâte d'entrer dans la phase des travaux proprement dits et les réticences, les observations et les mises en garde de la grande scientifique freinaient tout. Elle avait souvent raison, mais il l'accusait d'atermoyer pour des raisons obscures, peut-être parce qu'elle ne souhaitait pas qu'il dispose d'un tel appareil pour ses ambitions futures.

Lorsqu'il vint s'asseoir en face d'elle, Ann sourit.

— Je redoutais de ne plus vous voir, la présence de ce Maljory me pèse beaucoup. Pas vous ?

— Tout autant.

— Il me paraît bizarre, passant d'une certaine quiétude à un affolement désagréable.

— Il ne fait que refléter l'inquiétude que la rumeur provoque chez ses compagnons de dissidence et chez lui.

Elle le regarda sans comprendre, se pencha pour murmurer :

— La rumeur ?

— Née peu avant votre arrivée. Elle fut répandue après qu'un certain élève Aiguilleur, Karl Manakel, ait fait une rencontre...

Elle écouta le récit de Gislake, ouvrant de grands yeux, oubliant de manger, et il s'interrompit pour lui conseiller de ne pas marquer autant sa surprise, car chacun ici espionnait les autres. Elle reprit sa fourchette, mais restait frustrée.

— Maljory voudrait qu'on prenne le garçon pour un affabulateur, mais il est patent que pas mal de gradés Aiguilleurs sont prêts à croire sur parole ce qu'il a raconté. Ça ne veut pas dire que ce sont tous des vassaux cachés de Lascasas, mais quels que soient leurs sentiments à l'égard du Maître Suprême, tous le craignent et cette soi-disant apparition les terrorise. Ils ont été

conditionnés, manipulés à tel point qu'ils seraient sur le point de soutenir que Lascasas est immortel, ou encore qu'il est capable de s'échapper du royaume des morts pour revenir les accuser d'infidélité. Ces gens-là sont à la fois d'une cruauté instinctive sans pareille mais aussi terriblement naïfs. La plupart n'avaient que quelques années quand Lascasas s'est replié dans les Andes pour échapper à la chaleur torride, et tous ceux qui sont ici ne dépassent guère les vingt-cinq, trente ans. Les plus vieux sont en minorité. Maljory, qui lui approche des cinquante ans, n'a pas tenu compte de cette réalité, et ceux qui le suivent le font par prudence, non par sincérité.

— Mais vous-même, qu'en pensez-vous ? Vous avez accompagné Maljory jusqu'au point d'échouage de l'appareil, vous avez eu, durant le long voyage de retour à petite vitesse, m'avez-vous dit, tout le temps de visiter la carcasse avec notre patron et vous ne vous êtes douté de rien ?

— J'ai appris qu'il y avait des clandestins dans la double coque, je vous l'ai dit, et j'ai vu ces photographies d'une précision relative où figurait un profil assez déplaisant. J'ai plutôt pensé à un cliché d'oiseau de proie qu'à un profil humain.

— Vous avez plus qu'un doute, alors ?

— Oui.

— Que se passera-t-il si vraiment il s'agit de Lascasas ? Et pourquoi n'a-t-il pas tenté d'apparaître plus tôt pour reprendre en main la Caste ? Je suis assez sceptique, et je me demande si un mauvais plaisant n'est pas en train de semer la discorde dans la population de cette caverne immense.

— Je fus aussi sceptique que vous et j'ai essayé de comprendre, dans l'hypothèse où ce serait Lascasas qui se manifeste aussi furtivement, la raison de ce comportement d'homme traqué. Et je vous expose ma théorie. Sans essayer de vous persuader de l'admettre. Lascasas était aux abois quand il a décidé de rencontrer son collègue Opérasque sur une banquise nouvelle née dans l'Atlantique. Notre ami Lien Rag décida alors de s'emparer de lui, ayant appris que Lascasas se trouverait à bord d'un cargo chinois descendant l'Amazone. En réalité, je crois que Lascasas n'allait pas retrouver Opérasque pour discuter avec lui sur le même niveau d'égalité, celui de deux Grands Maîtres essayant de se mettre d'accord. Non, il y avait un autre motif chez Lascasas. Il allait demander l'asile politique parce que la dissidence, je devrais dire les dissidences, le menaçaient et le forçaient à fuir.

— Qu'est-ce qui vous permet d'être aussi affirmatif ?

— Je ne le suis qu'à moitié, mais depuis que je vis en compagnie de Maljory, j'ai cru discerner pas mal d'indications en ce sens. Et puis nous

avons eu cette guerre soutenue contre Lienty Ragus...

— J'en ignore tout, je ne l'ai apprise que depuis que je suis ici. Là où je me trouvais, ce n'était qu'une vague information, non précisée d'ailleurs.

— En quelques mots, la Caste a pris une piquette et a dû concéder toutes les plaines amazoniennes, tous les plateaux d'altitude moyenne. Et les Amérindiens de ces régions se sont soulevés, ont réussi à former une armée qui désormais a pris les positions abandonnées par le corps expéditionnaire de Lienty. Et je suis certain que la Caste ne pourra pas les reconquérir avant longtemps, tant que les divisions internes persisteront.

— Pourquoi Lienty et ses hommes n'ont-ils pas essayé de récupérer l'épave et ont-ils laissé les Aiguilleurs le faire à leur place ?

— Les moyens techniques manquaient. Il fallait des engins de levage puissants, et le corps expéditionnaire n'en avait pas. Lienty a su que les Aiguilleurs construisaient un réseau secret sous les troncs d'arbres entassés, pour aller chercher l'épave du dirigeavion, et il a décidé de laisser faire.

Ann Suba mangeait avec lenteur, comme si la curiosité lui ôtait son appétit. Pourtant ce dernier était solide, et Gislake qui mangeait en face d'elle était toujours surpris de la voir dévorer, d'ordinaire.

— Mon cher ami, sachez que votre geste, ce bouquet de fleurs inattendu dans un endroit pareil, m'a émue aux larmes. Je suis désolée de m'être montrée aussi impudente, de me transformer en une sorte de furie érotomane. Mais je dois avouer que j'ai du mal à renoncer à une vie amoureuse, et que je hais cet âge qui me met à l'écart d'aventures savoureuses. Je suis heureuse que vous m'ayez en quelque sorte pardonnée...

— Il n'est pas question de pardon, mais je suis un peu complexé, voyez-vous. Je crois même que j'appartiens à la catégorie des refoulés. C'est-à-dire que j'ai des fantasmes que je ne saurais mettre en scène, si j'ose dire. Il n'y a pas chez moi un sentiment de rejet vis-à-vis de qui que ce soit, et je suis plein de confusion.

— Pour en revenir à notre histoire d'apparitions, dit-elle, pour rompre avec le trouble qui teintait de nostalgie ces mises au point intimistes, ne pensez-vous pas qu'il y avait une volonté de laisser faire les Aiguilleurs, de les laisser réparer le dirigeavion, du moins dans sa partie aéronef, pour ensuite venir s'en emparer avant qu'ils n'aient tenté de lui greffer son système d'aérostat ?

Elle fixait Gislake qui essayait de continuer de manger sans se laisser démonter, mais il admirait la perspicacité de cette femme.

— Vous me cachez quelque chose, mon cher pilote.

— Pas du tout. Vous faites allusion à la volonté de Lienty Ragus, une fois face aux Aiguilleurs.

— Certainement pas, je fais allusion à une décision qui aurait été prise juste après le crash, dans les heures qui suivirent. Tous les survivants durent effectuer une analyse rapide de la situation et en tirer des conclusions. Pourquoi le commando qui accompagnait Lien Rag se dispersa-t-il ensuite sous la voûte de ces troncs entassés, pourquoi Lien disparut-il et enfin pourquoi vous, Gislake, avez-vous déserté, usant votre énergie à rejoindre une station en territoire Aiguilleur ?

Il se rendit compte que depuis un moment il mastiquait la même bouchée de nourriture, et croisa le regard ironique de cette diablesse.

— Vous êtes peut-être un refoulé incapable de satisfaire ses fantasmes, mais vous n'êtes pas un salaud, Gislake. Je vous connais depuis longtemps. Je vous ai embauché parce que vous m'inspiriez confiance et que vous aviez des qualités extraordinaires de pilote. Il fallait que vous restiez prêt à reprendre les commandes, aussi proche que possible de l'appareil, et vous avez été désigné pour jouer le traître. Et c'est Lien Rag qui vous a ordonné de vous sacrifier pour cette mission qui allait faire de vous un salaud.

— Si j'ai des fantasmes dus à mon imagination, vous, vous en avez au sujet de toute cette histoire qui me paraît ahurissante, même si elle me donne le beau rôle d'agent double introduit chez l'ennemi pour effectuer une tâche sacrificatoire.

— Je ne me laisserai pas abuser par votre ironie ni vos protestations. Et je vais vous dire que je vais même pousser plus loin mes illustrations de cette affaire. Le grand patron, ce n'était ni Lienty ni personne d'autre, c'est Lien Rag. Lien Rag qui est tapi dans l'ombre, peut-être même dans le labyrinthe de cet appareil. J'en ai fait les plans et certains ont été tenus secrets. Seuls Liensun, Lien Rag et moi-même les connaissons. Charlster ne fut pas mis dans le coup. Moi, je peux pénétrer dans la carcasse et explorer tous les endroits où un homme peut se cacher. Je le ferai si vous m'aidez.

— C'est hors de question... dit-il avec une sécheresse peu convaincante. Je ne vais pas trahir Maljory, après avoir déjà trahi les miens. Cette fois je me contente de mon sort.

— C'est un aveu, mon cher ami. Je n'en attendais pas moins.

CHAPITRE 44

Ce fut une femme de chambre qui la déranger le lendemain matin, s'excusa de la trouver encore dans sa suite, mais qui au moment de se retirer fort confuse lui fit un signe de l'index pour la prier de sortir avec elle dans le couloir. Et là elle lui glissa à l'oreille :

— Prenez tout à l'heure, à 10 heures 10, le train omnibus pour la banlieue nord. Voiture 8, place 9.

La jeune femme disparut tout au bout du couloir avant que Songe n'ait eu le réflexe de la retenir pour d'autres explications, mais pensa qu'elle ne savait rien de plus que cette indication.

La banlieue nord était un endroit bien choisi pour empêcher Tsi-Nan d'avoir des soupçons, si par hasard elle la faisait surveiller. On y rencontrait un grand dépôt de wagons de marchandises et des stocks de matériel à dispatcher dans tout le nord de China Voksal. La directrice de l'EEC locale penserait que Songe se renseignait sur les meilleurs kilomètres tonnes.

Dans le train en question ce fut un ouvrier qui, avant de descendre en cours de route, lui fournit le numéro d'un quai et d'un emplacement où on l'attendait.

Elle traversa des entassements inouïs de sacs de riz, de containers remplis de marchandises, aperçut des wagons à bestiaux en transit, avec des porcs qui criaient et des bœufs qui meuglaient lamentablement, avant d'atteindre le fameux emplacement, celui où une attribution en location de plus ou moins longue durée était créée aux enchères publiques. Une foule énorme se pressait auprès du commissaire qui lançait des offres dans le micro.

— Je suis le frère de sang de Kwantu, dit une voix à son oreille. Par pitié, ne vous retournez pas.

L'inconnu, un homme jeune d'après le son de sa voix, utilisait un tube en carton qu'il approchait de son oreille comme pour la taquiner.

— Mon nom est Lahore et je fais partie des Bonzes mongols. Nous voulons venger la mort de Kwantu, mais nous désirons poursuivre avec vous les négociations. Nous pensons que vous avez des qualités requises pour diriger une compagnie indépendante en Mongolie.

— Je n'ai jamais dirigé de compagnie ferroviaire, murmura-t-elle, en faisant mine de relever ses cheveux pour que sa réponse fût dirigée vers le tube en carton.

— Vous avez l'habitude des affaires commerciales et c'est ce qui nous intéresse. Mon frère de sang ne vous a-t-il pas dit que nous formions une confrérie de Bonzes mongols qui ne peuvent en aucun cas traiter des questions d'argent. Nous n'avons même pas le droit de toucher à un seul billet, une seule pièce. Kwantu a tout de suite pensé à vous, car il se souvenait de votre réussite à Markett Station. Vous aviez aussi la réputation de ne jamais tromper vos partenaires. Je veux dire en ce qui concerne les finances.

Elle rougit, car il eut un petit rire entendu sur les autres tromperies qu'elle avait pu commettre avec des partenaires sexuels.

— Nous savons que Tsi-Nan vous a embauchée pour nous rencontrer et essayer de renouer avec nous, mais nous ne voulons pas d'elle.

— Elle affirme qu'elle n'a pas fait assassiner Kwantu.

— Elle a payé Kunshan pour le faire et joue les mains propres. Vous ne lui cacherez pas que vous aurez un contact officiel, demain, avec notre délégué, mais il fallait qu'on vous parle auparavant. Est-ce que mon frère de sang vous a indiqué comment il comptait s'y prendre pour vous faire admettre par les seigneurs de la guerre mongols ?

— Il m'a laissé entendre qu'une femme serait mieux accueillie...

Lahore eut un petit rire amusé.

— C'est exact, à condition que cette femme soit mariée à l'un d'entre nous, ce qu'il se proposait de faire, vous épouser, et c'est ce que je vous propose à mon tour, pour vous donner toutes les garanties d'une épouse mongole.

Elle sursauta, faillit se retourner, mais à l'aide du tube de carton contre sa joue il lui signifia de ne rien en faire.

— C'est exclu que je me marie avec vous, dit-elle avec rage.

— Oh, je pense que vous changerez d'avis.

CHAPITRE 45

La rencontre la plus saisissante ne fut pas celle de l'hologramme de son père avec le sien, mais celle de Kurts avec un inconnu qui apparut soudain dans une coursiive. Et chose stupéfiante pour Kurty, cette silhouette virtuelle ne se comporta pas comme les autres, c'est-à-dire qu'au lieu de traverser la porte ou la cloison sous forme de nuage plasmatique se reconstituant ensuite, celle-ci ouvrit la porte, et une fois sortie la referma derrière elle.

— Vieux réflexe, si on peut donner à ces hologrammes spéciaux non seulement une apparence mais une partie de leurs anciens comportements instinctifs ? Voilà qui serait tout de même extraordinaire. Bien sûr, il y a eu d'autres exemples, des esquisses plutôt, mais dans le cas présent c'est assez remarquable, murmura Kurty, ou bien alors...

Ou bien alors ce n'était pas un hologramme de conception habituelle qui venait à la rencontre de Kurts. L'hologramme de ce dernier s'immobilisa, tandis qu'en face de lui, plongée dans une demi-obscurité agaçante, la créature tendait les bras. Ceux-ci évidemment n'étreignaient qu'un vide quelque peu poissé par le plasma.

— Ce type-là a le visage voilé, dirait-on. Pourquoi aurait-on perdu son temps à élaborer un hologramme portant un voile et, de plus, respectueux des usages et refusant de sortir d'une pièce en traversant porte ou cloison avec désinvolture ?

La silhouette de son père était animée par un autre manipulateur que lui, ou bien elle possédait son autonomie, un programme qui lui permettait d'apparaître, de se promener dans la Locomotive avant de rejoindre son silo d'affectation, sous forme d'enregistrement sur disque. Il préférait cette hypothèse-là qui excluait toute intervention inquiétante, surnaturelle. À la limite, il souhaitait que ce soit un ordinateur qui, selon un calendrier assez fantaisiste, lançait l'hologramme paternel dans les coursiives.

Pour Kurts il disposait de quelques propositions d'explications, mais pour cette autre forme humaine qui continuait de vouloir étreindre son père, qui tendait son visage vers le sien, il ne trouvait rien. Kurts était sur l'écran, aussi grand qu'autrefois, mais lorsqu'il était mort, Kurty n'avait pas sept ans et avait surestimé peut-être la taille de son père. L'autre mesurait un peu moins, mais pas plus de dix centimètres environ, et s'obstinait à rechercher quelque marque d'affection, un baiser avec ce plasma visqueux. Lui n'en avait

conservé que ce souvenir-là, de son unique expérience. Peut-être que le mot visqueux était exagéré, que ce plasma, selon un phénomène magnétique, collait légèrement au contact. S'il avait pensé visqueux ou gluant, c'était par exagération de son imagination. Il avait cru rencontrer un spectre, un mort vivant en décomposition. De même, cette qualification d'hologramme plasmatique ne tenait pas debout. Ce mélange de virtuel et de réel ne pouvait jaillir d'un disque enregistré.

Kurts disparut le premier, s'évanouissant dans une poussière de particules. Kurty, la première fois, avait cru en retrouver au sol, s'était précipité dans la courative, mais n'avait rien vu.

L'autre silhouette écartait les bras, comme désespérée, des bras d'où pendaient des oripeaux de tissu sombre. Imitation d'un suaire de films d'horreur ? Volonté de duper sur sa propre entité ?

La silhouette fit demi-tour et s'éloigna en se déhanchant quelque peu, comme une prostituée racolant sur un quai de station. Puis au carrefour suivant elle disparut. C'est-à-dire que son écran se zébra, comme si des parasites l'envahissaient.

— Au revoir, ricana Kurty, merci, les copains, de votre intervention style opération de camouflage.

— Qui sont ces copains ? s'étonna la voix de Mylord, sortant des baffles.

— Les tiens plus que les miens.

— Je ne comprends pas.

— Tu m'étonnes, tiens.

Terminé pour ce soir, la censure s'était réveillée, un peu tard peut-être, mais c'était éventuellement voulu. De temps en temps, à vrai dire rarement, on lui projetait cette silhouette bizarre qui ne passait pas à travers les cloisons et les portes, et qui essayait de séduire Kurts. Enfin, l'ensemble plasmatique de Kurts.

Comme toujours, il se demanda s'il ne s'agissait pas de protoplasma qui constituait la forme de son père. Il frissonna. Ce qu'il prenait jusque-là pour un hologramme ne serait donc dans ce cas qu'une seule et immense cellule de matière vivante active, avec protéines, molécules, etc. Une cellule d'un mètre quatre-vingts de haut. Difficile d'accepter que son papa ne soit plus qu'un monstre unicellulaire vagabondant dans les coursives de sa Machine.

Le lendemain il reprit ses recherches sur le déclin de la Transeuropéenne et sa dislocation en 3390. Pour les historiens aux ordres de cette Machine ou

de ses ordinateurs, les responsables c'étaient les jaloux, les envieux, les petits chefs, les syndicats, tiens, bizarre que ce nom apparaisse, les comploteurs, enfin bref tout le monde, sauf la présidente à laquelle il n'était jamais fait allusion. C'était quoi, un ectoplasme elle aussi, comme tous ceux qui attendaient de gambader, enfermés dans leur disque ?

Et Kurts à cette époque ? Occupé dans le Sud, se moquant bien de la Transeuropéenne ? Lui et Lien Rag n'y étaient donc jamais retournés, pas plus que Lienty ou Yeuse ?

En incrustation sur son écran apparut un flash surprenant : « Un réseau relie depuis quelques jours l'est de l'Africana à l'ouest, et traverse même l'ancienne mer Rouge prise par la banquise. Il est possible que plus à l'ouest, exactement vers le nord-ouest, ce même réseau se relie à ceux qui éventuellement auraient été installés dans le Sud européen. Nous estimons du plus grand intérêt de le rejoindre afin de vérifier si ces informations se révèlent exactes. »

Kurty soupira. C'était toujours ça qui les obsédait, retourner en Transeuropéenne pour que la Locomotive se livre à nouveau à la piraterie. Comme si ce goût dépravé pour la violence, la rapine, les agressions sexuelles, existait depuis toujours dans les gènes de la Locomotive. Pas si stupide de faire allusion aux gènes de cette motrice. Il se souvenait que Lien Rag disait d'elle que si cette Machine était faite de métal, elle se composait surtout de matières organiques. Il se reprochait maintenant d'avoir négligé cette précision.

Exclus donc les ordinateurs, voire une présence clandestine dans le fonctionnement spécifique de cette Locomotive, si celle-ci possédait sa propre conscience et sa propre volonté. Était-elle l'héritière unique de Kurts ? Voilà qui pouvait expliquer ses réticences lorsqu'il avait manifesté son intention de la renflouer. Et pour le distraire, l'amuser, l'éloigner du pouvoir, elle lui envoyait ces cellules monstrueuses bourrées de cytoplasme agité.

— Captation d'héritage, cria-t-il, ce qui eut pour effet d'affoler Mylord qui le pria de répéter plus distinctement.

— Va te faire foutre ! lui lança Kurty.

— Pouvez-vous répéter ? insista Mylord.

CHAPITRE 46

Après une sale nuit de réflexions, toutes plus pessimistes les unes que les autres, Louria se leva avec la conviction sinistre que leur projet ne parviendrait jamais à tenir debout et qu'ils se fourraient le doigt dans l'œil s'ils espéraient fabriquer un ordinateur à base de protéines. Déjà, le système de transmission avec un modèle de radio périmé ne pourrait jamais fonctionner. En l'état actuel des recherches, le système employé jusqu'ici avait lui-même ses propres limites. Personne n'était parvenu à diffuser sur de longues distances. Il fallait toujours des relais et, dans certaines régions, ceux-ci étaient fortement rapprochés les uns des autres. Il n'y avait qu'en pleine mer ou sur les banquises qu'on pouvait espérer une portée de plusieurs centaines de kilomètres, voire deux ou trois mille, mais c'était l'exception. Les seuls qui disposaient d'une technique évoluée, c'étaient les Néos. On disait qu'ils avaient récupéré des plans, des manuels dans la bibliothèque transférée à Alone-Vatican, mais Louria pensait qu'ils avaient leurs propres chercheurs qui réservaient leurs découvertes à l'Église.

— Du coup, râlait-elle en prenant son petit déjeuner avec Harold, nous voici forcés de recourir aux fibres optiques et rien ne nous garantit de leur sécurité, si les logiciels biologisés les découvrent.

— Allons bon, non seulement ils auraient leur libre décision, mais en plus ils enverraient sous terre leurs propres fibres contaminer les nouvelles que nous installerons ?

— Nous enterrerons les nouveaux réseaux et tout le monde admet de nos jours que des courants induits peuvent se répandre sous terre, selon la consistance du milieu, sans qu'on puisse toujours y remédier.

— Donc, les messages voyageant sur les ondes d'une bonne vieille TSF seront à l'abri de tels égarements ?

— Oui, et leur fabrication et leur installation boufferont la moitié du budget de la Compagnie.

— Le temps de nous débarrasser de ces salopards de logiciels. En six mois ce sera fait.

Louria regarda ses œufs au bacon avec méfiance, se demandant ce qu'ils deviendraient une fois dans son estomac, s'ils accepteraient de descendre ou chercheraient plutôt à remonter. Elle repoussa son assiette.

— L'ennui, chez moi, c'est que de bonne chercheuse en astrophysique j'ai accepté de devenir directrice, c'est-à-dire de cumuler mes fonctions scientifiques avec celles de gestionnaire. Et quand on a connu l'angoisse des budgets dépassés, on ne peut plus considérer en toute indifférence le prix de revient des choses. Dès aujourd'hui je sens que je dois stopper nos recherches et laisser les e-gènes continuer tranquillement à filtrer les informations qu'ils charrient dans leurs réseaux, me moquer s'ils les charcutent, les amputent, les mettent à la poubelle. Nous reprendrons une vie en partie sclérosée par ces bidules qu'on appelle logiciels, des millions de logiciels dans le monde entier.

— Dans ce cas, on peut faire des économies en fabriquant un virus qui les bousillera tous, répondit Harold, tout en laissant couler du jaune d'œuf sur le haut de son tee-shirt.

Elle releva la tête, fixa les cheveux en broussaille de son ami, pensa qu'ils étaient peut-être un peu trop longs. Ils lui mangeaient le front et les yeux.

— C'est peut-être la solution, murmura-t-elle, encore suffoquée de ne pas y avoir songé plus tôt.

Harold finit par la regarder.

— Laquelle ?

— Ton virus.

Il ne s'en souvenait peut-être déjà plus, mais ce ne fut pas le cas.

— Simple boutade.

— Non.

Elle détesta l'expression de son regard en cet instant.

— Non, je ne suis pas bonne pour l'hôpital psychiatrique. Je crois que nous devrions travailler là-dessus, et je vais essayer d'avoir un rendez-vous avec l'amiral. Dès que je lui parlerai d'un coût ne représentant plus qu'un pour cent du budget, il me prendra dans ses bras pour me supplier, de foncer sans attendre.

— Ton virus va bloquer tous les systèmes informatiques dans le monde entier. Il est possible qu'il existe encore des connexions inconnues avec l'hémisphère Sud.

— Ce n'est pas mon virus, mais le nôtre. Tu as émis l'idée, je vais la concrétiser.

— C'est inconcevable, ce sera pire que cette panne de vingt-quatre heures

que tu combines avec les logiciels d'Altaï. Les effets en furent désastreux et pourtant de courte durée. Un virus nettoiera tous ces indésirables en question, mais une fois installé refusera d'être chassé. Et les nouveaux logiciels qu'il faudra mettre en place ne seront pas construits du jour au lendemain.

— Je pense à un virus qui, une fois terminé son sale boulot de destruction des données, mourra de sa belle mort, laissant les logiciels et tous les systèmes comme neufs. C'est pourquoi ça ne coûtera pas les yeux de la tête.

— Et pourquoi le vieux Kinnjone te prendrait-il dans ses bras ? Ça lui arrive souvent ?

— Chaque fois que je vais le voir et je peux te dire une chose, je ne le laisse pas indifférent.

— J'ai toujours pensé que c'était un vieux satyre. Un virus qui se suicide son devoir accompli ? On dirait un roman épique. Et d'ailleurs c'est un roman, car un tel virus n'existe pas.

— Nous allons le fabriquer avec l'aide d'Edgon. C'est de sa partie, lui qui ne cherche qu'à détruire les systèmes électroniques pour se procurer un butin. Il pourra s'en donner à cœur joie.

— Je suis contre. Il va tout ravager sur son passage, nous ne pourrons plus le maîtriser. Tu sais très bien comment ça se termine avec ces saloperies. Ils détruisent et ne laissent rien derrière eux. Nous allons tout perdre, toutes nos données, nos références, nos infos.

— Un virus sélectif, dit-elle. La recherche va consister à identifier les filtres que les e-gènes ont installés pour surveiller les échanges d'informations.

— Tu pourras demander l'aide des labos militaires. Ils mettent au point des gaz sélectifs capables de foudroyer l'ennemi en épargnant nos troupes. Les gars qui y travaillent sont des utopiques, tout aussi dangereux que toi avec ton virus. Je regrette d'avoir émis cette sottise, tout en mangeant mes œufs au bacon. Je me demande si je ne vais pas modifier le contenu de mon assiette, au petit matin.

Il préféra attendre lorsqu'elle téléphona à son père, toujours installé chez Cristella Marlone. Celle-ci lui dit que Edgon était dans son bain et qu'elle lui apportait le mobile.

— Vous allez me le prendre ? demanda-t-elle inquiète. Pour le livrer à cette furie qui collabore à vos travaux ?

Mais elle lui passa son compagnon. Celui-ci l'écouta avec attention

jusqu'au bout.

— Très intéressant. Tous les coffres-forts virtuels ou réels vont ouvrir largement leurs portes. Il n'y aura plus qu'à se servir. Mais très vite ce sera le chaos, la catastrophe universelle.

Sans trop d'enthousiasme, Harold succéda à Louria pour lui exposer la proposition de celle-ci.

— Un virus sélectif. Grand dévoreur des logiciels contaminés, par exemple. Ouais, dans l'absolu c'est la meilleure solution, mais lorsqu'on remet les pieds sur terre, c'est autre chose.

— Tu m'as confié un jour que tu pouvais empoisonner la vie de la Caste, si tu le voulais, en détruisant toutes leurs archives, à condition de les avoir décodées au préalable.

— Tu sais, fiston, un paternel qui ne rencontre pas son rejeton fréquemment essaye de se donner le beau rôle. J'en ai peut-être rajouté un brin pour t'impressionner, pour que tu m'admires, quoi !

— Tu te défiles ?

Louria comprit que ce n'était pas vraiment le virus qui motivait Harold dans ce défi-là, mais le désir de provoquer son père. Et celui-ci ne répondit que mollement à cette agression.

— Pas vraiment, mais je devrais, si je me laissais tenter, renouer avec... disons un certain milieu dont je me suis éloigné depuis quelques années.

— Des complices ?

— Oh, les grands mots tout de suite. Disons un brain-trust destiné à étudier les nouvelles techniques, à répartir chaque zone d'activité individuelle.

— Il existe toujours ce brain-trust ? Cette mafia ?

— Sinon quelqu'un m'escroque régulièrement depuis quatre ans au sujet de ma cotisation. Je paye, mais je ne vais plus aux réunions. Certains ont trop tendance à y jouer les anciens combattants, radotant sur leurs exploits passés.

— Et ces types-là s'y connaissent en virus ?

— Plusieurs, oui, dont une certaine Hillary. Une fille sensationnelle, mais dangereuse. Pour les ordinateurs, je veux dire. Si je renoue avec eux, ça va vous coûter cher. Ils vont exiger qu'on puise à pleines mains dans les coffres jusqu'à l'indigestion. Et c'est dans la banque centrale de la Compagnie qu'il y a le maximum à croquer. Sans parler du crédit de la Corporation des

Aiguilleurs.

Louria intervint :

— Une allocation du gouvernement ?

— Vous ne leur ferez jamais accepter ça, à moins que les billets de mille dollars forment des piles sur la table de discussion. Autrement dit, paiement d'avance.

— Et de quel montant ?

— Faut que je voie d'abord les copains. Selon l'effectif, on établira un devis. Il y a eu sûrement des disparus, mais aussi des nouveaux.

CHAPITRE 47

Ce fut un assassinat silencieux dans le wagon des maîtres principaux hors classe, futurs promus aux grades de Grands Maîtres.

— À coups de hache, précisa le chef des prévôts de la Sécurité. Et comme les compartiments de ce wagon sont parfaitement isolés, personne n'a rien entendu.

Du sang partout, jusqu'au plafond et au sol une mare. Quelly, la victime hachée en quatre endroits. La tête en partie détachée du tronc, un bras coupé, le ventre ouvert. Quelly, son meilleur compagnon de dissidence.

— Un travail de bûcheron. De bûcheron dément, bien entendu, ajouta le chef prévôt Worth.

Ce fut plus tard que Maljory fit le rapprochement. Dans plusieurs proclamations écrites, le Maître Suprême Lascasas avait répété, avec une certaine complaisance, cette phrase : « Si l'un d'entre vous ne fait pas son devoir, je serai le bûcheron qui abat avec sa cognée les arbres déficients. » Une de ces formules qu'il affectionnait et que Maljory avait toujours trouvées très creuses. Qui savait vraiment ce qu'était un bûcheron armé d'une cognée, alors qu'on utilisait des bull-tronçonneurs dans la forêt, avant que les cyclones ne la ravagent.

Il réunit les trois Grands Maîtres nommés par lui, mais non certifiés pour avoir leur avis. Ils paraissaient consternés, inquiets, mais n'osaient clairement livrer le fond de leur pensée. Il voulait prendre la place de Lascasas, et dès lors ils se méfiaient de ses réactions. Il n'était guère plus avancé.

— Le chef prévôt enquête, dit-il, et doublera les patrouilles.

Lorsqu'ils apprirent le drame, Ann Suba et Gislake vérifiaient un premier chargement de matériel destiné à la réhabilitation du dirigeavion. Ils se contentèrent d'un regard, mais attendirent le mess pour échanger leurs réflexions. C'était, à cause du brouhaha et des allées et venues, un endroit relativement sûr. Les micros et les caméras ne pouvaient effectuer leur sale boulot d'espionnage. Et de plus, l'un et l'autre, lorsqu'ils parlaient, mettaient une main devant leur bouche, ayant entendu dire que des spécialistes pouvaient lire sur les lèvres lorsqu'ils visionnaient les vidéos.

— Peut-être un crime passionnel, mais Quelly faisait partie de ce convoi

qui est allé chercher le dirigeavion, et c'était un fervent supporter de Maljory.

— Passionnel, vous voyez des femmes autour de ces voyageurs-là ? Pas moi, je suis bien la seule. À moins qu'ils ne s'aiment entre eux, mais ce serait considéré comme un crime.

— Un début de remise en cause, de révolte ? Dans ce cas, ce serait bien Lascasas qui se cacherait dans l'appareil, contrairement à votre hypothèse.

La nuit suivante, ce fut le chef des prévôts, Simpson en personne, qui fut frappé à coups de hache alors qu'il s'apprêtait à se coucher dans le wagon-caserne où il occupait un compartiment single. On devait découvrir que l'assassin s'était glissé chez lui par une trappe du plancher, ouvrant dans sa salle de bains. Une trappe que le chef prévôt utilisait pour surprendre ses hommes, sans être signalé par les sentinelles veillant dans les sas du wagon.

— Lui, ce n'était pas vraiment un fidèle, mais il attendait dans l'expectative, conclut Gislake. Dans ce genre de situation ambiguë, ces gens-là sont les plus nombreux.

— Ce doit être considéré comme un avertissement à tous ceux qui n'ont pas encore pris parti, fit Ann Suba. J'y vois la preuve que ce n'est pas un acte isolé qui aurait eu pour motif un ressentiment personnel, mais celle d'une tactique précise destinée à affoler les dissidents qui se sont regroupés autour de notre ingénieur général.

Lorsqu'il les rejoignit à leur table, il donna l'impression qu'il ne faisait que passer, finit par s'asseoir et lorsque le serveur se présenta, demanda juste de la bière et un sandwich. Et il mordit une fois seulement dans ce dernier.

— Les vérins sont-ils arrivés ? demanda Ann Suba.

— Les vérins, répéta Maljory comme s'il ne comprenait pas.

— Sans eux nous ne pourrions pas relever la carcasse. Les grues vont commencer de la soulever pour libérer les wagons porteurs, la déposeront sur les vérins. Ceux-ci doivent être spécialement étudiés pour avoir une surface portante très grande, sinon la carlingue cassera. Cinquante mètres de long à mettre en place, avec le maximum de précautions.

Le même soir, Lien Rag, alias Lascasas, rencontra le chef d'atelier Molke dans une autre partie de la caverne, entre deux passages de patrouilles. Celles-ci se succédaient désormais toutes les demi-heures.

— Vous n'auriez jamais dû faire ça, lui reprocha Lien, je n'ai demandé la tête de personne. Je souhaitais plutôt que s'instaure un climat de méfiance qui aurait fini par les rendre hostiles les uns envers les autres. Ces deux morts

risquent de les ressouder.

— La mort de Quelly ne chagrine pas Maljory, puisque désormais c'est un de ses complices qui dirige la prévôté, Andrenov. Maljory lui a promis le grade de maître principal de seconde classe.

— Pourquoi la hache ?

— Ce n'est pas moi qui la manie, mais un de mes mécanos qui déteste Maljory et son équipe. Son père était bûcheron et il sait se servir de cet outil.

— Il ne doit pas exister beaucoup de haches dans cet endroit, remarqua Lien Rag, si l'on recherche l'arme de ces deux crimes on la trouvera facilement et par suite celui qui la maniait.

— Il y a un grand nombre de haches pour abattre les stalagmites à l'entrée de la caverne. Les Amérindiens du campement en possèdent aussi, puisqu'ils fendent leur bois pour la cuisine avec.

Le lendemain une fouille générale fut effectuée dans toute la caverne et toutes les haches confisquées pour être examinées en laboratoire. On en trouva trente-quatre dans le campement des Amérindiens, ainsi que des serpes et des machettes. Le tout fut confisqué et les femmes se lamentèrent de ne plus pouvoir utiliser du bois pour leur cuisine. Du coup les ouvriers « indigènes », ainsi les appelait-on, se mirent en grève et Maljory estima que ce n'était pas le moment d'avoir ce type de conflit sur le dos. En temps normal il aurait réprimé ce mouvement dans le sang. Il fit rendre les serpes et les machettes, promit les haches pour plus tard. L'examen en laboratoire ne donna aucun résultat. L'arme du crime devait être cachée quelque part. L'attitude conciliatrice de Maljory envers les ouvriers en grève déplut aux différentes catégories de maîtres, et l'ingénieur général sentit comme un refroidissement dans leurs relations avec lui.

Les énormes vérins arrivèrent ce même jour, à la tombée de la nuit. Les opérations de levage et d'installation, pour que les travaux commencent enfin, étaient prévues pour le lendemain.

Cette nuit-là, un des trois Grands Maîtres nommés par Maljory, Serguei Heskins, fut décapité lui aussi. Il sortait du campement amérindien où il entretenait une liaison clandestine.

CHAPITRE 48

Les journalistes traquaient Fleur dans Cooktown pour la questionner sur les recherches qu'elle avait effectuées depuis la disparition de son père Lien Rag. Les plus acharnés appartenaient au groupe de Bancala, et Liensun l'avait mise en garde contre ces gens-là.

Elle ne savait que faire, pensait accepter l'offre de Lienty qui disait avoir une place pour elle dans la direction du Channel Drake. Lorsqu'elle y réfléchissait, elle ne savait si elle désirait reprendre ses voyages commerciaux avec ses deux amies chinoises, May et Jade, qui naviguaient à bord de leur cargo *Mayflower*. Elle n'avait pas oublié ce projet élaboré lorsqu'elle travaillait dans les fonderies du golfe du Tonkin. Elle en avait parlé à son cousin, à son frère, sans vraiment susciter en eux le moindre intérêt. Que des bateaux appartenant aux Kalami, c'est-à-dire indirectement à la Caste, viennent piéger dans les eaux de l'Antarctique Est du krill pour nourrir les solinas, qui attendaient la mort dans le vivier du même golfe, leur importait peu.

— Que faudrait-il faire ? Instituer une police spéciale pour refouler ces gens-là ? La zone maritime de l'Antarctique ne nous appartient pas, pas plus qu'aux Roux. Nous ne disposons pas des moyens nécessaires, ni d'effectifs suffisants.

— Nous avons un pacte ancien avec les Hommes-Jonas pour la protection des baleines solinas. À une époque, ils nous avaient accordé un quota de chasse pour les solinas sauvages et nous l'avons assez bien respecté. Maintenant ce krill doit être drainé par milliers de tonnes, emporté au nord. Les baleines n'en trouveront presque plus comme nourriture dans ce secteur de l'hémisphère Sud.

Yeuse était la plus sensibilisée par cette défense désespérée et souhaitait que le pacte d'assistance mutuelle entre les Ragus et les Hommes-Jonas soit respecté.

— Tu vas te présenter à la présidence ? lui demanda Fleur. Tu pourras alors entreprendre une intervention ?

— Je ne pense pas me présenter contre Liensun, ton frère, répondit Yeuse. J'ai longuement réfléchi. Lorsque je pensais présenter ma candidature, Liensun était alors prêt à démissionner, ne s'intéressant plus aux affaires

publiques. Puis il en a eu assez de cette reconversion en éleveur de moutons et a repris vraiment la tête des Kerguelen. On ne peut pas dire qu'il ne réussit pas.

— Il trahit notre père avec cette nonciature. Jamais Lien Rag n'aurait accepté ce monseigneur Éloi de la Compassion, avec ses manières de faux cul.

— Il n'y a pas trahison en politique, mais réalisme. Sans le fric des Néos, les Kerguelen coulaient irrémédiablement. Souviens-toi comment tu fus accueillie avec tes amies Jade et May, quand votre cargo s'est présenté au terminal. Les fonctionnaires n'en faisaient qu'à leur tête. Liensun, prévenu de l'incident, commença de réagir, et depuis il ne s'est plus arrêté.

Fleur la regarda qui s'exaltait quelque peu pour défendre son frère, et Yeuse, surprenant cet examen critique, fut gênée. Elle défendait Liensun contre celui qui était l'homme le plus important de sa vie amoureuse, de sa vie tout court. Elle connaissait le tempérament entier de Fleur qui s'efforçait, même au prix d'une franchise brutale, de ne pas basculer dans l'hypocrisie des sentiments.

— Tu étais mon dernier espoir, dit-elle simplement. Nous sommes plus redevables aux Hommes-Jonas qu'eux envers nous, et cela depuis fort longtemps. Lorsque Kurty a refusé sèchement de les aider à empêcher ce trafic de krill, ce fut la raison qui me détermina à le quitter.

— Tu le regrettes ?

— Là n'est pas la question. Je dois trouver le moyen de suspendre cette pêche du krill qui va bientôt disparaître.

— En l'absence de ton père, tu peux profiter des royalties qui sont tout de même intéressantes. Il y a celles sur le fuphoc de la Zone Tabou, le fuphoc de la mer de Ross, et les revenus de Channel Drake.

— Mon père est encore en vie. Mon récit ne t'a pas convaincue ? demanda-t-elle, à demi furieuse.

— Il est en état d'absence, et le transfert de cet argent serait tout à fait légal. Comme tu ne vas pas l'utiliser pour mener une vie fastueuse, Lien, lorsqu'il reviendra, ne pourra que te donner acquit de ta décision et de l'utilisation de cet argent.

— Ce terme « en état d'absence » me fait froid dans le dos, comme s'il était considéré mort. Bien entendu, je ne peux publiquement raconter qu'il vit et qu'il prémédite la plus grande folie de sa vie et de tous les temps, mais c'est un secret. Je n'irai quand même pas jusqu'à jouer l'orpheline éplorée pour capter son argent.

Elle n'alla pas plus loin, accablée par ces défections successives, Liensun, bien sûr, ce n'était pas surprenant, celle de Lienty qui la chagrinait, et enfin l'attitude de Yeuse qui pour une raison mystérieuse privilégiait la thèse d'une absence ressemblant fort à un avis de faire-part mortuaire. Tout ça pour protéger Liensun. Elle renonçait même à son désir de devenir présidente et Fleur savait combien ça lui coûtait. Depuis qu'elle avait abandonné la direction de la Patagonie occidentale, elle n'avait jamais pu s'habituer à cette vacance d'autorité.

— Tu devrais demander audience à Éloi de la Compassion pour lui parler de ce piratage du krill. Alone-Vatican se trouve dans la même zone et peut-être que le pape n'aimerait pas apprendre qu'on pille les ressources voisines, dans sa sphère d'influence. Je ne pense pas que ce soit un grand défenseur de la nature, mais qui sait ?

— Après le frère, la sœur qui vient humblement s'agenouiller pour obtenir des faveurs ? Merci bien.

CHAPITRE 49

Il partit à la recherche de Fleur, à travers la masse d'informations que les ordinateurs de la Machine recueillaient du monde entier. Il fallait faire vite, avant que la censure du complexe informatique n'élimine tout ce qui concernait sa compagne. C'était donc dans un fouillis brut de données qu'il opérait, et déjà il en avait extrait quelques nouvelles intéressantes. On lui apprenait qu'en compagnie de Lienty Ragus, du président Reiner de la Patagonie occidentale, voyageuse Fleur Rag avait débarqué sur l'aéroport de Cooktown, refusant de répondre aux journalistes sur le sort de son père Lien Rag. Elle n'avait même pas reconnu avoir effectué un séjour en Amazonie, pour recueillir tous les renseignements existant sur le dirigeavion disparu avec tout son équipage et ses passagers. Lienty Ragus, moins catégorique que sa cousine, avait laissé entendre que pour l'instant rien ne permettait de dire si l'ancien président des Kerguelen était en vie ou hélas décédé. Une jeune correspondante de presse avait alors demandé à Lienty Ragus si l'identité de l'homme enfermé dans l'île des Messieurs lui était connue, mais là aussi pas de réponse. Le président Reiner, quant à lui, avait prétexté la visite amicale qu'il faisait dans l'archipel pour éluder toutes les questions.

Kurty rêva sur ces nouvelles, imagina Fleur écartant ces importuns, lumineuse mais décidée, inspirant à la fois le désir et le respect. Elle était donc là-bas, dans le Sud, si loin de lui. En famille pour ainsi dire, même en l'absence douloureuse de son père. Parfois, entre son demi-frère Liensun et elle la discorde devenait violente, mais il y avait une grande affection secrète entre eux. Lui restait seul dans ce cauchemar roulant, seul avec le cadavre momifié de son père et son image plasmatique que quelqu'un, parfois, s'amusait à lancer dans les coursives pour une promenade sinistre.

La Locomotive roulait donc sur ce nouveau réseau construit au nord de l'Africana, lequel serait éventuellement relié à la Transeuropéenne, on ne savait quand. D'où venait ce tropisme qui attirait vers les débris de cette ancienne Compagnie, la Locomotive pirate ? En admettant qu'elle soit composée de chromosomes artificiels contenant des gènes, l'un d'entre eux distillait le goût barbare de la rapine, de la guerre. Mais peut-être qu'un autre gène plus discret, plus sournois, inspirait au système de pilotage ce trajet vers le nord, dans une intention différente, peut-être plus dangereuse.

Ce fut ce jour-là, par le plus grand des hasards, qu'il découvrit que quelques vêtements appartenant à Lien Rag se trouvaient dans un vestiaire de la Machine. Dans une chambre non loin de la sienne. Ces vêtements avaient

dû être abandonnés par Lien Rag lorsque Kurts l'avait délivré des Éboueurs de la Vie éternelle. Ces fanatiques étaient déjà en train d'ensevelir le glaciologue dans un cercueil de glace de leurs trains-cimetières, lorsqu'il était intervenu. Par la suite, les deux hommes, Kurty ignorait toujours leurs motivations, avaient décidé de rejoindre le satellite animal qui tournait au-dessus de la Terre. Il pouvait encore admettre que Lien Rag, depuis des années à la recherche de la Voie Oblique, avait enfin trouvé celle-ci, ces deux rails lumineux qui reliaient à heures fixes la base spatiale de Concrete Station et le satellite SAS. Mais à quel titre Kurts l'accompagnait-il ? Par amitié fidèle ou pour toute autre raison obscure ?

Piqué de curiosité, il retourna dans cette chambre, fouilla le vestiaire et à sa grande surprise ce ne furent pas les habituelles combinaisons isothermes terrestres qui s'y trouvaient, mais d'autres de fabrication inconnue.

— Des combinaisons spatiales, peut-être.

Lorsqu'il découvrit les appareils respiratoires, il sut qu'il avait vu juste. Lors de leur retour de l'espace, plusieurs personnes les attendaient à Concrete Station et parmi elles, pensait-il, se trouvait Yeuse, peut-être Farnelle, mais il ne se rappelait pas le récit qu'on lui en avait fait lorsqu'il n'était qu'un enfant.

Il sortit quatre combinaisons, dont une bizarre, informe à première vue. Il ne savait quel être vivant avait pu l'endosser, lorsqu'il se souvint de sa nourrice, mi-chèvre, mi-femme, une créature appartenant à la horde des garous et qu'on appelait Gueule Plate. Il évita de s'attendrir, mais cette créature avait été pour lui comme une mère attentive, peut-être stupide par moments, mais pleine de tendresse.

Il distinguait la combinaison de son père qui dépassait de dix centimètres celle de Lien Rag. Elles avaient été apparemment sinon taillées sur mesures, mais choisies dans un très large éventail. Le Bulb devait disposer de stocks importants. Il savait que parfois les habitants du satellite devaient sortir à l'extérieur, affronter le vide sidéral pour différentes tâches. Il y avait surtout les impacts de météorites à colmater, mais aussi les cadavres des anciens habitants que l'on abandonnait ainsi dans le froid proche du zéro absolu. Le Bulb les attirait et ils tournaient sans arrêt autour de sa grande masse, venaient se coller aux hublots, donnaient des cauchemars aux vivants enfermés à l'intérieur.

Il regarda autour de lui, mais apparemment les caméras et les micros de cette chambre n'avaient pas été réactivés en l'absence d'occupant, et il ne risquait pas d'y être surveillé. Il abandonna les combinaisons sans avoir osé les fouiller, ne s'y résolut qu'après plusieurs jours d'hésitation. Il pensait que ce serait comme un sacrilège de vérifier l'éventuel contenu des poches hermétiques, intérieures et extérieures.

La pensée d'inventorier les affaires de son père le bloqua à sa première tentative et il ne visita que celle de Lien Rag, mais ne trouva pas grand-chose, seulement un appareil électronique déchargé dont il ignorait l'usage. Ce fut en le réexaminant plus tard qu'il sut que c'était un magnétophone, un enregistreur de sons. Il retourna le chercher, mais eut énormément de mal à le recharger, et dut fabriquer un chargeur adapté.

Ce ne fut que dans la nuit qu'il entendit la voix de Lien Rag, aisément reconnaissable. Il ne comprit pas tout de suite le sens de ses paroles et dut les réécouter plusieurs fois pour en apprécier la valeur exceptionnelle.

— Kurts, voilà ce que je crois être la vérité, que tu le veuilles ou non. Cette tribu des Trues, ces apparitions si furtives, tu sais ces êtres aériens avec leurs femmes sylphides, phosphorescents à cause de certains poissons qu'ils pêchent dans les marécages des bas-fonds et mangent comme seule nourriture, c'est la tribu de Bal. Je voulais te dire que ce n'est peut-être pas une bonne chose que de les nourrir avec ces plaquettes que fournissent les distributeurs installés un peu partout. En principe, ils sont destinés aux garous, du moins je le suppose, et ils sont hyperprotéinés. Pour satisfaire Bal, tu as pillé des dizaines de cette borne distributrice. Tu la nourris, elle et sa tribu, mais tu affames les garous, ceux que nous appelons les loupés.

Kurty ne retint qu'une seule chose, et cette chose le fit pleurer. Lien Rag avait prononcé ce nom de Bal, et plus tard il l'avait désigné sexuellement par la phrase « tu la nourris... »

Bal, la sylphide phosphorescente de la tribu des Trues, sa mère !

CHAPITRE 50

D'ordinaire, Ann Suba prenait son petit déjeuner dans sa suite, mais ce matin-là elle signala qu'elle se rendrait dans la salle à manger commune, et lorsqu'elle y pénétra, Gislake, déjà installé à une table, la regarda sans rien dire s'asseoir en face de lui.

— Depuis minuit j'attendais avec impatience de sortir de ma cabine, de me retrouver en face de quelqu'un, de vous en fait, avec qui je puisse parler.

— Que s'est-il passé à minuit ?

— Un visage horrible s'est collé au double vitrage de mon petit salon. Vraiment horrible, celui d'un vautour humain. Je ne suis pas facilement impressionnable, mais par la suite je n'ai pu trouver le sommeil. J'avais une hâte folle de m'enfuir, mais pour aller où ?

— Vous auriez dû venir frapper chez moi.

— Vous auriez pris ça pour une nouvelle provocation sexuelle. J'étais partagée entre ma terreur et la crainte de votre regard résigné lorsque vous m'auriez ouvert la porte.

— J'étais stupide de penser que ces quelques fleurs aient pu dissiper tout malentendu. Mais je ne me pardonnerai jamais mon attitude, ce fameux jour. Ce visage est celui que l'on prête à Lascasas. Celui qui apparaissait sur ces photographies incertaines, prises à travers la paroi de la coque intérieure du dirigeavion. Celui qui terrorise Maljory.

— Pourquoi s'est-il montré à moi, pourquoi me regardait-il fixement ? Et moi je ne pouvais détacher mes yeux de cette apparition. Il s'est présenté de face, puis a tourné la tête pour que je voie son abominable profil.

Gislake reposa la tasse de café qu'il portait à ses lèvres, vraiment intrigué par cette précision.

— Que voulait-il, se faire reconnaître de vous ?

— Mais je ne l'ai jamais vu, je ne crois même pas avoir eu sous les yeux ces rares portraits de lui, le plus souvent des dessins. Aujourd'hui je pense que la plupart étaient faux, seulement l'œuvre médiocre d'artistes payés pour imaginer Lascasas d'après ce qu'on pouvait connaître de son visage.

— Cette façon délibérée de vous présenter son profil doit avoir une autre signification.

— Pourquoi moi ? Il aurait pu s'exhiber devant l'un de ces Grands Maîtres nommés par Maljory, devant Maljory lui-même.

— Des sentinelles sont postées partout depuis le premier assassinat de ce Quelly. Maljory est mort de peur. Lorsque nous travaillons dans le bureau d'étude, il ne peut réprimer le tremblement de ses mains. La plupart du temps il les cache.

— Dois-je lui parler de cette apparition ?

— Surtout pas. Dans sa paranoïa il finirait par vous suspecter de complicité avec cet inconnu. Pour l'instant je conseille la prudence. Il est préférable de ne pas prononcer le nom de Lascasas. Oui, Maljory finirait par vous considérer comme son ennemi, alors que nous devons lui inspirer confiance jusqu'au bout.

— Comment ça, quel bout ?

— Jusqu'à ce que le dirigeavion soit prêt à effectuer son premier vol d'essai, une fois remis en état.

Elle prit une portion d'œufs dans son assiette, la porta à sa bouche. Il remarqua qu'elle gardait son appétit, en dépit de la terreur éprouvée la nuit précédente.

— Un vol d'essai ne suffira peut-être pas pour régler tous les problèmes de cet appareil. Il en faudra plusieurs, fit-elle remarquer.

— Évidemment, d'autant plus que ces vols de vérifications se feront sûrement sous haute surveillance. Maljory bourrera le cockpit et le reste de l'appareil d'hommes armés, et prendra certainement la précaution de n'embarquer qu'une quantité minime de carburant. Il n'a aucune raison de nous faire confiance. Moi, je me suis présenté tout à trac dans une petite station ferroviaire de la Caste, en demandant sinon l'asile politique, mais à parler à un grand responsable.

— Moi, je suis censée garder un certain ressentiment contre Maljory, puisqu'il m'a fait enlever sans me demander mon accord.

— Je crains que cet inconnu au profil de vautour ne déclenche avant peu une insurrection qui entraînerait à tous les coups la fin de Maljory. Même s'il n'est pas tué, il sera fait prisonnier et sa dissidence sera terminée, ainsi que son projet de réhabiliter le dirigeavion. Si le « Vautour » est celui qu'on suppose, il fera au contraire détruire l'épave dans une grande cérémonie

expiatoire.

— Doucement, mon vieux, je me suis rendu compte depuis le lieu de mon enlèvement, une base secrète de Tharbin, jusqu'à mon arrivée ici, que Maljory dispose d'un immense crédit auprès de nombreuses personnes. Il a pu trouver un commando capable de me repérer à des milliers de kilomètres d'ici, capable de me convoier assez confortablement jusqu'à cette caverne. Il y eut juste un tunnel inaccessible qui nous força à emprunter une ligne unique de montagne et un viaduc qui s'effeuillait en pétales de rouille. J'en ai encore les quatre sueurs. Mais soyons lucides. Il a réussi à extraire l'épave de cet amoncellement de troncs, à la conduire ici et à me faire venir. Ce qui implique une adhésion importante envers son mouvement. Je crois pouvoir l'estimer à plus de soixante pour cent de sympathisants.

— Où voulez-vous en venir ?

— Une émeute locale, avec au pire la mort de Maljory, ne suffira pas à « Vautour » pour reprendre les pleins pouvoirs. Je pense qu'il en est conscient, d'où sa visite nocturne. Il m'a envoyé un message du genre : « Je suis toujours en vie et toujours décidé à me battre pour reconquérir la Caste. Dans cette aventure vous avez tout à perdre ou tout à gagner. Continuez votre travail, et quand le moment viendra je vous ferai signe. »

— Vous faites comme s'il vous avait parlé ou montré un message écrit.

— Il m'a suffi d'y réfléchir en cet instant. Jusqu'à ce que je me retrouve en face de vous, j'étais trop perturbée pour assembler deux idées. Vous avez un effet apaisant sur moi.

— Ce n'est pas un compliment, dit-il amusé. Je préférerais le contraire.

— Vous y avez réussi aussi, mais n'avez pas voulu l'admettre, tant pis pour vous et surtout tant pis pour moi. Mais revenons à notre conversation. Je vous disais que Maljory a derrière lui soixante pour cent de la Caste.

— Vous le supposez, rectifia-t-il.

— Même s'il n'y en a que cinquante, c'est énorme, et pour reprendre le pouvoir, « Vautour » va utiliser le même stratagème que lui. Le dirigeavion. Et autant que possible le dirigeavion équipé de son système d'aérostat. Pour atteindre son repaire sur le plus haut sommet des Andes, le Huascaran. Mais pas seulement.

— Voulez-vous dire que les contre-émeutiers attendraient les premiers essais de vols ?

— Non, nous serons les seuls maîtres de l'ouvrage. Maljory sera éliminé

d'une façon ou d'une autre, et nous resterons les seuls capables de terminer ce travail.

Gislake n'était pas vraiment convaincu.

CHAPITRE 51

Une fois enfoui dans les profondeurs ignorées du dirigeavion, Lien Rag se laissait aller à des pensées plus obsédantes qu'il ne l'aurait souhaité. Jamais il n'aurait imaginé qu'un chef d'atelier, comme ce maître premier Molke, mettrait aussi rapidement sur pied une conjuration visant à abattre Maljory et ses complices, pour l'aider à reconquérir le pouvoir dans la caverne et ensuite sur toute la concession de la Caste. Ce qui le troublait le plus, c'étaient ces trois meurtres à la hache perpétrés par Molke et ses amis. Des assassinats spectaculaires destinés à frapper de terreur les dissidents, mais un moyen horrible qui bouleversait Lien Rag. Il savait que le pouvoir n'allait jamais sans compromissions, mais la fidélité de ce Molke envers les idéaux de la Caste, de Lascasas, le gênait bientôt. Ce fanatique serait toujours à ses yeux l'exécuteur des hautes œuvres, le témoin à charge de son ascension, s'il atteignait son but. Comme il l'avait fait lorsqu'il avait quelque peu éludé ses motivations lors de ses discussions avec Fleur, il ne souhaitait pas aller chercher au fond de lui-même quelles étaient ses véritables intentions. Il avait déclaré vouloir se substituer à Lascasas, grâce à ce masque mystérieux, pour pouvoir enfin détruire la Caste, prétextant que ce serait plus efficace de l'intérieur même de l'organisation que de l'extérieur. Il avait mis en exergue les difficultés de toute attaque frontale contre les Aiguilleurs. Fleur lui avait cité l'exemple du corps expéditionnaire de Lienty et ses exploits, mais il lui avait fait remarquer que très vite son cousin et ses hommes avaient été arrêtés au-delà des plateaux de moyenne altitude, fixés sur place, forcés d'organiser une résistance au lieu d'attaquer constamment.

— Au bout du compte, la Caste l'aurait emporté et Lienty l'a bien compris, puisqu'il va rapatrier son corps expéditionnaire.

Cette conversation s'était tenue alors que Lienty, justement, préparait l'évacuation des siens.

— Moi, de l'intérieur, je mettrai un terme aux objectifs des Aiguilleurs, je grignoterai leurs prétentions, leurs lois rigides, leur mépris pour les autres. Je les forcerai peu à peu à ouvrir les yeux sur le monde, différent de celui de la Caste, je leur apprendrai que leur rigidité n'est plus nécessaire, je mettrai le doute dans leur esprit, et le doute est le début de la sagesse. Les grands hommes, savants, artistes, écrivains, dirigeants, ont réussi parce qu'ils ont toujours douté.

— Tu me parles toujours de démocratie, lui avait rétorqué sa fille, doutes-

tu aussi de cela ?

— Non, je doute de mes décisions quand je dirige un pays, une société, mais toujours au sein même de la démocratie. Et c'est ce que je veux apprendre aux Aiguilleurs.

Fleur l'avait quitté sans avoir jamais accordé de crédit à ses explications, et il savait fort bien qu'elle voyait juste. C'était la plus lucide de ses enfants, excepté Jdrien qui lui n'avait jamais triché. Et son petit-fils Jdriège.

Il vivrait dans un malaise constant, dans l'inconfort moral d'avoir dupé les êtres qui lui étaient le plus cher. Mais il était propulsé par une force obscure, peut-être celle du mal dont il n'avait jamais admis l'existence, peut-être celle d'un destin qui ne lui appartenait plus, depuis que ce gène de réveil lui avait fait découvrir le monde des Compagnies tel qu'il était, fondé sur une misère physique et morale soigneusement entretenue par les dirigeants. N'était-ce pas Floa Sadon qui, autrefois, lui avait répondu que sans les pauvres et les dominés il n'y aurait ni riches ni dirigeants, et qu'elle et sa famille ne pouvaient accepter ce renversement des choses. Elle avait logiquement, en fidèle zélée de cette conviction, accédé au pouvoir de présidente de la Compagnie, puisque, grâce aux actions de ses parents, surtout celles majoritaires de sa mère, on n'avait pu faire moins que de la désigner à ce poste. Elle avait fini victime des émeutiers, fusillée disait-on, mais d'autres soutenaient qu'elle avait péri d'une crise cardiaque. En réalité, nul ne pouvait établir les circonstances de sa mort. Dans ses derniers moments, avait-elle eu une pensée pour Kurts qui l'avait follement aimée avant de connaître Bal, la fille éthérée du Bulb ? Bal, la mère de Kurty, tout aussi mystérieusement disparue que Floa. Ce qui le conduisit à Yeuse qui allait savoir, de la bouche de Fleur, qu'il était en vie et engagé dans un égarement mental total. C'était ainsi que sa fille l'avait jugé, à cause de son âge, à cause de cette vitalité qui l'animait encore, même si la nature de cet élan, de ce sursaut, était quelque peu viciée.

En quelques apparitions il avait enclenché une mécanique qui désormais ne s'arrêterait pas de sitôt. Il y avait Molke, mais il y en aurait d'autres, tous aussi empressés, fanatiques, ivres de sang, pour aller plus loin. Pourrait-il un jour, comme il l'avait affirmé, mettre un terme à cette rage ? Il préférerait revivre ces quelques instants durant lesquels il était apparu aux yeux d'une Ann Suba effrayée. En réalité, il voulait tester l'effet de son masque, savoir si on ne soupçonnait pas sa véritable personnalité sous cette apparence de rapace de cauchemar. Il voulait aussi qu'Ann Suba sache que le temps du désordre général avait sonné pour la Caste et que le grand bouleversement risquait de les emporter tous.

FIN

Imprimer par BUSSIERE GROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher) en avril 2005

FLEUVE NOIR 12, avenue d'Italie 75627 Paris Cedex 13

Tél. : 01-44-16-05-00

– N° d'imp. : 50891 – Dépôt légal : avril 2005.

Imprimé en France

[1] CANYST : Commission des Accords de New York Station établissant les lois rigides de la société ferroviaire.